

C.7-2. Harmologie ou théorie de l'ordre

Emplacement

7. Cours de 1993 à 1996

7.1. Éléments d'ontologie, 1993-1994, (EO1-EO27, 309 p.)

7.2. Harmologie 1993-1994 (HA1-HA33, 109 p.)

7.3. Éléments de philosophie de la religion 1994-1995, (ER1-ER440, 514 p.)

7.4. Éléments de rhétorique philosophique, 1994-1995, (EWR1-EWR31, 37 p.)

7.5. Éléments de philosophie de la culture, 1994-1995 (CF1-CF75, 212 p.)

7.6. Éléments de philosophie contemporaine, 1995-1996 (HF1-HF7, 77 p.)

Remarque : Ce cours a été mis en page avec un interligne plus important que le texte du cours original. Par conséquent, les références de l'ancienne version ne correspondent pas à la pagination actuelle de Word. C'est pourquoi la pagination originale est affichée systématiquement avec les lettres « HA », abréviation de « Harmologie », qui correspondent à l'ancien numéro de page.

Introduction:

Contenu : Cliquez sur le texte ci-dessous que vous souhaitez lire.

Harmonologie ou théorie de l'ordre	1
33 échantillons,	4
1. L'âme humaine et l'ordre (4/7)	5
2. Ordonner la science, la rhétorique et la philosophie. (7)	8
3. Tropologie : la métaphore (8/11)	9
4. Tropologie : métonymie. (12/13)	14
5. Tropologie : la synecdoque (14)	17
6. Le terme « son/sa	18
7. Logique traditionnelle et théorie relationnelle (18/22)	21
8. La méthode comparative (23/26)	27
9. Quantité et nombre (26)	31
10. Théorie cartésienne de l'ordre (27/31)	32
11. Équation interne et externe (31/34)	37
12. Schleiermacher : divinatoire/comparatif. (35/36).	42
13. Modèles de la méthode comparative (37/39)	44
14. Hypothèse aristotélicienne (40)	48
15. Assimilisme (concordisme)/différenciatisme (discordisme) (41/45) ...	49
16. Relations (45/50)	54
17. Structure (distributive / collective) (51/54)	61
18. Systématologies. (55/58).	66

19. Théorie du dessin (59/61)	71
20. Structuralisme (62/63)	74
21. Sémiotique (64/68)	77
22. Psychodrame (69)	83
23. Psychologie associative (70/71)	84
25. « Une sorte d'identité » (74)	89
26. Harmonologie, également étude des contraires (75/76)	90
27. Théorie de la tension (taséologie. (77/80)	92
28. Théorie du conflit (81/83)	97
29. Oppositionnalisme (84)	100
30. Division dichotomique : Systechi (paire opposée) (85/88)	102
31. « Y compris » (89)	106
32. Dichotomie (complémentation, supplémentation) (90/91)	107
33. Dichotomie (anthropologique. (92/93)	110

HA1

Harmonologie ou l'étude de l'ordre

Nous avons commencé par la logique élémentaire. En soi, sans penser aux présuppositions.

Nous savons désormais que la logique présuppose toujours l'« être », une forme de « non-rien », ou la réalité : les propositions conditionnelles présupposent invariablement que le contenu conceptuel (et la portée conceptuelle) est quelque chose de réel (même s'il s'agit d'une réalité inventée, comme dans une œuvre de fiction). Nous avons vu que même l'absurde ou l'impensable est un élément du raisonnement (le raisonnement par l'absurde est fréquent en mathématiques, par exemple).

L'ontologie est donc la toute première science fondamentale de toute logique (même si cette théorie de la réalité n'est pas développée avant que l'on s'engage dans la pensée logique, elle y est néanmoins présente de manière latente).

La seconde présupposition du raisonnement logique est l'ordre, la théorie. Le terme « harmonologie » révèle le mot grec ancien « harmozo », qui signifie harmonie, union. Le terme « harmonia » en découle : union, harmonie !

Histoire . – Les penseurs milésiens nous ont laissé trop peu de textes pour que nous puissions dire quoi que ce soit de sérieux à leur sujet.

Mais il subsiste bien d'autres vestiges des Paléo-Pythagoriciens (-560/-300 av. J.-C.). Ils ont introduit le terme « cosmos », qui signifie « un univers témoignant d'une harmonie agréable ». Désormais, l'harmonie se confond aisément avec tout ce qui est beau et sublime. Car ils considéraient l'assemblage, s'il est réalisé « correctement », et non de manière artificielle, comme le fondement de toute beauté et de toute perfection. Ainsi, on pouvait percevoir l'univers entier, ou certaines de ses parties, comme un ornement (le cosmos) : le verbe « kosmeo » signifie d'ailleurs avant tout « ordonner », « assembler de façon juste ».

De préférence, toutefois, assemblés de manière à ce que le résultat paraisse « beau », voire « sublime ». – Les œuvres d'art de la Grèce antique, de nature sculpturale – statues, édifices –, témoignent encore aujourd'hui de l'idée de « cosmos » et de l'idée d'« harmonie ».

Note . — W. Röd , *Geschichte der Philosophie, I (Die Philosophie der Antike), 1 (Von Thales bis Demokritos)*, Munich, Beck, 1976, p. 56/71, précise ce à quoi nous venons de faire référence de manière générale : les idées d'« ordre/harmonie/proportionnalité » (ontologiquement et, entre autres, physiquement et éthiquement). Toute la philosophie pythagoricienne, profondément musicale, est imprégnée de cette notion d'« ordre ».

HA2

Note – Nous nous référons maintenant à ED 10, où le terme « stoechiométrie », du latin *elementatio* (ordre des éléments), a été brièvement expliqué. L'analyse factorielle ou paramétrique correspond à la réponse normale à un ordre (ou organisation) donné, que l'on cherche à étudier.

À ce propos, il convient de se référer à l'article suivant : PT van Dorp, *Aristote sur les deux fonctions de la mémoire : réminiscences platoniciennes*, dans : *Tijdschr.v.Filos.* 54 (1992) : 3 (sept.), 457/491

En grec ancien, il existe au moins deux mots pour « se souvenir » :

a. mnémonique , mémoire incomplète, par laquelle on se souvient d'éléments isolés du passé vécu ;

b. Anamnèse, souvenir pleinement développé (mémoire), dans lequel des souvenirs organisés sont récupérés.

Le premier type de mémoire est qualifié d'« animal » par l'auteur, inférieur à l'humain ; le second est « une caractéristique exclusivement humaine ».

Il est évident que la stoïchiosité, l'analyse factorielle, provient du deuxième type.

Steller souligne qu'Aristote, disciple de Platon, s'appuie ici sur ce que Platon avait déjà abordé, notamment dans son dialogue **Ménon**. Il y est question de l'acquisition du savoir par l'apprentissage et la recherche (avec une forte emphase sur la dimension éthique de tout comportement humain, dans la mesure où il est qualifié de typiquement humain).

« Quand Ménon doit énumérer, son esprit fonctionne à merveille – mnémonie (lat. : memoria) – (comme dans *Ménon* 74a (1/6)). Mais, s'il doit réfléchir, alors il flanche – anamnèse (lat. : reminiscentia) ». (Ac, 481).

Platon, par la voix de Socrate, veut que Ménon – lorsqu'il s'agit, par exemple, de concevoir une définition – apprenne non seulement à puiser dans sa mémoire (mnème) et à faire des listes, mais aussi et surtout à penser personnellement et de manière ordonnée (anamnesis).

Dans un exemple géométrique (trouver le côté d'un carré dont l'aire est le double de celle d'un carré donné (ac. 484)), l'esclave confronté à ce problème démontre qu'il « maîtrise les règles selon lesquelles les éléments peuvent être reliés entre eux » (ac. 486). Ainsi, l'esclave montre à l'homme libre Ménon qu'il « se souvient », qu'il restitue l'information de manière ordonnée à sa mémoire et qu'il est donc capable d'acquérir des connaissances de façon autonome. Chose que Ménon, le Grec libre, semble incapable de faire très bien pour le moment ! Ainsi, Platon (Socrate) veut détacher Ménon – et en réalité tout être humain – des souvenirs épars, caractéristiques du stade trop animal de la pensée, afin de parvenir à une pensée véritable.

HA3

Cela implique d'ordonner ce qui surgit dans l'esprit (= la mémoire). Cf. ac, 488. « L'esclave de Menon semble vivre de son intellect. Il est capable d'analyser et de traiter ce qu'il sait. Son savoir n'est pas un ensemble de données éparses, mais forme une unité ordonnée à partir de ces données (...). »

Sa recherche consiste à suivre les liens qui unissent les choses entre elles. L'effet de connexion de la compréhension... (Ac, 490).

À cette fin, il faut percevoir une parenté entre plusieurs éléments donnés.
– L’auteur de l’article nomme cela « mémoire associative » (ac., 490). Nous l’appelons « mémoire identitaire » (ED 16/18 (Identification)). L’esprit qui pense au-delà de la simple pensée animale perçoit des identités – universelles (d’une chose avec elle-même) ou partielles (analogiques : d’une chose avec une autre). C’est là le fondement objectif de l’ordonnancement. L’anamnèse ou la réminiscence est un reflet – un joug précieux – de ce qui est réellement donné et vérifiable. Elle s’inscrit dans le continuum de soi (Parménide) et non dans un autre (par exemple, nos impressions subjectives).

Conclusion : -- Lorsque Platon — et Aristote à sa suite — parle de l'esprit, il devient parfaitement clair que sa théorie de l'anamnèse est une harmologie directe.

Saint Augustin, De ordine.

Durant les années 386/387, saint Augustin (354/430 ; le plus grand Père de l'Église d'Occident) se prépara au baptême chrétien. Il écrivit ensuite un dialogue, * *De ordine* * (Du bien et du mal dans l'ordre de l'univers).

Son postulat (comme chez de très nombreux Pères de l'Église) :

a. les concepts paléophythagoriciens-platoniciens concernant l'ordre et l'ordonnancement ;

b . la révélation biblique pertinente.

L'ordre réel, souvent perçu comme un désordre, a, malgré tout, Dieu comme toute-puissance ordonnatrice comme prémisse suprême. Ainsi, le mal (éthique et physique) n'est pas voulu par Dieu. Mais Il le tolère au sein de la totalité de Son ordre universel. Les « fous » (au sens biblique de « éloignés de Dieu ») font partie de l'ordre divin : ainsi, les bourreaux, les prostituées, etc., sont « prévus » dans Son système.

Conclusion . — Le bien (sans aucun doute) et le mal (comme la patience) ont chacun leur place dans la totalité des éléments qui composent la création divine. — Voici une première harmologie explicite.

HA4

33 échantillons suivront maintenant

1. L'âme humaine et l'ordre (4/7)

Avant d'aborder l'harmologie proprement dite, nous aimerions faire une brève pause pour examiner ce qui se passe dans notre psyché en matière de mise en ordre.

Les personnes qui fréquentent des malades mentaux, sous quelque forme et surtout à quel degré, ou ce que l'on appelle dans les milieux ecclésiastiques des « possédés », constatent rapidement que ce que nous appelons « esprit » (= compréhension intuitive/raison discursive/disposition (sens des valeurs)/volonté) en tant que faculté d'organisation, a dégénéré chez ces êtres en « parafrasone », pensant parallèlement à la réalité (si vous voulez : une pensée « irréaliste »).

1 .-- R . Declerck/ Dr Olgan Quadens, *Voici comment vous devriez pouvoir travailler* , dans : Eos (Technologie pour les humains) 12 (1984) : nov., 119.

La conscience humaine et, en particulier, le sommeil (notamment certaines phases du sommeil qui ressemblent fortement aux états de veille (sommeil paradoxal)) présentent une corrélation.

Remarque : « REM » = Mouvements oculaires rapides (c'est-à-dire la rotation rapide des yeux dans certaines phases du sommeil).

Ce qui suit se produit en plus.

À partir du « bruit » (ce qui empêche le passage pur et sans perturbation de l'information), qui coïncide avec la création du désordre, notre système cérébral — instrument de notre esprit — crée l'ordre, révélant ainsi un système d'auto-organisation.

a. En termes de psychologie perceptive : à partir des données désordonnées (éléments lâches du mnémonique (EH 164) ou souvenirs incomplets), notre cerveau crée un ordre (l'unité ordonnée (EH 165), caractéristique de l'anamnèse ou de la mémoire complète).

b. Du point de vue de la psychologie de l'esprit (ressentir la valeur) et de la volonté (choisir la valeur) : à partir des impressions de valeur confuses au cours de perceptions incomplètes, notre esprit crée une unité de valeur ordonnée.

Postulat : de tels phénomènes observables révèlent dans leur profondeur un esprit en tant que système s'organisant lui-même et ce qu'il perçoit.

Les Paléophythagoristes et les platoniciens de l'Antiquité l'avaient déjà compris et clairement énoncé. La méthode de la stoïchiosé, c'est-à-dire l'analyse rationnelle des données permettant de mettre en évidence les facteurs décisifs au sein d'un ensemble d'observations – tant dans leur réalité individuelle que dans leur cohérence – en est la preuve éclatante.

Des données récentes issues de la psychologie perceptive et rationnelle confirment et réaffirment cette intuition ancestrale.

HA5

Le rôle organisateur du sommeil.

Découverte remarquable. -- Ulf Nerbold, un sujet d'expérience, a montré une forte augmentation de son activité REM au cours des deux premiers mois de son séjour dans l'espace, en état d'apesanteur.

Ainsi, O. Quadens déclare dans l'interview (ac,119). Le Dr Quadens, qui a souvent travaillé avec des astronautes lors de la phase de préparation, affirme :

a . Les biochimistes, qui étudient l'influence chimique sur les phénomènes de la vie, considèrent le fonctionnement du cerveau de manière unilatérale comme un tout purement biochimique ;

b . Bien que nous considérons le cerveau comme une structure biochimique au sein de laquelle circule l'information, il y a bien plus : les perceptions qu'une personne acquiert au cours de la journée sont agencées et organisées au sein de ce système d'information pendant le sommeil paradoxal.

2 .-- Liesbeth Van Doorne, *La schizophrénie peut être guérie dans de nombreux cas*, dans : De Nieuwe Gids (Gand) 07.12.1984.

En guise d'introduction. — La classification des troubles nerveux et mentaux est une question délicate. Seule cette classification traditionnelle :

a . névrose (ED 143/162) ou maladie nerveuse,

b . La psychopathie – probablement un phénomène transitoire – est un facteur perturbateur important du comportement, de sorte qu'on peut parler d'une personne comme d'un psychopathe (par exemple, la kleptomanie ou le vol comme une pulsion irrésistible).

c . psychose ou maladie mentale (un état dans lequel la raison ne se manifeste que brièvement).

Voici trois principaux types de parafrosune ou d'aliénation de la réalité.

Lors d'une journée d'étude à Kortenberg, à laquelle ont participé des experts nationaux et étrangers, les conclusions suivantes ont été tirées.

1. La schizophrénie (du grec « schizo », qui signifie « diviser », et « frèn », qui signifie « esprit ») est définie comme un « trouble dissociatif de l'identité ». Par exemple, une personne qui s' imagine être Napoléon est à la fois elle-même et, de manière contradictoire (sinon, les actrices seraient aussi « schizophrènes » !), une autre personne.

2. La schizophrénie est également définie comme « la maladie dans laquelle on s'isole de la réalité », ce qui correspond littéralement au terme grec ancien paraphrosun.

Voici donc deux définitions. Quiconque s'occupe de schizophrènes sait que trop d'éléments inconnus sont à l'œuvre chez le patient pour pouvoir formuler à ce stade une définition véritablement précise et applicable en pratique – une définition « opérationnelle ».

HA6

Une brève phénoménologie (description des phénomènes) : selon Van Doorne, les manifestations de la schizophrénie incluent des idées délirantes (« j'ai l'impression d'être irradié quand la radio est allumée »), des hallucinations (perceptions apparemment irréelles comme « j'entends des voix ») et un stress intense (sentiment de surcharge). Le patient perd le contact avec son environnement. Sa vie émotionnelle s'émousse. Il y a une perte d'initiative. Il se replie sur lui-même, dans son monde intérieur isolé (qui se manifeste par un mutisme, c'est-à-dire l'absence de parole) et des troubles moteurs, ces derniers pouvant aller d'une absence totale de mouvement corporel à une répétition exagérée et fréquente de mouvements bien définis.

Les jeunes à partir de seize ans. -- Dès le début de ce siècle, Van Gennep (*Rites de passage*) a noté que les Primitifs sont accompagnés de rites de protection de toutes sortes lors des « transitions » notables de la vie (naissance, mort ; voyage ; mariage, puberté, etc.) — en d'autres termes, tout ce qui provoque un changement perturbateur dans la vie.

Eh bien, nos adolescents traversent une phase de changement analogue à partir de seize ans. Van Doorne : à cet âge, les jeunes sont confrontés à de nombreuses exigences. Par exemple, choisir une carrière, nouer des relations. Immédiatement, et toujours en pleine mutation, la relation avec la famille traditionnelle se transforme.

Tout cela engendre des perceptions confuses, des tensions émotionnelles. Cela se manifeste, par exemple, par l'isolement du jeune, son incapacité à suivre le rythme scolaire, ou par l'incapacité de ceux qui travaillent déjà à faire face aux exigences du milieu professionnel.

Van Doorne : « La schizophrénie est une psychose qui survient lorsqu'on cherche à instaurer un ordre dans le chaos de la vie. » – Appliqué aux adolescents de seize ans et plus : leur vie intérieure ne correspond plus à l'ordre qui les entoure. Ils tentent alors de créer leur propre ordre, illusoire. Le prix à payer est une pensée perturbée. C'est ainsi que l'on sombre dans la psychose.

Conclusion . – On comprend mieux les Paléophythagoriciens qui, par la réflexion (« philosopher »), s'efforçaient d'inculquer aux jeunes de l'« hêtaireia » (société pensante) non pas une pensée superficielle mais une pensée saine et ordonnée. La santé mentale était leur objectif premier.

HA7

2. Ordonner la science, la rhétorique et la philosophie. (7)

Abordons immédiatement le sujet.

Tout d'abord, un exemple biblique.

- Le P. Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich / Bâle, 1956 (fr. S. 11 (Histoire) ;
 - H. van Praag, *Meten en vergelijken*, Hilversum, 1968 (de « distinguer » à « ordre » véritable addition (à côté)/ ordre topologique (insertion)/ ordre ou séquence (concaténation), comptage/ pondération/ mesure, -- gradation/ mesure d'intervalle/ mesure de temps) ;
 - Hans Driesch, *Ordnungslehre*, Iéna, 1912-1 ; 1923-22 ;
 - Descamps, *La science de l'ordre* (Essai d'harmologie), dans : *Revue Neoscholastique* 1898, 30ss. :
 - M. Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, 1966 ;
 - J. Royce, *Principes de logique*, New York, 1961 (éd. or. : 1912).
- Ceci conclut un certain nombre d'ouvrages.

Logique.

J. Royce (1855/1916 ; penseur idéaliste) affirme dans son œuvre que la logique est une science normative, c'est-à-dire une science spécialisée qui élabore des prescriptions. Il s'efforce de démontrer que la logique

traditionnelle, même sous sa forme actualisée (formalisée), n'est qu'une composante de la « science de l'ordre ».

Ontologie

Schmidt, oc, 11 : « Toute la métaphysique de l'Occident – de Platon d'Athènes à Friedrich Nietzsche – peut être considérée comme une science de l'ordre.

Conséquence : tout système métaphysique se ramène à l'une des nombreuses façons dont on peut concevoir l'ordre (ou l'ordre).

Note – Schmidt confirme ainsi les propos de saint Thomas d'Aquin (1224/1274, figure majeure de la scolastique du Moyen Âge) : « Sapientis est ordinare », ce qui signifie : « Il est propre au philosophe d'ordonner ».

Sciences spécialisées.

Schmidt, oc, 18. -- « Toutes les sciences ne font rien d'autre que, par leurs méthodes, exposer des types d'ordre. » Il en va de même pour le rhéteur ou le professeur d'éloquence dans l'Antiquité : il tente de transmettre son mode d'organisation à son public ou à son interlocuteur par des moyens de persuasion de toutes sortes.

La théorie de l'ordre séparé.

Elle recourt à l'induction : chacun des produits intellectuels susmentionnés — la logique (mathématiques), l'ontologie, les sciences spécialisées (dont la rhétorique) — présente le même sens de l'ordre et de l'organisation, quoique dispersé. De tels exemples découlent une homologie générale.

HA8

3. Tropologie : la métaphore (8/11)

Position préliminaire. – Le terme « identitaire » désigne-t-il une identité totale ou complète, ou une identité partielle ou analogique ? L'identité totale est la relation réflexive (en forme de boucle) avec elle-même (employée ici au sens figuré), tandis que l'identité analogique est la relation non réflexive d'une chose avec une autre.

Le terme « identité » serait bien plus logique que « relation » : une chose est totalement identique à elle-même et partiellement identique à une autre !

Cependant, certains linguistes, par exemple, préfèrent utiliser « relation » au lieu d'« identité ». C'est une question de convention.

Le carré logique.

C'est le nom traditionnel.

a. Commençons par un ventilateur (gamma, différentiel). Plus précisément :

Totalement identiques – partiellement identiques (= analogues) – totalement différents. Au lieu de « totalement différents », on peut dire « totalement différents ».

b . Rangons-les maintenant, non plus en forme d'éventail, mais en configuration carrée :

tout,	pas tout
entièrement	pas entièrement
application : tout	certains pas
pas tous	pas (aucun)
pas entièrement	pas (aucun)
application : certains oui	tous non (aucun)

On constate que le langage courant présuppose ce carré.

Par exemple : « Tous les élèves ont réussi » - « Certains élèves n'ont pas réussi » - « Certains élèves ont réussi » - « Tous les élèves n'ont pas réussi ».

Gardons à l'esprit cet éventail, dessiné en carré, lorsque nous parlons d'harmanologie.

Tropologie

« Tropos », ou trope, signifiait « tour » en grec ancien. Dans un texte, « tropos » désigne une figure de style ou une tournure de phrase. Par exemple : « Cette beauté là-bas sur la plage ». Chacun comprend que cette expression ne se réfère pas à la beauté en général, mais à un cas précis, à savoir une personne sur la plage. Même le plus simple des gens saisit ce genre de jeux de mots presque instantanément. Mais il y a plus : la tropologie employée ici recèle la clé d'accès à une conception de l'être qui rend possible l'harmanologie.

Rue de la bibliothèque :

- A. Mussche, *Poétique néerlandaise* , Bruxelles, 1948, 34/75 (L'Image);
- H. Morier, *Dictionnaire de poétique et de rhétorique* , Paris, 1981-2, 670/742 (Métaphore), 743/793 (Métonymie), 1102/1119 (Synecdoque) ;
- Nic. Ruwet, trad., Roman Jakobson, *Essais de linguistique générale* , Paris, 1963 (analyse approfondie de la métaphore et de la métonymie par R. Jakobson (1896/1982), linguiste américain ou linguiste d'origine russe ; fondateur en 1915 du célèbre Cercle linguistique (Moscou), au sein duquel le formalisme russe (concernant la science textuelle) a vu le jour) ;
- Groupe Mu (« Mu » est une lettre grecque) - (= J. Dubois et autres), *Rhétorique générale*, Paris, 1982-2 (fl. 91/122 (Les métasèmes : 1. La synecdoque (102/106), 2a. La métaphore (106/117), 2b. La métonymie (117/120)) ;
- K. Bertels/ D. Nauta, *Introduction au concept de modèle* , Bussum, 1969, 33/42 (Concepts liés au « modèle »), 36/38 (Expressions figuratives).

HA9

Note -- Dans une approche textuelle savante, « un style ou une figure de style qui remplace un sémème (= expression linguistique) par un autre sémème » est appelé « métasémème », abrégé en « métasémème ».

Note – Les tropes sont principalement des phénomènes textuels (en linguistique et en littérature), mais on les retrouve au premier plan dans toutes les sciences humaines et dans les disciplines philosophiques connexes.

Prenons un exemple : Jacques Lacan (1901/1981 ; psychanalyste français qui a réinterprété Freud) a adopté les définitions de Jakobson pour les appliquer dans la psychanalyse qu'il pratiquait.

La métaphore.

Nous allons maintenant aborder le premier type de trope.

A. Mussche, pc, 40, expose avec brio la méthode de la stoïchiose (analyse). Plus précisément : une expression idiomatique incolore est a. remplacée et b. surtout raccourcie par une métaphore plus expressive. Un sémème est remplacé et raccourci en un métasème.

a. Le colonel A. a combattu à Aceh avec autant de bravoure qu'un lion.
Le colonel A. était, à Aceh, aussi courageux qu'un lion.

On le voit : analogie ! A. et un lion appartiennent au même ensemble (identité) dont la « bravoure » est la propriété commune. D'un autre point de

vue, A. et un lion sont identiques. L'identité partielle, ou analogie, est une « identité avec réserves » (identité restrictive ; identité modale ; EO 128).

HA10

b.-- Le colonel A., à Aceh, s'est battu comme un lion.

Le colonel A., à Aceh, était comme un lion.

Notez le remplacement par une expression abrégée.

c .-- Le colonel A., à Aceh, était un lion.

Remarque : Le verbe « être » (en tant qu'auxiliaire) suit parfaitement l'abréviation de substitution. Sans surprise, « être » est un identitaire.

d .-- Colonel A., le Lion d'Aceh.

Colonel A., ce lion ! Colonel A., le lion !

Après une série de transformations, la métaphore est finalement révélée, et elle est en effet parfaitement justifiable d'un point de vue logique.

Note -- L'expression « le lion d'Aceh » est une métonymie car le lieu où il était courageux « comme un lion » partage la même métaphore (identité partielle).

e.-- Le lion est là.

Voilà donc la métaphore dans sa forme la plus concise. Bien sûr, le contexte est nécessaire pour la comprendre.

Modèle théorique.

La théorie des modèles s'exprime — dans ses applications, bien entendu — en termes de « modèle » relatif à un « original ». L'inconnu ou l'original devient mieux connu (grâce aux informations contenues dans le modèle) par l'intermédiaire du connu ou du modèle.

Application : concernant le texte original, le colonel A., à Aceh, le texte s'exprime à travers le prisme du lion, animal courageux. Autrement dit, le colonel A., inconnu à Aceh, devient plus familier grâce à la figure connue du « lion courageux ». Telle est la métaphore.

Voilà comment fonctionne le transfert, – dans l'expression métaphorique.
– Une fois raccourcie, on obtient la métaphore proprement dite.

Modèle applicable

La littérature utilise constamment des métaphores. – Par exemple, dans le poème du Père Nietzsche (1844/1900 ; penseur nihiliste) *Ecce Homo* (littéralement : « Voici l'homme »).

Bible st. : G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung* , Berlin, 1938, 372.

L'*Ecce Homo* s'inspire de la scène où Pilate, pour susciter la pitié, montre Jésus torturé (couronné d'épines) à la foule rassemblée. Nietzsche, en déconstructeur, instrumentalise la tradition pour « féconder la science ».

HA11

Et maintenant, le poème.

1.-- Oui, je suis toujours en vie !	(Oui, je sais d'où je viens !)
Ungesatigt, gleich der Flamme,	(Insaturé, tout comme la flamme)
Glühe et verzehr'ich mich.	(Je brille et me consume,)
2.-- Licht wird alles was ich faire,	(Licht wordt al wat ik aanpak,)
Kohle alles was ich lasse :	(Kool al wat ik achterlaat :)
Une flamme en moi !	(Je suis assurément une flamme !)

Nietzsche s'identifie à une flamme qui embrase tout ce qu'elle brûle — la grande tradition occidentale, de Platon à saint Paul (le platonisme et le christianisme) — et ne laisse derrière elle que des cendres.

Heidegger introduira le terme « Destruktion » (destruction) pour cela, et Derrida celui de « déconstruction ».

Bien que le désir anime, voire inspire, Nietzsche, le procédé littéraire qu'il emploie dans ce petit poème est néanmoins fondamentalement traditionnel, à savoir l'analogie métaphorique : il parle de lui-même (original) en termes de « la flamme qui s'embrase et laisse derrière elle des cendres » (modèle).

Bertels/Nauta disent, Introduction au concept de modèle, 31 : « L'analogie est le pivot du concept de « modèle ».

L'homme accède au monde, en matière de connaissances et de compétences, grâce à

a. dans le chaos qui lui était inconnu

b. découvrir des similitudes avec ce qui est ordonné et ce qui lui est familier ».

Les substituts soulignent le rôle clé de Platon : « Platon avait tenté de concilier la nature de la connaissance humaine et celle de la nature par

a. comprendre toutes les choses matérielles - notez - et toutes les choses spirituelles

b. comme images d'entités immatérielles supérieures (appelées « idées » par lui) ! Cf. oc, 33.

Pour bien montrer à quel point la théorie des modèles est traditionnelle, ses auteurs précisent : « Le terme « paradigme » (grec ancien : « paradeigma », latin : « exemplum ») dérive de la rhétorique grecque. Il signifie « récit inséré » (pour expliquer le texte courant). »

Au premier siècle avant J.-C., une signification littéraire et technique a été ajoutée, à savoir « figure exemplaire » (grec ancien : « eikon », latinisé « icon », lat. : « imago »), l'incarnation d'une qualité sous une forme humaine (...) On trouve également « exemplum » dans (...) l'artisanat artistique : « exemplum pingere » signifie en latin « peindre une copie » (...)).

HA12

4. Tropologie : métonymie. (12/13)

« Métaphore », le fait de déplacer quelque chose d'un endroit à un autre, métaphore.

La métonymie, ou remplacement d'un nom par un autre, est un procédé narratif. Prenons un exemple inspiré d'Aristote.

a. Manger des pommes contribue à une bonne santé.

Manger des pommes contribue à une bonne santé.

L'analogie ici n'est pas métaphorique (fondée sur la similarité) mais métonymique, fondée sur une connexion (causale).

Alors que le concept d'« ensemble » était le présupposé de la métaphore (deux éléments similaires appartiennent à un seul et même ensemble via une propriété commune unique et identique), dans la métonymie, c'est le concept de système qui est le présupposé : les pommes, le fait de les manger, l'effet sur la santé — ces trois éléments forment un seul et même système dynamique.

b.-- Les pommes contribuent à la santé (= Les pommes rendent quelqu'un en bonne santé) Les pommes sont bénéfiques pour la santé (= Les pommes sont saines).

Les tropiques sont des substitutions qui impliquent une abréviation. Ici : l'acte de manger est le terme intermédiaire entre les pommes et l'effet sur la santé. On peut omettre le terme intermédiaire : « Les pommes sont bonnes pour la santé ».

c.-- La consommation saine de pommes (= L'alimentation saine).
Les pommes saines.

Là encore : parfaitement justifiable d'un point de vue logique. – Et encore une fois : le concept de « être » (en tant que verbe auxiliaire) rend parfaitement compte du lien – non plus de similarité, mais de cohérence.

Encore une approche théorique basée sur les modèles.

Les pommes, ou le fait de les manger (= original), sont évoqués en termes de santé, ou de santé (modèle).

Modèle applicatif.

Bibl. st. : Heribert Menzel (1906/...), *Die Fahne der Kameradschaft*, in : G. Fricke, *Volksbuch deutscher Dichtung*, Berlin, 1938, 408. – Dans le court poème qui suit, la cohérence est mise en avant. Ce n'est certes pas un poème d'une brillance exceptionnelle, mais il restitue bien l'atmosphère imprégnée par le nazisme.

HA13

1.-- In dieser Fahne, camarade,	(Dans cette bannière, camarade,)
Sind du und ich verbunden.	(Zijn gij en ik verbonden.)
Wo sie uns leuchtet, camarade,	(Là où cela nous sert de lumière,
L'Allemagne est-elle également connectée ?	(L'Allemagne est également connectée.)

2.-- Wo immer die Fahne weht,	(Partout où flotte la bannière,)
Camarades se battent entre camarades.	(Un camarade en frappe un autre.)
Wer treu und froh zur Fahne steht,	(Celui qui est fidèle et heureux
autour de la bannière	(se tient debout)

C'est dans le Kreis chargé.
welkom.)

(Est dans onze kring

3.-- So ist nicht einer heimatlos (Personne n'est sans maison)

Et sans Ziel et Streben. (Ni sans but ni effort.)

Wer schwor, der sucht die Fahne bloß (Celui qui a prêté serment
d'allégeance cherche simplement la
bannière)

Et tritt dans helle Leben. (En komt in het holder leven terecht.)

Le public est sans doute familier avec l'idéologie nazie.

Une idée centrale : l'Allemagne, une cohérence unique : la bannière (comme symbole). Hitler et les nazis penseurs étaient typiquement postmodernes : tant le christianisme ecclésiastique traditionnel (symbolisé par le terme « Rome », à comprendre dans son acception luthérienne-allemande) que le rationalisme moderne des Lumières continuent de piller la force vitale proto-germanique. Dès lors, la vie mythique proto-germanique et nordique doit être rétablie dans un cadre postmoderne : les sciences et les techniques modernes demeurent, par exemple, mais sont intégrées à une religion de la revitalisation, exprimée de manière singulière dans * *Der Mythos des zwanzigsten Jahrhunderts* * (A. Rosenberg).

Voici comment il faut comprendre le passage du poème : « Ainsi, nul n'est sans foyer, ni sans but, ni sans ambition. » La profonde crise culturelle postmoderne, où l'Église et le rationalisme dépérissent car aucun des deux ne parvient à unifier le peuple allemand, exige un retour aux sources. Un propos très belliqueux.

Voilà pour le contexte idéologique. Passons maintenant à la poétique. Remarquez les termes : « Dans cette bannière, camarade, nous sommes unis. Là où cette bannière nous éclaire, l'Allemagne est unie. » Ce n'est pas la similitude de la métaphore, mais la cohérence de la métonymie qui garantit que le drapeau, en tant que symbole, en tant qu'objet fétiche (un objet chargé de pouvoir), qui crée l'unité, relie, – en termes savants : « transforme en un système dynamique » –, régit la logique (logique appliquée) de ce petit poème nazi. La cohérence primitive ou primitiviste de tous avec tous au sein d'un peuple revitalise tout.

HA14

5. Tropologie : la synecdoque (14)

« Sun.ek.dechomai » signifie, en grec ancien, « je me maîtrise en même temps », c'est-à-dire « je saisis ou comprends en même temps ». « Sun.ek.dochè » signifie « employer un terme dans un sens plus large », par exemple, utiliser le singulier de manière récapitulative pour indiquer le pluriel.

KA Krüger, *Deutsche Literaturkunde* (in Charakterbildern und Abrissen), Dantzig, 1910, 155, l'exprime ainsi :

1. soit un ensemble est échangé avec l'un de ses éléments (« des Einzelne » comme élément) ;

2. Alternativement, un système est remplacé par l'une de ses parties – les sous-systèmes – de telle sorte que, lorsqu'on mentionne l'un, l'autre est co-signé (co-entendu). C'est pourquoi l'auteur traduit la synecdoque par « Mitbezeichnung » (co-signature).

Théorie des modèles . On parle du cosigné (original) en termes du signifié (nommé) (modèle), qui fournit des informations sur le cosigné.

Tropologique . En parlant de cette manière, on omet la connotation du texte — abréviation — car on ne la mentionne qu'incidemment.

Remarque : On disait autrefois : « Utiliser un terme dans un sens plus large, en termes de portée ou d'étendue. » L'inverse est également possible : « utiliser un terme plus large dans un sens moins large. »

Modèle d'application

Situation : un inspecteur remarque que deux enseignants arrivent en retard. -- Il peut dire : « Eh bien, ce sont des enseignants » (en parlant du couple, c'est-à-dire d'un sous-ensemble).

Situation : tous les enseignants enseignent. – L'inspecteur peut dire : « Un enseignant, – c'est-à-dire qu'il enseigne. » Apparemment, il dit « un seul enseignant » (au singulier) ; en réalité, il dit, par connotation (intentionnellement connotative), « tous les enseignants » (l'ensemble des enseignants). Appelons cette dernière « synecdoque inversée ».

La synecdoque métaphorique.

« Les pommes sont saines » peut tout aussi bien se traduire par « Une pomme est saine ». « Pomme » (phrase 2) représente (et signifie également) « pommes » (comprendre : « toutes les pommes »). En effet, toutes les pommes

non explicitement mentionnées (complémentarité, dichotomie) sont, par analogie, co-signées dans la seule pomme.

La synecdoque métonymique. — Un prêtre se dit « soignant des âmes ». Ici, « âme » désigne « humain » : par une partie, il désigne le tout. Encore une fois : complémentarité (partie/reste du tout).

HA15

6. Le terme « son/sa ...

Revenons brièvement à l'ontologie pure, mais d'un point de vue harmologique.

Le mathématicien et logicien G. Frege (1848/1925) et le positiviste linguistique B. Russell (1872/1970) ont affirmé que les termes « être » et « être » – certainement dans les sciences exactes – sont totalement inutilisables en raison de leur ambiguïté.

L'utilisation « à multiples facettes » du verbe auxiliaire « être ».

A. La signification descriptive.

a. Existence (testabilité).

« Dieu est » (= Dieu englobe, « implique », est partiellement identique à « être »), – ici au sens d'« existence réelle ». « Dieu existe réellement ».

b. essence (testabilité). —

b.1. Identité totale. -- « Grietje est après tout Grietje ». « Grietje a pour mode d'être, au sens réflexif, 'Grietje' ».

b.2. Identité partielle. -- Analogie. -- « Jan est un garçon » (« Jan appartient à l'ensemble des "garçons" »). -- « Le magasin, -- ce magasin, -- temple » (le seuil, en tant que partie importante, peut être assimilé à la maison entière).

B. La signification de la théorie des valeurs.

« Être honnête, c'est bien » (a le mode d'être de « bien »).

La synecdoque veut prendre.

a. Synecdoque métaphorique.

Et un enseignant, -- c'est-à-dire (dans un certain sens, -- avec des réserves) tous les enseignants ».

Synecdoque inversée. -- « Tous les enseignants, -- c'est-à-dire (en un certain sens, à titre d'exemple) cet enseignant-ci et pour le bénéfice de :

b. Synecdoque métonymique.

« La barbe est là. » Tout le monde comprend cela : la partie (visible) est mentionnée pour désigner le reste (qui contribue) à l'ensemble qu'est l'homme

en question — ou plutôt, « pour y contribuer ». Selon ses propres termes : « La barbe — c'est (en un certain sens) l'homme tout entier. »

Synecdoque inversée. -- « L'homme en question, -- c'est-à-dire (dans un certain sens) sa barbe (en raison de sa barbe caractéristique) ».

Décision.

Le terme « être » (en tant que verbe) signifie, en effet, beaucoup.

a. Testabilité (existence/essence) ;

b. collection/système (qui englobe, « implique », la connexion, à savoir la similarité et la cohérence).

Ainsi, outre la testabilité (la possibilité de trouver), « être » signifie aussi connexion (relation). On comprend pourquoi : parce que « être » est identitaire (exprimant une identité totale et partielle). – Il est désormais admis que « être » s'accompagne d'une réserve (modalité) et son usage est restrictif.

La réponse au sens aristotélicien.

Nous nous référons à EO 90 (Aristote sur ce sujet). L'« être » n'est pas une propriété – sèmeion, caractéristique – de quelque chose, mais de « tout ». – Nous venons d'exprimer cela par l'expression « emploi restrictif de l'« être » ».

HA16

Exemples d'utilisation incorrecte de la langue.

1. Un mariologue de l'époque a consacré une leçon entière à « prouver » que Notre-Dame, Marie, la mère de Jésus, a. était un être et b. donc une, vraie (perspective) et bonne (précieuse),

Ces termes sont EO 90 (Transcendental); 111 (Transcendants) - « transcendantal » ou englobant et donc applicable à tout.

Les énoncer à propos de Marie, par exemple, relève de la redondance ou de l'extravagance : fondamentalement, on n'apprend rien de nouveau sur Marie.

2. Martin Heidegger, l'ontologue existentiel, était alors « obsédé » par le terme « Être » (un mot faisant partie, par exemple, du « Dasein » et qui, dans son usage, désigne en réalité « l'être humain »). Il accuse l'Occident, « de Platon à Nietzsche », d'avoir « oublié l'être » (Seinsvergessenheit).

Au sens très particulier que Heidegger attribue au terme « Être », cela est effectivement possible. Mais la question de savoir si l'être « selon soi » (Parménide), tel qu'il est en soi, indépendamment des interprétations

idiosyncrasiques, orthodoxes ou partiales (Ch. S. Peirce), émergera de cet « oubli » séculaire lorsqu'on appliquera à cet égard le langage sans restriction de Heidegger, est une autre affaire.

En ce sens, Frege et Russell ont certainement raison.

Entre les dictionnaires et la vie...

« Un abîme béant. » – L'entrée « être » d'un dictionnaire énumère les définitions du verbe « être » sans contexte précis. Autrement dit : sans nuance. Reprenez les exemples concrets ci-dessus concernant « être » (en tant qu'auxiliaire), et vous constaterez que « être » est employé de manière pertinente en dehors des énumérations de dictionnaire.

Par ailleurs, une expression issue des mathématiques ou de la logistique (domaines de prédilection de Frege et Russell), une fois extraite de son contexte argumentatif et placée dans un dictionnaire, perd elle aussi son unanimité (sans le reste du « système », un tel « extrait » est peu significatif et n'apporte que peu d'informations, une forme de redondance). Ce qui vaut, mutatis mutandis (de manière analogue), vaut donc également pour tous les termes des langages artificiels exacts.

HA17

Note . -- Le Dr Simo Knuutila/Prof. Jaakko Hintikka, éd., *La logique de l'être* (Études historiques), Dordrecht, 1985, aborde notre question.

L'Antiquité (pour la doctrine des catégories d'Aristote), le Moyen Âge (pour les théories scolastiques concernant la prédication et la théorie de l'analogie chez Thomas d'Aquin), les temps modernes (pour Immanuel Kant, qui affirmait que « l'existence actuelle n'est pas un prédicat ou un prédicat dans une phrase »).

Frege et Russell sont des représentants typiques du rationalisme moderne. -- Or, la néo-rhétorique de Chaïm Perelman (1912-1984 ; professeur de logique, d'éthique (philosophie morale) et de métaphysique à l'ULB (Université Libre de Bruxelles) jusqu'en 1978) postule qu'outre le type exact de raison (rationalité) prévalant dans les sciences spécialisées, il existe un type de raison (rationalité) non exact mais valide.

En particulier : la raison naturelle et quotidienne possède une précision qui lui est propre. Elle diffère de l'exactitude des mathématiques et de la logistique. Mais elle garantit que les gens, même les plus instruits lors des

discussions les plus pointues, se comprennent parfaitement et sans ambiguïté. Considérons, de plus, ce fait paradoxal : pour rendre compréhensible le sens correct et « exact » des expressions mathématiques et logistiques et pour les définir, un professeur d'université ou un manuel de mathématiques ou de logistique... utilise le langage courant, celui que tout le monde emploie, comme cadre de référence, et parle de choses exactes.

Conclusion – Qu'elle soit pure ou combinée à des langues artificielles, la langue familière ou la langue naturelle est utilisable.

Multifacettes/dénué de sens/restrictif.

Traditionnellement, ces termes sont utilisés — du moins « à sens multiples » et « à sens unique » — pour illustrer le problème de la précision linguistique du verbe « être ».

a . « L'être » n'est pas simplement ambigu, car il y a unité en lui (testabilité, relation).

b . « L'être » n'est pas non plus monosensible au sens strict, car il contient de la multiplicité.

c . Traditionnellement, on dit : « L'être est analogue » (partiellement égal ou identique, partiellement dissemblable ou non identique).

Cela revient à employer le terme « être » de façon restrictive : même lorsqu'il n'est pas explicitement mentionné, « être » est utilisé avec réserve ou modalité. Le contexte (le système) le démontre clairement.

HA18

7. Logique traditionnelle et théorie relationnelle (18/22)

Avant d'aborder ce sujet, revenons brièvement sur la différence fondamentale entre la logique traditionnelle et la logique ou la logistique computationnelle.

Bible st. : R. Caratini, *La philosophie, II* (Thèmes), Paris, Seghers, 1984, 43s.

1. Stellar dit :

a. le système de syllogistique traditionnelle n'est qu'un type de « calcul » (lat. : lime, -- craie, calculer) ou de logistique ;

b. que ce système est « médiocre » en ce sens qu'il est inutilisable pour découvrir de nouveaux jugements.

2. Le proposant affirme : la logistique est « plus ambitieuse », car son système met à disposition les moyens de combiner « tout type de jugement » de manière à aboutir à des clauses conclusives logiquement valides.

Raison : en « calculant » avec des « réalités » indiquées par des signes — cette base ontologique existe toujours, sinon le logisticien calcule dans le vide —, les opérations acquièrent un caractère automatique.

Répondre.

L'« ambition logistique » ne se réduit pas à une « dérivation automatique » (car la logique traditionnelle le fait aussi), mais à un automatisme calculeur.

Que la logistique soit différente de la logique traditionnelle ressort déjà des types de classification (qui diffèrent). Par exemple, « la logistique des relations ». Une logique des relations, au sens traditionnel, n'existe pas. Pourquoi ? Parce que la logique ne s'applique qu'à la dérivation et non aux relations, sauf – et c'est une précision importante – lorsque celles-ci donnent directement lieu à une dérivation (inclusion ou implication sous forme de propositions conditionnelles).

De plus : la logique traditionnelle englobe bien plus que ce que Caratini et ses contemporains imaginent.

Nous n'avons pas vu :

ED 33 (où sont mentionnés non seulement la déduction mais aussi la réduction (sous les formes d'induction et d'hypothèse)) ;

ED 26 (où il est démontré que Platon maîtrise déjà l'induction et l'hypothèse) – que la logique si traditionnelle non seulement accepte le raisonnement réducteur, mais le place au centre ? Chez Platon, la pensée philosophique ne commence véritablement que lorsqu'on raisonne de manière réductive – analytique – et qu'on anticipe ainsi de nouveaux jugements. Comment, dès lors, le logisticien peut-il prétendre que « son système » est plus complet ? Parce qu'il ne maîtrise pas suffisamment la logique traditionnelle !

HA19

Un sophisme.

L'incapacité de Caratini à saisir correctement la logique traditionnelle tient à une erreur méthodologique : il raisonne sur cette logique à partir de présuppositions logistiques et non de celles qui lui sont inhérentes. C'est ce qu'on appelle l'« externalisme » : appréhender et analyser une chose non pas à partir de ses propres présuppositions (conception du sens), mais à partir de

présuppositions qui lui sont étrangères (fondement du sens). Préférons l'approche internaliste : comprendre la logique traditionnelle à partir, pour reprendre les termes de Platon, de ses propres « hypothèses ».

De même, il ne faut pas juger la logistique à l'aune des présupposés de la logique traditionnelle ! On ne comprend la logistique – son sens – que si l'on adhère à ses propres présupposés. – Cf. ED 71 (Cavaillès).

Nous savons désormais que tout ensemble (échantillon) d'hypothèses (présuppositions, axiomes) est limité car il s'agit d'un échantillon inductif de toutes les présuppositions possibles. Ceci s'applique aussi bien à la logistique qu'à la logique traditionnelle.

Cela implique que sa véritable valeur ne se révèle que de manière pragmatique : « C'est à leurs fruits que vous les reconnaîtrez. »

Raisonnement «automatique».

Les inférences en logique traditionnelle sont tout aussi automatiques qu'en logistique. En effet, elles ne reposent pas sur des impressions subjectives (entêtement, orthodoxie, conscience professionnelle), mais sur des identités objectives, comme l'expliquait G. Jacoby à l'époque. Ainsi, une chose est totalement identifiée à elle-même (une chose s'inclut automatiquement elle-même). De même, une chose est partiellement ou par analogie identifiée à une autre (une chose inclut automatiquement une autre, d'un point de vue ou d'un autre).

Les dérivations « immédiates ».

Bible st.: Ch. Lahr, *Logique*, 511/ 514. -- « La déduction immédiate ».

Steller veut dire que le syllogisme formel semble, pour ainsi dire, superflu. Du point de vue platonicien, nous sommes alors en pleine stoïchiose (analyse).

A.-- Échange.

Dans une phrase, le sujet alterne avec le prédicat. On parle alors de « conversion ».

Modèle appliqué. – « En règle générale, toute fille aime être belle. » Phrase réciproque : « Entre autres choses, en règle générale, toute fille aime être belle. » – Fondements : théorie des ensembles.

HA20

Car : « toute fille, en règle générale » est un sous-ensemble particulier de « tout ce qui aime être beau ». L'inversion grammaticale avec modération (restriction : « entre autres choses ») initie la déduction logique et immédiate. Ainsi, par exemple : « Certains êtres qui aiment être beaux sont des filles, en règle générale ». « Certains » remplace le complément d'objet direct « à ».

Modèle applicable

« Les étamines constituent la fleur. » – Le terme « partiellement » induit un jugement restrictif. « Partiellement » sous-entend que les étamines font partie de l'ensemble ou du système de la fleur. Autrement dit, « partiellement » introduit une complémentation ou une dichotomie : outre les étamines, il y a le reste de la fleur. Théorie systémique pure ! – Conversion. – « La fleur (entière) est constituée (sous-ensemble, en effet, un terme indiquant une partie ou un sous-système) par les étamines. »

Décision.

La stoïchie platonicienne, ou analyse des facteurs, repose entièrement sur les concepts de « tout » (ensemble) et/ou de « totalité » (système), voire de « similitude et/ou cohérence » (connexion). Le principe de déduction constitue précisément le fondement de la stoïchie.

B.-- Contraste.

Aussi appelée « opposition ». – L'enjeu ici est soit la quantité, soit la qualité, soit les deux simultanément dans un jugement. – Relisez EH 170 : le carré logique. Plus précisément : « tout/entier » – « pas tout/pas entier » – « tout non/entier non ».

Modèle d'application

Retenons uniquement les phrases contradictoires de l'ensemble des déductions oppositionnelles.

- A. Chaque fleur s'épanouit en son temps. Ceci est contradictoire avec :
- O. Certaines fleurs ne fleurissent pas en leur temps.
- I. Certaines fleurs éclosent en leur temps. Ceci est contradictoire avec :
- E. Aucune fleur ne s'épanouit en son temps.

Ceci conclut les exemples de théorie des ensembles.

Modèle d'application

Passons maintenant aux exemples de théorie des systèmes.

A. Une fleur (= synecdoque pour « toutes » ou « chaque ») contient des étamines.

Cela contredit « O. Certaines fleurs ne contiennent pas d'étamines »

I. Certaines fleurs contiennent des étamines.

Est contradictoire avec « E. Aucune fleur ne contient d'étamines ».

Les lettres A, O, E, I. — A signifie « tous » (en effet). O signifie « pas tous ». I signifie « pas tous ». E signifie « aucun » (aucun). — On peut donc en déduire : « Si A, alors par exemple O ou I » (mais en aucun cas E).

HA21

Voici maintenant les déductions oppositionnelles strictement systémiques.

A. La fleur (entière) comprend les étamines.

Est contradictoire avec : « La partie de la fleur qui comprend les étamines ne comprend pas d'étamines » (= O : pas entièrement pas).

I. Une partie de la fleur est constituée d'étamines.

Est contradictoire avec : « (La) fleur entière ne comprend pas d'étamines » (= E : pas du tout).

Sous la forme du carré logique de la théorie des systèmes :

A. tout/entièrement

O. une partie/partie non

I. une partie oui

E. tout/entièrement non

Mais c'est là le postulat de toute stoïchiosé platonicienne !

Ce qui implique que la « logistique de classe » fait bien partie de la logique traditionnelle (qu'elle soit conçue de manière platonicienne ou non).

Dérivations basées sur des relations.

Selon les logisticiens, la logique traditionnelle « ne s'intéresse pas aux relations » (mais seulement aux « substances ») ; cf. EO 81 : « chose ». Le simple fait que la logique traditionnelle (et l'ontologie) associe invariablement « substance » et « relation » devrait inciter à la plus grande prudence. – Mais il y a plus encore.

a. Le stoïcisme est l'essence même de la pensée traditionnelle. Compte tenu de ce qui précède, cela n'a plus besoin d'être démontré.

b. Des exemples de ceci sont :

1. les catégories, qui sont invariablement des paires d'éléments mutuellement liés (paires opposées ou systéchies),

2. les systèmes, qui sont courants depuis les Paléophythagoriciens et .. qui sont des paires d'éléments liés les uns aux autres.

D'autres modèles applicatifs forment les tropes : les éléments d'un trope sont invariablement liés entre eux. Par exemple, la barbe et l'homme dont elle est caractéristique !

La relation « supérieur à/inférieur à ».

G. Jacoby, oc, 53/55 (Relationslogistik).-- La relation « supérieur à » inclut, comme modèle d'application, par exemple « $3 > 2$ ».

Mathématiquement ou logistiquement : « x supérieur à y » inclut comme élément « $3 > 2$ ».

Syllogistique.

VZ 1 : La relation « $x > y$ » peut être réécrite comme « $y < x$ » dans l'ordre inverse (conversion).

VZ 2 : Eh bien, alors, « $3 > 2$ » :

NZ : Donc « $2 < 3$ » ! -- Ne prenons donc pas garde au fait que le syllogisme traditionnel ne peut pas fonctionner comme une préposition dans un tel raisonnement mathématique ou logistique.

Explication.

a . En logique traditionnelle, les formes telles que « $3 > 2$ » sont des concepts (des concepts composés qui expriment une relation). Cette logique fonctionne précisément avec des concepts.

b. Il convient de prêter attention au métalangage employé. Un professeur qui reproduit cette expression en cours dit « trois est supérieur à deux » ou même « trois est supérieur à deux ». Affirmer que la structure de jugement « sujet/(auxiliaire)/prédicat » est inadaptée, par exemple, au langage mathématique, s'avère donc infondé.

On peut aussi l'écrire comme suit : « La relation (quantitative) (rapport) entre trois et deux est une relation de « supérieur à »

D'un point de vue théorique des modèles, il s'agit clairement d'une structure de jugement : après tout, on parle de « 3 » en termes de « supérieur à deux ». « 3 » est l'original et « supérieur à 2 » est le modèle, qui fournit des informations sur « 3 » (en l'occurrence : des informations mathématiques). Relisez ED 19 et suivants, et vous verrez que ce qui est dit ici illustre ce qui y a été discuté.

Que les mathématiques contiennent des jugements est parfaitement clair, notamment grâce au rôle énorme joué par les équations mathématiques : =, >, <. En métalangage naturel : égal à, supérieur à, inférieur à.

G. Jacoby, *Die Ansprüche*, 54 ans, cite. -

1. Le théorème mathématique « si le point A se trouve entre B et C, alors il se trouve également entre C et B ».

Logiquement.

Les extrémités d'un intervalle (espace) sont interchangeables. Par exemple, B et C sont interchangeables avec C et B.

2. L'expression logistique « S'il y a un père, alors il y a, par exemple, un fils ou une fille ».

VZ 1. Père et fils ou fille sont des termes faisant partie d'une paire d'opposés tels que, s'il y a un père, il y a aussi, par exemple, un fils ou une fille.

VZ 2. Eh bien, il y a un père.

Nouvelle-Zélande. Il y a donc un fils ou une fille.

Du point de vue de la logique traditionnelle, la proposition logistique hypothétique, étayée par une relation mutuelle (« corrélation »), correspond à un véritable syllogisme. Ce qui révèle une fois de plus l'omniprésence du raisonnement déductif... pour peu qu'on prenne la peine d'y réfléchir.

Les derniers exemples, soit dit en passant, reposent sur le concept de « système » : l'espace B/C en est un ; la corrélation « père/fils et/ou fille » en est un autre.

Décision.

Tant que les relations présentent des identités, totales ou partielles, elles restent du domaine de la logique traditionnelle, qui s'intéresse précisément à ces identités.

HA23

8. La méthode comparative (23/26)

Abordons maintenant la méthode. – Il apparaît que la seule méthode véritablement générale, du moins en ce qui concerne la théorie de l'ordre, est la méthode confrontationnelle (ou comparative). Elle est déjà intégrée aux théories, à savoir l'exploration approfondie des choses.

'Méthode'

En grec ancien, « methodos » signifie « chemin à suivre » (approche, méthode). Le « chemin » (« hodos ») qui mène à l'objectif visé consiste à le décrire de telle sorte qu'après une étude plus approfondie, le résultat devienne compréhensible (« vrai »). – Tout cela constitue l'objet de la méthodologie, ou étude des méthodes.

Une application célèbre.

J. Champollion (1790/1832), un égyptologue français, a disséqué la pierre de Rosette, découverte en 1799. En comparant le texte égyptien sur cette pierre avec le texte grec qui y figurait, il a déchiffré les hiéroglyphes égyptiens anciens pour la première fois en 1822. Il s'agit d'une application spectaculaire de la méthode de confrontation.

Une application du quotidien.

Combien de fois ne mesurons-nous pas quelque chose ? Mais que signifie mesurer sinon comparer une donnée à une mesure (convenue) ou à un modèle de mesure ? On parle alors de la donnée mesurée (originale) en fonction de la mesure (ou du modèle de mesure).

Note : Ceci montre que tout jugement repose sur une comparaison (non verbale) (ED 19 et suiv.).

Le Parool de Max Müller (1823/1900).

Ce spécialiste des religions l'a formulé ainsi : « L'esprit de comparaison est le véritable esprit scientifique de notre époque, voire de toutes les époques. » L'esprit de comparaison est le véritable esprit scientifique de notre ère... que veux-je dire ? De toutes les époques.

La confrontation des données est la véritable méthode scientifique pour déceler l'ordre et l'organisation. – Si l'on compare plusieurs données, l'ordre (l'organisation) – les relations – devient évident.

rue de la bibliothèque

Concernant la méthode comparative.

H. van Praag, *Meten en vergelijken*, Hilversum, 1968 (contenu : quantité/qualité ; addition (= relation non ambiguë), ordre topologique et séquence ; comptage, mesure et pesage ; gradation, mesure d'intervalle et mesure du temps) ;

-- IM Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 149/155 (Méthodes de Mill);

- H. Pinard de la Boullaye, SJ, *L'étude comparée des religions* (Essai critique), II (Ses méthodes), Paris, 1929-3, 40/87 (La méthode comparative) ;
- L. Davillé, *La comparaison et la méthode comparative* (en privé dans les études historiques), dans : *Revue de synthèse historique* xxvii (1913) : 4/33 ; XXVI (1914) : 201/229.

Concernant les fondations :

-- EW Beth, *La philosophie des mathématiques* (De Parménide à Bolzano), Antw/Nijmegen, 1944, 30 (Stoicheiosis), 34/42 (Stoicheiosis), 42/51 (Idée nombres) ; -- 63 et suiv. (Stoicheiosis chez Aritote concernant la «mathesis universalis», 103 (Mathesis universalis chez Descartes); 123 (Mathesis universalis = scientia generalis ou ars iudicandi (logique) ou ars inveniendi (heuristique) chez Leibniz); 141 (Mathesis universalis (= scientia generalis) farouchement combattu par Kant, mais par les idéalistes allemands -- Fichte, Schelling, Hegel -- relancé mais rejetant le modèle mathématique) ;

-- M. Foucault, *Les mots et les choses* (Une archéologie des sciences humaines), Paris, 1966, 66s. (la théorie de l'ordre de Descartes) ;

-- G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung* , Stuttgart, 1962 (10Off. : Characteristica universalis (Galenos van Pergamon (129/199), Reymon Lull (= Raymundus Lullus (1235/1315 ; Ars generalis), François Viète (= Vieta (1540/1603 ; introduction de l'arithmétique des lettres au lieu de l'arithmétique numérique), qui transforme la « science générale » de Lulls en « mathématiques générales (comprendre : théorie de l'ordre) » et la combinatoire de Lull en « characteristica universalis » (une algèbre générale)) ;

-- O. Willmann, *Geschichte des Idealismus* III (Der Idealismus der Neuzeit), Braunschweig, 1907-2, 46/69 (Einfluss des Pythagoreismus auf Mathematik und Astronomie), fl. oc, 46ff. (Analyse).

Il ressort de tout cela que les penseurs ont régulièrement recherché une théorie mathématique ou non mathématique de l'ordre comme base de la science relationnelle et donc de la comparaison.

Deux axiomes.

Ils peuvent, avec RA Koch, *Die Uraxiome in ihrer Bedeutung für die philosophischen Grunddisziplinen*, dans : Tijdschr.v.Filos. 31 (1969) : 4 (déc.) ; 749/766, ainsi rédigé.

a. Il existe un univers (note : réalité totale) avec toutes ses parties. Tout ce que l'on appelle « être » est soit une partie de l'univers, soit l'univers lui-même.

HA25

b. Il existe un univers avec toutes ses parties. Tout ce que l'on appelle « être » a une validité (« valide »), soit en tant que partie de l'univers, soit en tant qu'univers lui-même.

Comme on peut le constater, Koch formule les présuppositions de deux manières : a. descriptive et b. en termes de valeurs (des valeurs « valides », qui nous rassurent). Dès lors, si nous procédons ainsi, une telle axiomatique sera invariablement à l'œuvre, même inconsciemment.

Théorie de l'unité

Relisons l'EO 112 (Unité). - Tout ce qui présente des similitudes (théorie des ensembles : propriétés communes) et des connexions (théorie des systèmes : propriétés collectives ou partagées) est un au sens ontologique.

Celui qui compare perçoit « l'unité dans la multiplicité ». Comparer, c'est non seulement percevoir l'unité, mais aussi la multiplicité : multiplicité métaphorique (différence), multiplicité métonymique (écart).

Note- Bibl. st.: H. Jens, *Order out of disorder* (Ilya Prigogine, Belgian Nobel Prize winner in chemistry 1977), in: Streven 1978: March, 527ff.;

Le P. Boenders, *Prigogine et Wildiers sur Teilhard de Chardin*, dans : Streven 1982 : juillet, 930/941.

Pierre Teilhard de Chardin (1881/1955) est le paléontologue jésuite qui était controversé à son époque.

Boenders écrit : « Ilya Prigogine : (...) Notre époque est, en effet, caractérisée – et cela deviendra encore plus clair à la fin de ce siècle – par une recherche de l'unité dans la diversité.

L'un de ceux qui ont le mieux reconnu la nécessité de cette recherche d'unité qui s'étend au-delà du domaine de la science était précisément

Teilhard (...). – Ceci montre que l'ancienne préoccupation concernant à la fois la multiplicité et l'unité reste pertinente aujourd'hui.

Une définition.

L. Davillé, *La comparaison* (1913), 23, dit :

1. Au lieu de s'intéresser à des cas individuels lorsqu'il s'agit de traiter des phénomènes ou des objets,

2. La méthode comparative tente de mettre en lumière les ensembles (« ensembles ») « — qu'ils soient similaires ou complémentaires ».

Steller observe que la similarité (ensemble) et la cohérence (système) sont à l'œuvre lorsqu'il parle de totalités similaires et complémentaires.

Remarque : Il ne faut pas confondre « comparer » et « égaliser », qui mettent l'accent sur les similitudes. La comparaison porte à la fois sur la différence/l'écart et sur la similitude/la cohésion.

HA26

9. Nombre et quantité (26)

Les penseurs de la Grèce antique possédaient un certain nombre de concepts ou catégories fondamentaux « mathématiques » (mieux : unificateurs) (EO 80). Ceux-ci sont de nature fondamentale pour notre harmologie.

Par exemple, « stoicheion » (élément), « monas » (unité singulière, « monade »). De même pour « arithmos », arrangement, configuration (« nombre »), catégorie par excellence dans les centres paléopythagoriciens. Ainsi que « plèthos », collection (« foule ») et « sustèma », collection, système.

Par exemple, Thalès de Milète (-624/-545 ; premier penseur grec) définit le nombre comme suit : « La première définition du nombre est attribuée à Thalès, qui le définit comme « une collection d'unités » (« monadon sustema »), une définition presque identique à celle d'Euclide, à savoir « la multitude composée d'unités » (...). Eudoxe définissait un nombre comme une « multiple déterminée » (« plèthos horismenon »). » (Th.L. Heath, *A Manual of Greek Mathematics*, Oxford, 1931-1, New York, 1963-2, p. 38).

La première définition du mot « nombre » est attribuée à Thalès. Il le définissait comme « un ensemble d'unités », une définition presque identique à celle d'Euclide, à savoir « un ensemble constitué d'unités ». (...) Eudoxe de Cnide (-406/-355 ; mathématicien et astronome) décrivait le « nombre » comme « un ensemble bien défini ».

'Unité'.

Dans notre usage, « unité » a une signification micro (l'unité dont la multiplicité constitue un nombre, représentée par un nombre (« nombre » est l'original, « quantité » est le modèle)) et une signification macro (la similarité et/ou la cohérence au sein d'une multiplicité).

Le terme grec ancien « monas », signifiant unité, est décrit de deux manières. L'unité existe pour tout ensemble ou système. « Arithmos » (combinaison d'unités), généralement traduit par « nombre » (arithmologie), est alors composé d'au moins deux unités (le monas, ou unité, n'est pas un « nombre »). Ainsi, le monas, la monade, existe pour tout nombre à partir de deux et se retrouve pourtant dans chaque nombre comme constituant ou « stoicheion ».

Cfr O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, I (Vorgeschichte und Geschichte des antiken Idealismus), Braunschweig, 1907-2, 272 (lié aux nombres paléopythagoriciens et aux mathématiques spatiales).

Remarque -- Le comptage et surtout l'addition d'unités est un élément indispensable de l'induction sommative (ED 42).

HA27

10. Théorie cartésienne de l'ordre (27/31)

En raison de l'énorme impact qu'a eu jusqu'à nos jours Descartes (1596/1650), le père de la pensée typiquement moderne, un mot sur sa méthode d'organisation des données.

rue de la bibliothèque :

-- A. Koyré, *Entretiens sur Descartes*, dans : *Introduction à lecture de Platon*, Paris, 1962 ;

-- C. Forest, op., *Le cartésianisme et l'orientation de la science Moderne*, Liège, 1938 ;

--Al. Astruc, *Le roman de Descartes*, Paris, 1989.

Outre la méthode expérimentale (pensons à Galilée), qu'il considérait comme une application de sa méthode principale, Descartes voyait dans les mathématiques de son époque l'incarnation même de la méthode.

Pour Descartes, penser, c'est penser vers l'avant et non vers l'arrière. Les idées – qu'il nomme « idées » dans son langage moderne (terme fondamentalement différent de celui de Platon) – viennent toujours en premier. C'est d'elles qu'il tire la réalité qui l'entoure et celle qu'il vit, et non l'inverse. « Penser, c'est d'abord la théorie, puis son application. »

La raison de cette révolution intellectuelle de type cartésien : ce que notre esprit saisit en premier lieu, ce ne sont pas les choses elles-mêmes – le donné –, mais les idées que nous pouvons appréhender intérieurement dans notre conscience. Typiquement nominaliste, bien sûr. – Cf. A. Koyré, *Entretiens*, 216.

'Fini'

Des idées claires ! Auparavant — comme il le croyait, tout comme beaucoup de ses contemporains — la pensée était « obscure » (le « Moyen Âge obscur »).

« Pour Descartes, qui est radicalement gouverné par l'esprit, le « fini » est uniquement ce que la raison, sans aucune contribution de l'imagination ou des sens, saisit. Ce qui signifie pratiquement : tout ce qui est mathématique, ou du moins peut être rendu mathématique, est « fini » ! (A. Koyré, *oc.*, 217).

Mécanisme cartésien.

Tout être est une sorte de mécanisme. Exemple : la machine ou l'appareil de l'époque (comme l'horloge). – « L'homme tout entier – et non seulement son corps – devient un problème de mécanique. Une culture, un peuple, un siècle – ainsi Hippolyte Taine (1828/1893 ; penseur positiviste) – sont des « définitions » en devenir. L'homme est un théorème (géométrique) en plein développement. » (G. Forest, *Le cartésianisme*, 10). – L'esprit raisonne comme une machine pensante ; le corps fonctionne comme un appareil.

HA28

Le cosmos tout entier fonctionne comme une grande machine. — C'est le fameux mécanisme cartésien.

Les mathématiques, telles qu'il les conçoit, et les appareils, tels qu'il les conçoit, sont indissociables. C'est là le double symbole de l'ordre et de l'organisation, selon l'interprétation de Descartes.

La méthode comparative.

Bible st. : E. Lenoble, *René Descartes*, dans : J. Bricout, dir., *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, II, Paris, 1925, 778ss.

Voici comment Lenoble caractérise la méthode cartésienne de comparaison. Elle peut se résumer en trois termes : intuition + analyse et synthèse.

Une définition.

R. Descartes, *Règles pour diriger les génies*, xiv, dit : « Si l'on ne tient pas compte de l'intuition (la « contemplation » de l'esprit) d'une réalité séparée, alors on peut dire qu'on acquiert toute connaissance en comparant au moins deux réalités. » Cf. M. Foucault, *Les mots et les choses*, 66.

1. Intuition.

La raison, pour commencer, appréhende un donné au sein de la conscience, en vertu de l'intuition intellectuelle. Cette intuition embrasse une certaine totalité.

2.1. L'« analyse ».

La « méthode globale » initiale, à elle seule, conduit trop facilement au flou, voire à l'incertitude. C'est précisément pour cette raison que s'applique « le simple », le donné singulier.

Conséquence : toute la méthode cartésienne implique une sorte de division d'une totalité, dans son imprécision, en constituants (« simples »).

2.2. La « synthèse ».

Cependant, le problème ne s'arrête pas là : Descartes se trouve confronté à une multiplicité sans cohérence apparente. Dès lors, la raison s'emploie à reconstruire le tout à partir des éléments disparates (les simples).

Le rôle de « l'énumération terminée ».

Face à des données complexes (composites et même imbriquées), Descartes les divise en éléments irréductibles. Qu'il n'en perde pas pour autant la totalité est manifeste dans la suite : l'induction sommative, qu'il nomme « énumération complète » ou « somme » selon la tradition de l'époque, vérifie à la fin de l'analyse si tous les « simples » (éléments séparés) ont été examinés et sont « prêts » à être assimilés. Il s'agit là d'un résumé de l'analyse.

Par conséquent, à la page 6, nous avons abordé la notion d'« addition ».

HA29

Ce n'est qu'à présent que peut commencer la reconstruction de l'ensemble : un à un, nous envisageons tous les éléments ensemble, en nous appuyant sur des relations simples. Ainsi, des données les plus simples – étape par étape – aux plus complexes. – Encore une fois : induction sommative, test de synthèse permettant de vérifier que tous les éléments et toutes les relations ont bien été analysés et reconstruits. À la fin de la synthèse.

Acribée moderne.

Ce que les Grecs anciens appelaient « akribeia », exactitude, devient – depuis les sciences naturelles et les mathématiques modernes – « exactness » di akribeia, avec une précision mathématique et de préférence mécanique. On pense à Galilée et Viète.

Remarque : Les termes « analyse » et « synthèse ».

Ce que les Anciens appelaient « stoïchiose », l'analyse des facteurs, équivaut dans la Refondation moderne à « intuition + analyse et synthèse », fondée sur la comparaison.

Dans Ch. Lahr, **Logique**, 555/556, on parle de « méthode générale » : « Analuo » signifie « Je décompose quelque chose en ses éléments » et « Suntithèmi » signifie « Je rassemble quelque chose ». De toute évidence, la « totalité » (voir induction sommative) désigne à la fois l'ensemble et le système.

Lahr distingue

a. l'analyse et la synthèse rationnelles, qui comparent, intérieurement et extérieurement, les entités mentales — concepts, jugements — les décomposent en éléments (analyse) et les réassemblent (synthèse) ;

b. l'analyse et la synthèse expérimentales, qui comparent, analysent et synthétisent des réalités situées en dehors de l'esprit.

Modèle applicable - Rational.

Le terme « être vivant doté d'esprit » (analyse et réintégration) ; dissection du jugement « L'homme est un être vivant doté d'esprit » et sa réintégration.

Expérimental.

En psychologie expérimentale, par exemple, je peux vérifier si le terme et le jugement que je viens d'émettre correspondent à la réalité de personnes concrètes.

Note : Les termes « analytique » et « synthétique » chez Kant ont été abordés dans ED 28 : ils concernent les jugements rationnels et expérimentaux. Ce qui, soit dit en passant, correspond aux termes « aprioritaire » et « aposterioritaire » (Lachelier ; ED 32).

Note : Chez Platon, les termes « analytique » / « synthétique » font référence aux phrases conditionnelles : « analytique » désigne le raisonnement réductif ; « synthétique » désigne le raisonnement déductif.

HA30

Mathesis universalis.

M. Foucault, dans *Les mots et les choses*, p. 66/72, le souligne : Descartes visait une théorie générale de l'ordre. Il la concevait « comme une “mathesis”, entendue comme une science universelle de la mesure et de l'ordre » (oc., p. 70). La « Mathesis universalis » est donc une « théorie de l'ordre englobant tout, conçue mathématiquement et mécaniquement ».

Le lullisme (p. 24), avec son « ars magna » (« grande puissance »), visait à parvenir à une « scientia generalis », une science générale, à partir d'un petit nombre de fondements (concepts, jugements), par le biais de la combinatoire (leur combinaison ou leur mise en relation). Un mouvement lullien entier se développa dans son sillage, à tel point que Leibniz fut profondément impressionné par l'ars magna de Lull.

Viète, avec son calcul algébrique (et non le simple calcul numérique médiéval) – écrivant « $x + y = z$ » au lieu de « $3 + 5 = 8$ » – qui devient le fondement de l'algèbre moderne, se trouve par exemple au berceau de la « characteristica universalis », le calcul algébrique universel. Mais celui-ci repose sur la combinatoire de Lull (l'enchaînement de termes, de jugements et de raisonnements) et la « science générale » qui en découle. La « logistice speciosa » (qui travaille avec des « espèces », des lettres) devient rapidement simplement « logistique ». De là, notre « logistique » devient compréhensible.

En 1629, Descartes exprima une conception positive de la characteristica universalis. Il proposa d'en établir une structure axiomatique. Il souhaitait exprimer toutes nos idées et leurs combinaisons par des symboles algébriques afin de parvenir à un système mathématique complet. Ce fut sa « mathesis universalis ». Ainsi, le lullisme fut mathématisé : sa science générale devint mathématiques générales et sa combinatoire, raisonnement algébrique. – G. Jacoby, dans *Die Ansprüche*, p. 101, résume ainsi cette évolution.

Le multiple dans l'un et vice versa.

rue de la bibliothèque : *Le Courrier de l'Unesco* (Voyage au pays des mathématiques) 1989 : 11 novembre.

La description donnée par le penseur grec Proclus de Constantinople (410/485), il y a déjà quinze siècles, dit : « L'esprit mathématique expose l'Un dans le Multiple, – l'indivisible dans la division, l'infini dans la finitude ».

E. Husserl, *Philosophie der Arithmetik*, La Haye, 1970 (1891), commence toujours par « multiplicité/unité » et, dans ce contexte, par « nombre ».

HA31

11. Comparaison interne et externe (31/34)

Bibl. St. : L. Davillé, *La comparaison et la méthode comparative* 1913, 1914. Steller distingue deux points de vue qui entraînent une dichotomie (= complémentation).

1. Analyse des facteurs internes.

Une entité donnée, par exemple une fourmi, peut être « comparée » en interne : le tout et ses parties, par exemple le système biologique de la fourmi avec ses composants et ses fonctions, sont comparés entre eux de manière à ce que les relations deviennent apparentes.

2. Analyse des facteurs externes.

Ce même élément donné peut faire l'objet d'une « comparaison » externe : la fourmi, par exemple, est examinée dans la mesure où elle se situe au sein d'une totalité. Ainsi, la totalité de « tout ce qui est fourmi » (l'ensemble des fourmis), – métaphoriquement, et donc la totalité de la fourmilière et de son environnement (le système dans lequel la fourmi se trouve), – métonymiquement.

Si vous le souhaitez : d'abord l'hyposystème ou le sous-système (équation interne), suivi du (hypersystème ou supersystème) dans lequel l'hyposystème est situé (équation externe). – Les modèles clarifieront cela.

Modèle d'application : critique sociale augustinienne.

Saint Augustin de Tagaste (354/430) est le plus grand Père de l'Église de la patristique occidentale (33/800). Comme beaucoup de ses contemporains, il tenait en haute estime le fait que Rome, en tant qu'empire mondial, avait

établi un ordre juridique, le *ius romanum* (droit romain), qui était le fondement de la *pax romana*, la paix romaine entre les nations.

Mais Augustin, après une vie que nous appellerions aujourd'hui « un playboy », était devenu à la fois platonicien et chrétien.

Un platonicien

(1) établit des « phénomènes » (faits visibles et tangibles),

(2) mais éclairées par l'« idée » associée à ces phénomènes. Pour l'instant, on peut définir l'idée comme l'idéal qui se réalise plus ou moins dans les phénomènes.

Application.

Il partait donc du principe que l'idée de « paix » existe dans un ordre supérieur, divin (dans une perspective chrétienne, trinitaire) qui nous éclaire et nous permet de juger les faits appelés « paix réelle » selon leur « valeur réelle ».

Voici ce qu'il écrit : « L'ordre et la justice que l'État romain a établis se réduisent – en fin de compte – à une caricature (littéralement : « une imitation risible »), à une forme dégénérée, de nature inquiétante, d'un ordre naturel et chrétien. » (Fr. Ferrier, S. Augustin dans : D. Huisman, dir., *Dict. des philosophes*, Paris, 1984, 141).

HA32

Autrement dit, dans une vision chrétienne et platonicienne du monde, le premier plan – c'est-à-dire les faits visibles et tangibles, les « phénomènes » (apparences) – se détache sur l'arrière-plan – c'est-à-dire l'idée (l'idéal). Cette dichotomie « premier plan/arrière-plan » caractérise le platonisme.

La Pax Romana comparée de l'intérieur et de l'extérieur.

Pour saint Augustin, des formes d'injustice et de violence se cachent derrière le masque de l'ordre juridique romain.

1 -- Équation interne.

Au sein de l'Empire romain, centré principalement sur et autour de la « ville éternelle » de Rome, une classe possédante accumule des richesses toujours croissantes, fondement d'une « dolce vita », une vie pleine de plaisirs et d'intrigues.

2 -- Comparaison externe.

L'État et la société romains se vautrent dans le butin de guerre, fruit des guerres impérialistes menées vers l'extérieur. Le nom d'un territoire conquis n'était-il pas, à cette époque, « provincia » (tribu) ?

Il y a plus.

Les deux types de comparaisons corrélatives — c'est-à-dire les analyses basées sur la comparaison — vont de pair.

1. La classe possédante, partisane de la prémisse selon laquelle la propriété est « propriété absolue », ou « ius utendi et abutendi » — le « droit » d'utiliser et... d'abuser de ce qui est propriété, doit cesser d'écouter tous ceux — platoniciennement : parafrasunè, détournant le regard de la réalité — qui dénoncent de tels abus.

2. Ceux qui rejettent cette caricature de l'idée de « paix » — et surtout ceux qui l'expriment ouvertement, même avec espoir — doivent être éradiqués comme de la mauvaise herbe, bannis de la communauté et exilés. Car ils touchent à ce que la classe capitaliste considérerait comme le « bonheur ».

Ainsi écrivait saint Augustin dans son œuvre principale *De civitate Dei*, Sur l'état de Dieu, 2/20. Cela clarifie ce que Davillé entend par comparaison interne et externe, stoïchiosie interne et externe.

Modèle applicable : le principe de Gross.

« Das Grosse'sche Prinzip ».

Rue de la bibliothèque :

-- E. Grosse, *Die Anfänge der Kunst*, Fribourg et Breisgau, 189.

-- id., *Die Formen der Familie et die Formen der Wirthschaft*, Freib. i.Br., 1896.

HA33

Le postulat de cet auteur non marxiste est le suivant : « L'activité économique

a. est le centre névralgique de tout système culturel,

b. est – de la manière la plus profonde – irrésistiblement le facteur principal de tous les autres facteurs culturels. Voici l'axiome.

Il convient de noter la dichotomie : d'un côté l'économie, de l'autre le reste de la culture. Et le lien, l'interaction, entre les deux.

Remarque -- Grosse explique sa prémisse par une phrase de Ludwig Feuerbach (1804/1872), un élève radical de gauche de Hegel. Feuerbach lit le livre de Jakob Moleschott (1822/1893), un matérialiste mécaniste, à savoir **Lehre der Nahrungsmittel für des Volk** (1850). Il le résume dans son **Naturwissenschaften und Revolution ** (1850) : « Si vous voulez améliorer le peuple, donnez-lui une meilleure nourriture au lieu de vous plaindre du « péché » : **der Mensch ist was er iszt** (l'homme est ce qu'il mange) ». (H. Arvon, ** La philosophie allemande **, Paris, Seghers, 1970, 188).

Grosse, à son tour, exprime cela comme suit : « Wenn man weisz was ein Volk iszt, so weisz man auch was es ist » (Si l'on sait ce que mange un peuple, alors on sait immédiatement ce qu'il est).

théorie des systèmes

La culture dans son ensemble peut être interprétée comme un hypersystème. Au sein de celui-ci, un hyposystème, ou sous-système, se distingue : l'économie (à comprendre : production, distribution et consommation de biens et services). Ce sous-système domine largement les autres sous-systèmes (famille, art, religion, droit, etc.). On observe ainsi une dichotomie entre l'économie et son complément, le reste de la culture.

La situation juridique des femmes.

Bible st. : W. Koppers, SVD, *The materials-wirtschaftliche Seite der Kulturentwicklung*, dans : *Settimana Internazionale di Etnologia Religiosa* (IVa Sessione (Milano 17/15.09. 1925)), Paris, 1926, 109.

1. Équation interne.

a . D'une manière générale, en Europe moderne, depuis l'avènement de l'économie libérale et de marché, la situation juridique des femmes a connu une évolution importante.

Par exemple, aujourd'hui (1925), elle jouit largement du droit de vote, du droit aux études universitaires et du droit au libre choix de sa profession. Autant de droits qui n'existaient pas il y a quelques décennies. – Ainsi s'exprime Koppers.

HA34

b. Voici maintenant l'explication. – « Qui oserait mal comprendre, voire nier, que le développement moderne – à savoir capitaliste – de l'économie soit le principal responsable de cet état de choses ? » Ainsi parlait Koppers.

Conclusion : L'économie et la condition féminine sont deux sous-systèmes d'un même système global : la « culture ». Une fois comparées, elles semblent entretenir une relation de cause à effet : l'économie de marché libre crée, dans une certaine mesure, une situation juridique émancipatrice pour les femmes.

2. Comparaison externe.

Koppers continue.

a. Les données indiquent que, dans certaines cultures traditionnelles (archaïques, primitives, voire classiques), on peut trouver une situation analogue, en partie similaire, en partie différente, concernant la relation entre « économie/femme ».

Ce statut juridique très particulier, propre aux femmes dans certaines régions du monde, est appelé « matriarcat » (« droit de la mère », « pouvoir maternel »). Pour comprendre une telle culture, il faut donc présupposer que la femme – incarnée d'une manière spécifique, notamment par certaines femmes – la contrôle fortement.

À tel point que, par métonymie, toute la culture peut être nommée d'après elle, la partie donnant son nom au tout.

b. Koppers, en prenant pour exemple la situation juridique des femmes dans notre culture de marché libre, avance l'hypothèse que, même au sein des cultures matriarcales, l'économie peut être tenue pour responsable de cette position dominante.

Note : Comme chacun sait, le terme « droit maternel » a été introduit en 1861 par le brillant J.J. Bachofen. « Les dispositifs de droit maternel n'étaient pas répandus (contrairement à l'hypothèse de Bachofen), mais seulement chez certaines tribus, principalement dans les régions tropicales et subtropicales, où un lien entre agriculture (soins des plantes) et droit maternel semble toujours exister. » (E. Grosse, *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft* (1896)).

Les femmes cultivent les champs et établissent ainsi la propriété foncière et, en même temps, des lieux d'habitation pour les familles, tandis que les hommes s'occupent de la chasse, des tâches guerrières telles que la protection

et la conquête, etc. Cette division du travail va de pair avec le droit successoral, de sorte que la maison et la propriété foncière, en tant que « bien » des femmes, sont héritées par les filles.

Remarque : Relisez ED 44 (induction par analogie ou par similitude). Ceci est appliqué dans l'équation externe.

HA35

12. Schleiermacher : divinatoire/comparatif. (35/36).

Nous avons vu – EH 190 – comment les mathématiques générales cartésiennes intégraient la méthode comparative, dans un contexte purement rationaliste des Lumières.

Examinons maintenant la manière dont le romantisme (au sens large) attribue à la méthode comparative une place qui lui est propre.

Le romantisme, en particulier le romantisme allemand (pensez à Schelling), ne place pas les entités mentales de la raison au centre et leur enchaînement de manière mathématique et mécanique, mais plutôt la « vie », et en effet « dans sa (cohérence cosmique) ».

L'« essence » de quelque chose.

Relisons ED 46/50 (Raisonnement idiographique). Nous y avons vu que l'idiographie place le singulier (unique, individuel, en effet, le singulier) au centre.

Le romantisme est avant tout idiographique : l'« essence » d'une chose – le caractère local d'un paysage, l'unicité d'une personne (sa personnalité), la nature irréductible d'une civilisation, etc. – est perçue comme le noyau essentiel révélé par comparaison, dans sa distinction radicale avec tout ce qui constitue le reste de l'univers. Il y a donc ici une dichotomie : a. la chose dans son unité ; b. le reste de l'être.

Ceci donne naissance à ce que l'on appelle « le concept individuel ».

Idiographique/nomothétique.

Le terme « idiographique » contient le mot grec ancien « idios », qui signifie ce qui caractérise quelque chose dans son essence même. « Nomothétique » englobe le grec « nomos », qui signifie ce qui est universellement valable.

Ce système trouve son origine chez un refondateur des humanités, Wilhelm Windelband (1818-1891), néo-kantien à orientation axiologique. Les

sciences naturelles recherchent dans la nature des régularités à validité universelle. Les humanités, et notamment la psychologie, perçoivent dans tout ce qui se produit (« historiquement ») au sein de la culture issue de l'esprit humain, l'unicité dans toutes ses interconnexions.

Friedrich Ernst Daniel Schleiermacher (1766/1834).

Ce penseur et théologien protestant fut le principal représentant du romantisme religieux. Opposant au rationalisme (il s'opposa même à Fichte et Hegel), son ouvrage **Redeen über die Religion an die Gebildeten unter ihren Verächtern** (1799) est célèbre. L'homme est animé d'une présupposition fondamentale : il prend conscience de sa dépendance radicale à l'égard de l'Infini et de l'Éternel, qu'il découvre en lui-même et dans le cosmos – le fini et le temporel – par l'intuition. Telle est la base des dogmes et des rites.

HA36

Herméneutiques.

Schleiermacher souhaite sonder la vie spirituelle profonde de lui-même et de son prochain (une quête qui sera poursuivie plus tard par W. Dilthey). Selon lui, la psychologie se déroule en deux étapes.

1. La méthode divinatoire.

Tout d'abord, il y a « unmittelbares Verstehen », la compréhension directe (compréhension, « compréhension ») de son prochain, par exemple : « La méthode divinatoire – comprendre : empathique – consiste à se transformer, dans un certain sens, en l'autre afin de saisir l'individu de manière immédiate ».

2. La méthode comparative.

Vient ensuite la « mittelbares Verstehen », la compréhension indirecte. « La méthode comparative considère ce qu'il faut comprendre comme un élément général. Elle identifie la caractéristique en la comparant à d'autres éléments depuis cette même perspective générale. »

« Les deux méthodes ne doivent pas être séparées l'une de l'autre. » (Kl. E. Welker, *Die grundsätzliche Beurteilung der Religionsgeschichte durch Schleiermacher*, Leiden/Köln, 1965, 29/30).

Décision.

La méthode humaniste « herméneutique » ou « interprétative », telle que conçue par Schleiermacher, se concentre donc avant tout sur l'unicité de l'individu, mais elle ne semble jamais le faire sans situer cette unicité dans un

cadre général et collectif. Affirmer que la méthode de Schleiermacher cherche à considérer l'individu de manière unilatérale et néglige le concept général (si mis en avant par le rationalisme) repose sur une interprétation erronée de ses textes.

Une fois encore : comparaison interne et externe.

Le système de Davillé se retrouve dans l'herméneutique de Schleiermacher : d'abord divinatoire, cherchant à sonder l'essence individuelle de son prochain par l'intuition (à l'instar du voyant qui tente de pénétrer l'intériorité), puis comparative, cherchant à situer cette essence unique au sein d'une totalité. Ce qui est caractéristique de l'épistémologie du romantisme.

Bien que fondamentalement différente de la vision du monde rationaliste des Lumières (la différence est profonde dans le seul domaine religieux), cette pensée romantique présente néanmoins un sens analogue de l'ordre.

HA37

13. Modèles de la méthode comparative (37/39)

Revenons à ED 20 (Modèle mathématique). — Observez le dessin (figure avec des points représentant « arithmos », configuration (« nombre »)). Soudain, si l'on comprend la méthode paléo-pythagoricienne, on structure comme elle le prévoit : on « voit » les figures des nombres (1, 4, 9, 16, 25) « comme » des modèles (dessins fournissant des informations) des originaux (1, 4, 9, 16, 25 en tant que carrés parfaits). Sur quelle base ? Par comparaison ! Cette « vision » à la manière pythagoricienne n'est possible que grâce à la confrontation mentale des modèles entre eux en tant qu'informations concernant les originaux. — Ceci sert d'introduction.

Un test de figure spatiale.

Prenons un type de test de figure spatiale (W. Vermoere) tel qu'il peut être utilisé, par exemple, en troisième année de maternelle pour évaluer la maturité mentale des enfants de cinq et six ans.

a. Infrastructure.

Le matériel utilisé se compose de nombreuses figures géométriques complexes (difficiles à appréhender) pour un enfant de cet âge. Elles lui sont présentées de manière à ce qu'il parvienne à mettre de l'ordre (à interpréter) à partir de ce chaos ou de ce désordre.

b. Superstructure.

Observez l'enfant pendant qu'il travaille : il traverse une « crise » intellectuelle. C'est un état où « tout est encore possible », entre succès et échec. Avec la prigogine : un carrefour entre un désordre accru et un ordre établi.

Au départ, il n'y comprend rien (« chaos initial »). Pourtant, soudain, il perçoit la structure, c'est-à-dire l'ordre. Dans et à travers ces figures apparemment désordonnées, il découvre une figure ou une configuration géométrique (du paléopythagore « arithmétique ») compréhensible pour son âge. L'enseignant ou le surveillant dit alors : « L'enfant structure. » Nous disons : il ordonne.

L'équation mathématique.

Cela s'est déjà avéré utile. Mais arrêtons-nous un instant. — Quiconque a étudié l'algèbre ou une discipline similaire sait à quel point la comparaison des quantités peut être cruciale.

1.-- Calculs.

« $7 + 3 = 10$ ». À l'école primaire, par exemple, on enseigne l'arithmétique : souvent, cela se fait uniquement au moyen de telles équivalences, exprimées sous forme d'« équations ». Après tout, seuls ceux qui comparent perçoivent les équivalences.

HA38

2 -- Calcul algébrique.

Viète nous l'a appris. Par exemple, « $x + y > \Rightarrow z$ ». Ce n'est qu'après avoir comparé les deux valeurs (les quantités) que l'on place le signe $> = <$. La comparaison est maintenue tout au long des opérations.

Les scientifiques spécialisés doivent s'estimer chanceux de pouvoir coucher sur le papier de telles « comparaisons », que ce soit sous forme de lemme (hypothèse provisoire) ou à l'issue d'une recherche.

Bible st. : F. Thonnard, Précis de philosophie (en harmonie avec les sciences), Paris, 1950, 124/131 (Les sciences mathématiques).

Comparaison linguistique et littéraire.

Relisez EH 170/176 (Métaphore, métonymie, synecdoque). Les figures de style, véritables fils conducteurs du langage et de la littérature, reposent sur des comparaisons explicites ou implicites. Mais il y a bien plus que cela.

Comparaison grammaticale.

Nos grammaires traditionnelles ordonnent les mots et les phrases de manière comparative en fonction de la coordination et de la subordination (parataxe/hypotaxe).

Modèle d'application

« Quand le petit blond est arrivé là-bas, sa mère était extrêmement heureuse. » Proposition principale ou indépendante : « Sa mère était extrêmement heureuse » - ou proposition subordonnée : « Quand le petit blond est arrivé là-bas. »

Remarque : L'enchaînement des phrases suivant : « La petite blonde est arrivée à pied. Sa mère était si heureuse ! » est une construction paratactique. La phrase précédente, une phrase complète, contient une subordination ou une construction hypotactique.

La parataxe désigne un ensemble de phrases équivalentes. L'hypotaxe désigne un système de phrases liées par une cohérence qui ne sont pas équivalentes, grammaticalement parlant. — Ainsi, ici aussi, ce que Platon désigne par « tout et/ou ensemble » (ensemble et/ou système) joue un rôle d'ordonnancement décisif dans notre stoïchiosie grammaticale. — Ce qui devient clair par comparaison. — Cela concerne les phrases entre elles. Comparaison externe.

Une autre comparaison grammaticale.

Maintenant, la phrase, comparée intérieurement. -- Platon distinguait déjà « onoma », nom, sujet (original) — avec tout ce qui l'accompagne en termes d'adjectifs — et « rhéma », prédicat (modèle) — avec tout ce qui l'accompagne en termes de modificateurs adverbiaux.

Depuis Chomsky (Noam - (1928/...), linguiste américain), on parle de composantes nominales et verbales, de préférence dans le cadre d'une mathématisation du langage artificiel. -- Relisez ED 19/21 (Utilisation modèle). -- La comparaison est indispensable.

HA39

Note -- Les termes « parataxie », l'organisation d'une armée pour la bataille, l'armée en ordre de bataille, la préparation, et « hypotaxie », la subordination, l'organisation de l'arrière-garde, nous amènent au terme « taxologie », l'étude

scientifique de la classification, c'est-à-dire le classement selon des types (= similitudes avec des différences mutuellement exclusives).

« **Taxonomie** » signifie alors « science de la classification » et « taxonomie » tout « système de classification » (mais en particulier le système de classes biologiques (pensez, par exemple, à celui de Linné)).

La comparaison permet d'aboutir à un système conceptuel ordonné.

Comparaison littéraire. -- Modèle applicable.

A.-R. Gélinau, éd., *La Poésie de la transcendance*, La poésie de la transcendance, Paris, Argel, vol. 1, 1984, donne l'extrait suivant.

Walt Whitman (1819/1892 ; poète américain).-- « Ni moi, ni personne d'autre ne peut parcourir ce chemin pour vous,-- Vous devez le parcourir vous-même.-- Il n'est pas loin, il est à portée de main, - Peut-être y êtes-vous depuis votre naissance sans le savoir, - Peut-être est-il partout, sur l'eau et sur la terre. » (oc, 32/33).

Dans la mesure où la poésie est traduisible : « Ni moi ni personne d'autre ne peut parcourir ce chemin à votre place, - Vous devez le parcourir vous-même. - Il n'est pas loin, il est à votre portée. - Peut-être le parcourrez-vous depuis votre naissance sans le savoir, - Peut-être est-il partout sur l'eau et sur la terre. »

Note -- Le thème ou sujet (original) — indications pour une personne qui a perdu le chemin — est expliqué plus en détail (modèle) au moyen de deux accents : a. « Vous êtes irremplaçable » et b. « Le chemin est à chercher, si nécessaire partout ».

« La Voie » est l'élément unificateur ou stoïcheion, mais restrictif : celui à qui l'on s'adresse ne le connaît apparemment pas, et ceux à qui l'on s'adresse ne le connaissent pas non plus (sauf sur un point : on parcourt la voie seul).

Remarque – Par la comparaison, l'unité dans la multitude des mots poétiques devient plus claire.

L'ouvrage de J. Loise, * *Les secrets de l'analyse et de synthèse dans la composition littéraire* *, Mons, 1880, 1/22, s'intitule : « Le principe d'unité dans la variété ». On ne saurait mieux dire. L'auteur affirme que l'unité dans la diversité est la règle tant en philosophie qu'en art.

14. Hypothèse aristotélicienne (40)

Aristote ne serait pas Aristote s'il n'avait pas recherché des éléments d'ordre.

1 .-- Dans ses *Kategoriai* (Lat.: Liber de praedicamentis) - EO 81v. (Catégories) - il expose :

a. pour organiser les données — les êtres, comme il les appelle — nous appliquons des catégories — voir la liste des dix concepts fondamentaux, centrés sur « l'autonomie » et la « relation » ;

b. ces catégories elles-mêmes hiérarchisent les éléments d'ordonnement :

1. Synchrone : contraste (paire) ; **2.** « mouvement » diachronique (à comprendre : modification, changement), où les deux points de vue sont unis dans la paire de contrastes « simultanéité/succession ».

2. Dans sa **Métaphysique**, livre **Delta**, il développe cette « hypothèse » (sous-jacente à toute théorie) : il énumère les principes d'ordre suivants : relation, quantité/qualité, même/différent, égalité/inégalité, tout/partie, complétude, configuration, limite, antérieur (signe)/postérieur (continuation), opposés.

David Hume (1711/1776)

Hume fut jadis la figure de proue du rationalisme empirique (avec une tendance au scepticisme radical). – Bien que n'ayant certainement pas une perspective aristotélicienne-réaliste, mais plutôt nominaliste, il n'en présente pas moins des idées très similaires.

Hume a étudié les « associations » (définition : si je pense à B en étant à A, alors B est une association de A). Les expériences internes et externes de toutes sortes présentent, à y regarder de plus près, de manière synchronique, une similarité et une adjacence (cette dernière étant également appelée « adjacence », « contiguïté » ou même « contact » en néerlandais) – pensons à la « propriété commune » (ensemble) et à la « propriété partagée » (système) – et, de manière diachronique, à la « séquence » (= « signe/continuation »).

Auguste Comte (1798/1857),

Le fondateur du positivisme français, une forme intelligible en français du rationalisme empiriste, considère également « les faits » (les données

définitivement vérifiables) comme ordonnables au moyen de la « similarité » synchronique et de la « succession » diachronique.

Bertrand Russell (1872/1970)

Après avoir renié le platonisme, il considérait que l'ordre était régi par les mêmes concepts d'ordre présupposés. — Que peut faire la tradition !

HA41

15. Assimilisme (concordisme)/différenciatisme (discordisme) (41/45)

Le comparatiste examine à la fois la similarité/cohésion et la différence/l'écart. Pourquoi ? Parce qu'il raisonne en termes d'identité : l'un dans le multiple, le semblable dans le différent, la cohésion dans l'incohésion. Cf. ED 16/18 (Identification).

Il existe cependant des variantes.

a. L'assimilateur ou le concordiste tend à gommer les différences et/ou les divisions pour mettre l'accent sur les similitudes et les liens.

b . Le différentialiste ou discordiste tend à estomper les similitudes et/ou les liens pour mettre l'accent sur les différences et les divisions.

Comparez les deux positions extrêmes, confrontez les données, mais accentuez-les – même jusqu'à l'extrémisme.

Asimilisme.

Nous allons illustrer cela à l'aide d'un modèle.

Bavoir st. : D. Audétat, *Lausanne capitale de la science politique* (Le futur Institut international de politique comparée pourrait établir son siège à Lausanne), dans : Journal de Genève 14.02.1987.

L'institution à laquelle l'auteur fait référence n'existe pour l'instant qu'à l'état de projet. Néanmoins, dès 1986, elle a réuni, au sein d'un comité provisoire, des chercheurs et universitaires de plus de trente pays et du monde entier. Cette initiative émane du professeur français Jean Blondel (Institut universitaire européen de Florence), qui souhaite, par une approche comparative, mettre en lumière les activités politiques et les structures sous-jacentes à l'échelle planétaire.

Nous surveillons la situation de près :

a. Jusqu'à présent, la science politique (l'étude scientifique du politique) s'est nourrie d'études régionales, voire ethnocentriques et locales. Conséquence : des fragments disparates servent de matériau (inexact) à la science politique comparée.

B. J. Blondel : « Ces études doivent être élevées à un niveau supérieur, suprarégional. Nous prenons conscience que nous faisons tous partie du même monde : la conception du comparatisme (science politique comparée) selon Blondel consiste à identifier des caractéristiques communes, des caractéristiques partagées au sein du multiculturalisme planétaire. Il aspire à un consensus, à un accord à l'échelle de la Terre entière. »

Ce que les régionalistes et les nationalistes ne comprennent pas.

HA42

Note -- J. Habermas (1929/...), École de Francfort, deuxième génération, est un partisan du « consensus » ou du concordisme.

On peut se référer brièvement à sa *Theorie des kommunikativen Handelns*, I (Handlungsrationalität und Gesellschaftliche Rationalisierung), II (Zur Kritik der funktionalistischen Vernunft), Frankfurt a. M., 1981.

Le concept d'interaction est central. Habermas situe cette « Interaktion » au sein de notre multiculturalisme diversifié, avec ses discordances.

L'idée est de comprendre la notion de « compréhension » de manière pragmatique : apprendre à vivre et à travailler ensemble privilégie un élément de compréhension commun, voire partagé. Les divergences et les conflits peuvent alors être résolus de façon moderne et rationnelle.

Habermas s'inscrit dans la grande tradition intellectuelle allemande de Kant et Hegel, entre autres, mais en y intégrant l'analyse linguistique anglo-saxonne (qui place l'analyse logique des phénomènes linguistiques et relationnels au centre de sa démarche) comme correctif. Le tout se déroule dans un cadre néo-marxiste, caractéristique de l'École de Francfort.

Considérez son *Der philosophische Diskurs der Moderne* (Zwölf Vorlesungen), Frankf.aM, 1985.

Selon Habermas, la modernité n'est pas seulement « négative » (« dialectique négative »), mais aussi « positive » : « Purifions certes la pensée et l'action modernes, réconciliatrices et unificatrices, mais contraignons-les

néanmoins immédiatement à s'opposer à tout postmodernisme fragmentateur et à ses tendances discordantes. »

Différencialisme

Nous contactons H.-J. Hempel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 82/104.

Steller entreprend une analyse de la pensée telle qu'elle se déroule réellement (logique descriptive). Dans le volume 82/104 (*Variologische Denksysteme*), il insiste sur le caractère « varius » de la pensée : distincte, différente, séparable, divergente, tant sur le plan synchronique que diachronique.

Note : Il existe des sciences « différentielles », comme la psychologie différentielle, qui met l'accent sur les différences, voire les conflits, entre les psychés de l'enfant, de l'adolescent, du jeune adulte et du troisième âge. Chacun sait, par exemple, que le « fossé des générations » existe.

Un point de vue variologique n'exclut pas nécessairement toutes les similitudes et les liens, mais souligne néanmoins – parfois excessivement – les divisions et les différences : prenons l'exemple de l'affirmation « Un enfant est totalement et absolument différent de... »

HA43

Discordances.

Bible st. : le P. Laruelle, *Les philosophies de la différence* (Introduction critique), Paris, 1988.

Depuis Nietzsche (1844-1900), philosophe et penseur du nihilisme, des figures telles que Heidegger (1889-1976), ontologue existentiel proche du nazisme, Deleuze (1925-1995), Derrida (1930-2004), grammairien adepte de la déconstruction de la grande tradition, et d'autres encore, ont perpétué cette approche, insistant invariablement sur la différence et la séparation. « Pourvu que ce soit différent ! » Pourvu qu'il y ait un écart ! Du point de vue de notre identité, cette conception est tout aussi unilatérale que le concordisme que nous venons de décrire.

Note – Nominalismes.

Avec les discordismes, nous sommes confrontés à autant de formes de nominalisme. -- Euripide de Salamine (-480/-406), le troisième grand

tragédien des Grecs anciens, à tendance mystique, luttait toute sa vie avec le monde dissensuel (discordiste) de la pensée et de la vie des protosophistes (-450/-350), dans lequel prédominait la pensée pragmatique du pouvoir.

Il a caractérisé le nominalisme sous toutes ses formes d'une manière d'une simplicité immortelle : « Si le « bien » et le « mal » étaient identiques partout, il n'y aurait plus de désaccords entre les hommes. En réalité, seuls les noms employés sont les mêmes partout, mais leur signification diffère d'une région à l'autre. »

L'idée selon laquelle nos connaissances, notre expérience et nos actions concernant le « bien » et le « mal » ne s'étendent pas au-delà de la situation décrite par Euripide a été appelée « nominalisme » (lat. : « nomen » (pluriel « nomina »)) depuis la scolastique du Moyen Âge.

Autrement dit : « en soi » (selon une réalité indépendante de nos impressions ou opinions régionales et subjectives), rien n'est « bon » ou « mauvais ». Ces concepts n'apparaissent qu'avec l'emploi de ces termes, qui révèlent une généralité trompeuse et dénuée de fondement.

Cela équivaut à un conventionnalisme multiculturel (également appelé « culturalisme ») : les gens conviennent en groupe (« convention » (lat.) signifie « accord ») de qualifier désormais quelque chose de « bon » ou de « mauvais ».

Conclusion . — Le différentialiste est facilement séduit par le nominalisme.

« Tout (collection)/l'ensemble (système) » : de simples noms ou plus que des noms ?

Le postulat de la méthode comparative repose sur les ensembles et les systèmes. Après tout, ce sont des réalités unificatrices. Pour nous, ce sont des concepts ontologiques susceptibles de représenter une réalité objective.

HA44

Bibl. st.: D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, De Haan, 1970, 258v, (Le problème universel et la dispute sur les fondements), -- Selon Abraham Fraenkel, un platonicien, la situation concernant la théorie des ensembles est la suivante.

A. Logicisme.

G. Cantor (le fondateur formalisant) et le logicisme considèrent les ensembles (classes de données présentant des propriétés communes) comme des réalités détectables, vérifiables et testables.

B. Formalisme

Elle considère le formalisme comme un ensemble de choses inventées mais dont la cohérence (absence de contradiction logique) peut être testée.

C. L'intuitionnisme

L'intuitionnisme les considère comme des entités inventées par le spécialiste des ensembles. – L'intuitionnisme, et dans un certain sens le formalisme également, sont clairement des formes de nominalisme.

Ensembles paradoxaux et systèmes paradoxaux.

Grâce à la méthode comparative, toujours pertinente, nous découvrons tous l'unité « paradoxale » dans la multiplicité.

Imaginez deux voisins qui ne peuvent pas se supporter. Que se passe-t-il réellement ? Sont-ils en désaccord total, sans la moindre trace d'entente ? Non ! Lorsqu'ils se voient, un lien se tisse entre eux – un lien plus intense que bien d'autres. Comment ? Parce que leur hostilité mutuelle est telle qu'ils sont tout autant liés par... la haine (l'incapacité de se supporter).

Imaginez ceci : un groupe de « communautaristes » (« le communautarisme est tout ce qui met l'accent de manière excessive sur les liens de groupe ») est en feu parce que les opposants manifestent.

« Les extrêmes se touchent »

Tout ce qui est radicalement opposé finit par se rejoindre. Ils convergent vers ce point de convergence. Tandis que les non-extrémistes restent calmes, voire tranquillement chez eux, ils se dirigent vers une contre-manifestation, animés d'une forte charge émotionnelle et imprégnés des agissements de leurs adversaires ! Qu'il s'agisse de divisions religieuses (musulmans/hindous) menant à la destruction des lieux de culte respectifs, de divisions politiques (communistes/capitalistes) engendrant la formation de partis et des affrontements, ou de divisions idéologiques (chacun lisant les travaux de l'autre pour les réfuter), il en résulte la formation d'un ensemble, voire d'un système, d'éléments contradictoires. Appelons ces ensembles, voire ces systèmes, des « paradoxaux ».

16. Études des relations (45/50)

La relation, objet direct de la méthode comparative qui est et demeure au cœur de toute harmonologie, revêt des formes très diverses. Nous allons maintenant examiner quelques types de relations, de préférence fondamentaux.

La position de Josiah Royce.

Dans ses ** Principes de logique **, p. 74, il déclare : « Les actions (notez : de quelqu'un ou même de quelque chose) forment un ensemble d'« entités » (« Entités »), qui sont des « êtres » ou des « données » qui, en tout cas, sont régis par les mêmes lois que celles qui régissent les classes (notez : les concepts) et les jugements. – On peut leur appliquer ce qu'on appelle l'« algèbre de la logique ». »

Relations axiologiques ou de théorie des valeurs.

Prenons immédiatement un exemple d'« action », à savoir le jugement de valeur ou l'« évaluation ». Immédiatement, un certain nombre de « connecteurs », de liens ou de relations, apparaissent.

1. Jugement de valeur négatif.

« Ni l'un ni l'autre (bien ou valeur) ». En langage logique : « Si, par exemple, il y a deux biens et/ou valeurs ou plus, alors ni l'un ni l'autre, ou aucun d'eux ! » L'expression « ni l'un ni l'autre » est une négation.

2. Échanger un jugement de valeur sur la solution.

« S'il existe plusieurs biens (valeurs), alors on accepte celui-ci et pas l'autre. » Le jugement de valeur en question n'est plus un refus catégorique (« ni l'un ni l'autre »), mais une acceptation d'un bien (d'une valeur) et non de l'autre. Il s'agit d'un refus restrictif (un refus assorti de réserves).

3. Jugement de valeur de la variation.

S'il y a plus d'un bien (valeur), alors d'abord l'un, puis l'autre.

4. Jugement de valeur de préférence.

« S'il existe plusieurs biens (valeurs), alors on préfère l'un à l'autre. » Remarque : ce type d'« action » diffère du jugement de solution interchangeable, car préférer quelque chose ne revient pas à le refuser.

5. Évaluation de la valeur d'agrégation

« S'il existe plusieurs biens (valeurs), alors tous les biens et toutes les valeurs le sont. » Ce sont là des liens ou des connexions quotidiennes entre biens et/ou valeurs. Elles expriment des relations de valeur, ou plutôt, des relations de choix.

Note -- Relisez EH 170 (carré logique) : les actions de choix vont de aucune à certains oui, certains non à tous.

HA46

La position de Ch.SS Peirce.

Peirce est considéré comme l'un des fondateurs de la logistique relationnelle. Il a conçu, par exemple, de manière théorique, un « système clos » au sein duquel chaque membre ou « élément » est soit enseignant, soit élève. Toutefois, nul ne peut être les deux à la fois.

1. Il a qualifié le poste « enseignant/enseignant » de « collègue » :
2. Il a qualifié le poste « enseignant/élève » d'« élève ».
3. Il a qualifié la relation « élève/professeur » de « professeur ».
4. Il a qualifié la relation « étudiant/étudiant » de « camarade étudiant ».

Note : Relisez EH 170 (carré logique). Des deux « enseignants » à l'un d'eux, puis à aucun ! Cela constitue un exemple de « tout à certains ». On pourrait arguer que certains « noms » sont indigestes pour une langue naturelle, mais ce sont des « termes techniques » — des termes techniques facilitant la transition de la logique ordinaire à la logique mathématisée (au sein de laquelle les « noms » peuvent devenir des termes universels). Ainsi, on « calcule » avec des termes, par exemple : c'est ce qu'on appelle un calcul !

Sociométrie.

Jakob Levi Moreno (1889-1974) est le fondateur du psychodrame (réservé aux médecins). Dans cette approche, les « actants » permettent aux problèmes – psychologiques, physiques, sociaux et culturels – d'émerger au sein d'un groupe (d'où le terme « psychodrame de groupe »). Cette approche peut également prendre la forme d'une forme de jeu thérapeutique (que Moreno a expérimentée à Vienne). L'objectif : amorcer un processus de développement personnel.

Note : Les Grecs anciens parleraient ici de « catharsis », du latin purificatio, signifiant purification. Il s'agit d'un processus de purification où l'on part de tout ce qui est, de sorte que, progressivement, tout ce qui est « négatif » est

banni (purification au sens strict) et tout ce qui est « positif » est élevé à un niveau supérieur (purification au sens métonymique).

Dans un tel groupe de croissance, Moreno se concentre principalement sur les relations entre les individus et entre les groupes potentiels au sein du groupe. Sur les relations « réflexives » (en forme de boucle) (« Que pensent les participants d'eux-mêmes ? »), sur les relations « mutuelles » (symétriques) (« Que pensent certains des autres au sein d'une relation et vice versa ? ») et sur les relations « transitives » (« Pourriez-vous me présenter X ? »).

HA47

Communication

La communication humaine (« sociale ») (et l'interaction, puisque les deux types de données sont distinguables mais non séparables) peut être décrite comme un processus par lequel a. un émetteur (qui transmet un message) tente, au moyen d'un canal et de signaux (impliquant un code ou un système de signalisation, un langage si vous voulez), de rendre des données (« données » : le message) disponibles à c. un récepteur (qui traite les « données » en « informations » (tout ce qui apporte une compréhension), de préférence telles que l'émetteur les a conçues).

Bibl. st.: G. Fauconnier, *Communication* (Broad but fascinating), in: *Academic Times* (Leuven) 26 (1992) :4 (Déc.), 12/15.

Moreno a donc étudié la « communication » (car c'est bien de la « communication » (avec interaction, influence mutuelle)). – La sociométrie a parfois été critiquée, dans son aspect formalisateur, pour s'éloigner des interactions concrètes entre les parties communicantes afin de devenir « abstraite ».

Pourtant, il apparaît immédiatement que les relations et les liens que nous vivons deviennent plus transparents.

Toute « théorie » est aride et la « vie » est juteuse ! Mais sans théorie, la vie demeure trop aveugle, trop opaque, trop « anankè », une opacité sans but, comme dirait Platon. Bien qu'il soit vrai que sans la vie, toute théorie reste « vide » — trop de « nous » (lat. : intellectus), d'intuition pure.

Symbolisation possible.

Certains écrivent « aRb » (« R » signifiant relation) pour « relation (rapport) entre a et b ». D'autres écrivent « r xy » (lire : la relation entre x et y). D'autres encore écrivent « B(a,b) » (la relation entre a et b). C'est une question de convention.

Typologie succincte.

Il existe, bien sûr, une infinité de types de relations. Cependant, certaines sont particulièrement fréquentes. Un mot à leur sujet s'impose.

1.-- Le contenu (implication).

À y regarder de plus près, le fait que « quelque chose englobe (implique) quelque chose » relève soit d'une identité totale (« quelque chose s'enveloppe totalement lui-même »), soit d'une identité partielle (« quelque chose englobe partiellement autre chose »). – C'est le fondement de l'identité (ED 16/18).

Remarque : la négation s'applique également à « Quelque chose n'implique pas (entièrement ou absolument) autre chose ! »

En d'autres termes : l'englobement va du total (entier) au partiellement oui, partiellement non, jusqu'au totalement non (encore une fois : EH 170 (carré logique)).

HA48

« Natif de (inhérent à) ». – Considérons l'englobement dans le sens inverse. – « Quelque chose englobe – totalement/analogiquement (= partiellement)/pas du tout – quelque chose (lui-même/autre chose) ».

Cela revient à dire : « Il est inhérent à (la seconde) quelque chose (elle-même/ autre chose) (la première) chose d'être – totalement/partiellement/totalement pas – autre chose.

Modèle d'application. -- « S'il pleut, cela implique que les choses mouillées par la pluie deviennent mouillées » = « Il est caractéristique ou inhérent aux choses mouillées par la pluie de devenir mouillées s'il pleut ».

Note : Il s'agit d'un cas d'échange entre le sujet (original) et le prédicat (modèle) – une « conversion » –, une forme de « déduction immédiate ». Cf. CEDH 181.

L'ambiguïté du contenu.

Le concept de « être » a été accusé d'être « multiforme » en tant que verbe auxiliaire - EH 177 et suiv. -

On pourrait toutefois dire la même chose du contenu.

a. Existence. -- Dieu est (= Dieu englobe l'existence réelle).

b. Essence .

b.1. Identité totale . -- Grietje est simplement Grietje (= Grietje englobe simplement Grietje).

b.2. Identité partielle. — Jan est un garçon (= Jan implique l'appartenance à l'ensemble des « garçons »). Être honnête est une bonne chose (= Être honnête implique la bonté).

Remarque : C'est comme si le concept de verbe auxiliaire avait largement disparu chez les logisticiens et les mathématiciens, pour réapparaître dans le concept d'« enveloppement », avec précisément la même ambiguïté, ou plutôt une ambiguïté « identique ».

Remarque : Le terme « relation », notamment dans son usage actuel (chez les logisticiens et les mathématiciens), recouvre précisément cette même ambiguïté d'identité : la « relation » réflexive ou en boucle correspond à une identité totale, tandis que la relation non réflexive ne correspond pas à une identité totale. Comme quoi, la critique de l'ontologie traditionnelle peut se retourner contre elle !

2.1.-- La boucle ou relation réflexive.

Les logisticiens s'expriment ainsi : « La relation d'une chose – par exemple, a – à elle-même ». Ontologique : l'identité totale d'une chose – par exemple, a – avec elle-même.

Remarque : Dans le langage courant, on n'emploie pas aussi facilement l'expression « relation de quelque chose à soi-même (au sens strict) ». Dans ce contexte, l'expression « relation de quelque chose à soi-même » relève d'un usage tropologique : on utilise le terme « relation » dans son sens propre, « impropre » dans le langage courant.

HA49

Remarque : On retrouve des éléments similaires dans les verbes réciproques ou pronominaux : « Je me regarde ». « Je me vois déjà debout là ».

2.2. -- La relation mutuelle ou symétrique.

Il ne faut pas confondre « réciproque » et « mutuel » (comme dans les réponses aux vœux du Nouvel An). La relation réciproque est un cycle, un

retour à soi, tandis que la relation mutuelle est une interaction où une chose répond à une autre, et vice-versa. Il y a une relation de part et d'autre.

Petit exemple . – Tout le monde connaît sans doute le terme bien connu d'« infidélité conjugale mutuelle ». Cela peut signifier « à l'initiative des deux partenaires », voire « avec consentement mutuel » (auquel cas la réciprocité est encore plus forte).

Ou encore l'expression scientifique bien connue : « travail et we(d)erwerk » (= action et réaction).

Ou (dans une dispute, qu'il s'agisse ou non d'un combat) « argument et contre-argument ».

Relisez le passage EH 206, où sont abordés les ensembles paradoxaux et, plus particulièrement, les systèmes. On y découvre une contradiction inhérente aux deux points de vue.

Note -- Fred. J. Buytendijk (1687/1974 ; physiologiste et psychologue néerlandais), qui a acquis une renommée dans les cercles phénoménologiques pour son excellent ouvrage * *De vrouw* *, a écrit sur la rencontre, c'est-à-dire la connaissance mutuelle entre plus d'une personne qui, au fil du temps, se déroule à un niveau plus profond.

Ainsi, lors d'une rencontre de groupe – pensez à un atelier comme « Rencontre conjugale » –, si un geste, une parole ou autre reste sans réponse, il ne peut s'agir d'une véritable rencontre profonde. À moins, par exemple, que paradoxalement, lorsque la connaissance s'accompagne d'une aversion sincère, etc., alors la rencontre a lieu à un niveau plus profond... mais négatif. « Dans le mode de l'échec » (pour reprendre les termes de Heidegger, par exemple, lorsqu'il parle de « Verfallenheit », la forme de falsification ou d'échec de quelque chose).

Note : Il s'agit alors d'un exemple de « néant » : par exemple, « Avec ces deux-là, il n'y a rien de véritable amour ». Cf. ED 117 : « nihil privativum », une négation exprimant la privation (après tout, dans un mariage, on attend la symétrie ou l'amour mutuel). S'aimer « l'un l'autre » n'existe tout simplement pas !

2.3.-- La relation transitive.

Au moins un terme intermédiaire se situe entre deux termes ou plus. De a à c en passant par b.

« Les amis de mes amis sont aussi mes amis. » Ou un exemple plus subtil : « Elle l'a épousé pour ses biens. » Autrement dit : elle le possède par son intermédiaire !

HA50

3.-- *Le rapport avec la clarté.*

On l'entend souvent dans le langage courant : « C'est parfaitement clair » (il n'y a qu'une seule interprétation possible). Ou encore : « C'est ambigu, ou plutôt ambigu. » Cette dernière formulation laisse place à plusieurs interprétations.

Le noyau est ce que l'on appelle aussi « *toevoeging* » en néerlandais, lorsqu'un élément donné (par exemple, une ou plusieurs interprétations) est « ajouté » à un autre. On parle généralement d'une relation univoque, selon la terminologie technique. C'est le cas lorsqu'une donnée entraîne précisément un ajout (par exemple, d'une interprétation).

Comprise dans ce sens, l'addition aboutit à « une-ambiguïté » (une seule donnée suscite plus d'une addition) et à « plusieurs-non-ambiguïté » (plusieurs données ne suscitent qu'une seule addition, par exemple une interprétation précise).

Dans une salle de classe : un seul professeur, responsable de plusieurs élèves. Ou politiquement : de nombreux nazis, un seul Führer !

Modèle d'application

Le multiculturalisme nous habitue à des relations multiples et variées ! L'interprétation (interpréter, donner du sens, qu'il s'agisse de saisir ou de créer du sens) au sein d'une multitude de modes de vie et de visions du monde procède selon ce schéma de clarté.

Il suffit de considérer le fait que le roi Baudouin, pour des raisons catholiques conservatrices, a refusé de signer la loi (votée par le Parlement) concernant l'avortement (répétant : « Suis-je le seul Belge à qui l'on n'a pas le droit d'avoir une opinion individuelle ? »).

Pendant des jours et des heures, les Belges (et les étrangers) ont interprété son refus – un seul et même fait – de multiples façons. – De plus, plusieurs points de vue pouvaient influencer ces interprétations : certains, tout en étant en désaccord avec lui, admiraient son « caractère » (ce qui suggère la pluralité des interprétations possibles chez une même personne). Quelle ambiguïté !

Remarque : On peut également considérer le nombre de termes impliqués. Par exemple : la relation dyadique (à deux termes) comprend deux termes ; la relation triadique (à trois termes) en comprend trois. La relation n-adique comprend alors n termes.

Modèle d'application . -- 'Je (1) donne cette pomme (2) à ma copine (3).'

HA51

17. Structure (distributive/collective) (51/54)

Le concept de « structure » est très fréquemment utilisé, notamment depuis le structuralisme (de Saussure et al.). Même les marxistes l'emploient abondamment comme concept ou catégorie fondamentale : il suffit de penser aux termes « Unterbau/Oberbau » (infrastructure/superstructure).

Que signifie donc le terme « structure » ? La « structure » peut être décrite comme un « réseau de relations ».

Rue de la Bible : D. Nauta, *Logique et modèle* , Bussum, 1970, 175 et suiv.

La «structure» désigne-t-elle la totalité des relations entre les données ?

La synecdoque.

Les deux structures fondamentales — qui sous-tendent les concepts d'« ensemble » et de « système » — se révèlent dans la synecdoque et ses inversions. Cf. EH 176.

La synecdoque métaphorique.

Dans « Un enseignant donne le bon exemple », on ne mentionne apparemment qu'un seul exemple parmi tous les enseignants. En réalité, l'ensemble des enseignants est inclus.

Pour donner un exemple, quelqu'un dit : « Tous les enseignants donnent le bon exemple », sous-entendant « cet enseignant-ci, maintenant ».

La synecdoque métonymique.

« Là, la barbe apparaît vraiment » désigne aussi la personne dans son ensemble, mentionnée en fonction d'une caractéristique marquante.

À l'inverse, « Il apparaît là, entier et complet » signifie, dans ce contexte bien sûr, « la barbe » (celui qui est désigné par ce mot-clé).

Dans les deux cas, un système revient.

a. Métaphoriquement : « un exemplaire/ tous les exemplaires » ou vice versa.

b. Métonymiquement : « une partie/toutes les parties » ou vice versa. Une structure sous-jacente se cache dans chaque cas.

Métaphoriquement : une structure distributive.

Métonymique : une structure collective (partagée).

Note – Nous revenons brièvement sur deux idées de la Grèce antique qui constituent en partie la base de ce cours.

A. Les idées de « tout/entier » chez Platon.

A. Guazzi, dans son article « Le concept philosophique du monde », paru dans *Dialectica* 57/58 à Neuchâtel (Suisse) en 1961 (p. 89-107), soulève la question suivante : « Le cosmos (monde, univers) est-il une idée chez Platon ? » Platon n'a laissé aucune confirmation explicite à ce sujet.

HA52

Néanmoins, la réponse est « oui », car la cosmologie de Platon (théorie de l'univers) n'est qu'une réédition « physique » (comprendre : philosophique de la nature) de sa « dialectique » (comprendre : la philosophie de Platon).

Au passage : chez Platon, l'« idée » est tout sauf un concept. Elle est la condition nécessaire de l'unité dans la multiplicité (et, à ce titre, une réalité extramentale). Toutes les marguerites, si différentes soient-elles, présentent le même motif fondamental dans la nature, et non dans notre esprit, sur leur fond. C'est pourquoi elles sont récapitulables. Le « motif » ou l'« exemple » en question est « l'idée de marguerite ».

Guazzo part de l'harmonologie de Platon.

Les notions de « tout » (par exemple, « tous les hommes ») et d'« entier » (par exemple, « l'homme tout entier », « l'humanité tout entière ») sont fondamentalement – du moins selon Guazzo – des notions « équivalentes ». Après tout, elles représentent « toutes les parties » (au sens platonicien d'« éléments ou composantes », comme Platon l'explique dans son dialogue *Théétète* 205a). Il suffit de penser, par exemple, que Platon parle des « parties » de l'âme (le grand monstre [la nuit, le régime alimentaire, le sexe, la possession], le petit lion [l'honneur], le petit homme [l'esprit]).

Il y a plus encore — selon Guazzo — : l'Un (tout ce qui englobe l'unité) est inconcevable sans « parties » (éléments) et vice versa. Ainsi Platon lui-même dans son Parménide (passim di tout au long du texte).

Remarque : Ceci est indirectement confirmé par E.W. Beth, * *De wijsbegeerte der wiskunde**, * Antw./Nijmeg.*, 1944, 29/56/Plato), où la stoïchéiose (Lat. : elementatio, littéralement : « analyse des parties ») est discutée. Cf. EH164.

Lahr, *Logique*, 493, nous apporte le langage scolastique.

1. Le concept général (« tous les êtres humains ») doit être distingué du concept collectif (« l'humanité dans son ensemble »).

2. Oc, 499 : la classification ou typologie est double. On peut dire que « tous les spécimens » (en latin médiéval « omne ») peuvent être classés « logiquement ». On peut dire que « le spécimen entier » (en latin médiéval « totum ») peut être classé « physiquement ». Ainsi, le Moyen Âge distinguait deux totalités : une totalité purement logique (la collection) et une totalité physique (le système).

Cela signifie qu'eux aussi, suivant les traces du stoïcisme antique, distinguaient parfaitement les deux structures, la métaphorique (doctrinale de l'ensemble) et la métonymique (doctrinale du système).

Ceci constitue et demeure le « fondement » de notre théorie structurale.

HA53

B.-- Le concept mathématique numérique et spatial antique de structure.

Le fait que les notions de « logique » et de « physique » soient connues depuis longtemps ressort clairement de ce qui suit.

Un ensemble (également un système, mais différent) est constitué d'un certain nombre d'éléments qui peuvent éventuellement être exprimés sous forme de nombre (p. 26).

Euclide d'Alexandrie (-323/-283), dans les treize livres de ses * *Éléments de géométrie**, traite des mathématiques numériques (« arithmétique ») dans les livres 7/9. Fidèle à sa méthode axiomatique-déductive, il commence par des définitions.

a. Unité.

« L'unité – en grec ancien « monas », monade – est ce qui fait que chaque être est considéré comme un (unique) ». On pourrait également utiliser cette définition pour définir « élément ».

b. Nombre (forme).

« Le nombre (forme) – en grec ancien « arithmos », littéralement « configuration » – est l'ensemble – « plèthos » – qui résulte de la sommation des unités. »

Comme le P. Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft*, I (Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen), Fribourg, Rombach, 1971, 319, dit :

a. Une unité (monade) est un élément ; b. Un « nombre » est composé d'au moins deux unités (et donc d'un ensemble). – Voilà pour l'aspect ensembliste.

Et maintenant, la partie concernant la théorie des systèmes.

« Le calcul et la « construction » (l'élaboration de figures) étaient indissociables. Les (paléo)pythagoriciens ne se contentaient pas de calculer avec des nombres. Ils les concevaient aussi comme des configurations (des structures spatiales). Et une « construction » (de nature spatio-mathématique) était pour eux simultanément un problème arithmétique (comprendre : numérique-mathématique). » (O. Willmann, *Gesch.d.Idealismus*, I (Vorgesch.u.Gesch.d.ant.Id.), Braunschweig, 1907-2, 288.)

Autrement dit : outre la structure métaphorique (théorie des ensembles), ils voyaient dans les nombres la structure métonymique (théorie des systèmes).

Note : Leur théorie musicale le confirme de manière catégorique : « Ils ne voyaient pas seulement des nombres. Ils les entendaient aussi, car ils avaient l'habitude d'interpréter les sons comme des rapports de segments de ligne et des rapports numériques. » (Ibid.).

Il suffit de songer à l'écho des coups portés par les forgerons de cette époque sur l'enclume (et à la musique cosmique que les Paléophythagoriciens croyaient y percevoir). Il suffit de songer à l'« harmonie des sphères » musicale (dans le système solaire et le cosmos).

Les concepts de « caractéristique commune et partagée ».

Une multitude d'éléments peut être unifiée grâce à une propriété (caractéristique). S'il existe au moins une propriété, il y a unité.

1.-- Caractéristique commune.

Cela se produit lorsque plusieurs données présentent la même propriété. Cette propriété, dans la mesure où elle est commune, « collecte ».

2. -- Caractéristique commune.

Cela se produit lorsque, outre le fait d'être une propriété commune, au moins une propriété transforme une multitude d'éléments en un tout, les « systématise ». Autrement dit : tous les éléments appartiennent à un système en vertu d'une propriété partagée.

1. Structure distributive.

Du latin « distribuere », répandre, diviser. Il suffit de penser à « iustitia distributive », justice distributive.

Modèle mathématique.

L'expression « $ax + ay + az$ » peut être transformée en « $a(x + y + z)$ ». Le terme « a » est réparti sur les éléments « x, y, z ». « a » est l'unité de la multiplicité.

2. Structure collective (conjointe, fondée sur la solidarité).

Du latin 'collectivus'.

Modèle mathématique.

La célèbre formule d'Einstein « $E = mc^2$ » peut être décomposée en E (énergie), m (masse) et c (vitesse de la lumière). Ainsi, avec le nombre 2 (représenté par un carré), ces éléments constituent les composantes individuelles (qui, de par leur individualité, forment un ensemble). Cependant, ces composantes ne sont pas « identiques » (simplement interchangeables) au point d'être intégrées à la formule structurale. Par exemple, on ne peut pas déplacer le « 2 » (par exemple, m^2). La structure réelle de l'énergie dans l'univers ne correspond pas à une telle formule impliquant le déplacement du « 2 ».

Majorité.

L'une des caractéristiques de la structure distributive est que ses éléments sont interchangeables ou « semblables ». Le « a » de la formule structurale « $ax + ay + az$ » est semblable ou convertible.

E. Husserl, dans l'un de ses ouvrages, cite en exemple « tout ce qui est rouge ». Un taureau rouge, une cape rouge pour le taureau, la partie rouge du sang coagulé lors d'une corrida, la partie rouge du costume du toréador – tout cela est « rouge ».

Cependant, le système « toreador/toile/taureau » (à situer dans l'hypersystème de l'arène (avec les spectateurs)) présente une structure unifiée non seulement basée sur la couleur rouge, mais surtout sur tout ce qui fait d'une corrida un tout (système).

HA55

18. Systematologi. (55/58).

Grâce aux mathématiques modernes, la notion d'ensemble est généralement mieux comprise qu'auparavant. La systématique, ou théorie des systèmes, l'est beaucoup moins. C'est pourquoi nous proposons une explication.

1954 : Fondation de la Société pour la recherche sur les systèmes généraux.

Ludwig von Bertalanffy (1901/1972), Kenneth Boulding (économiste-sociologue), Rapoport et d'autres sont les fondateurs.

Rue de la bibliothèque :

-- FE Emery, éd., *Systems Thinking* (Selected Readings), Harmondsworth/Baltimore, 1969;

-- P. Delattre, *Système, structure , fonction, évolution* (Essai d'analyse épistémologique), Paris, 1971 ;

-- DD Ellis/ Fr.J. Ludwig, *Philosophie des systèmes* , Englewood Cliffs, NJ, 1962.

-- Particulièrement inspirant, d'un point de vue ontologique, est L. Apostel et al., **Deenheid van de cultuur** (Vers une théorie générale des systèmes comme instrument de l'unité de notre connaissance et de notre action), Meppel, 1972 (théorie mathématique de la communication, les activités artistiques sont interprétées dans une perspective de théorie des systèmes).

-- L. von Bertalanffy, *Robots, Men and Minds (Psychology in the Modern World)*, New York, 1967, 61, dit :

a.1. les besoins organisationnels inhérents à nos processus de production complexes actuels (pensez aux systèmes homme-machine, à la recherche sur les armements),

a.2. l'ouvrage de Norbert Wiener, *Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine* , New York, 1948-1,

b . L. von Bertalanffy lui-même, qui a cherché une théorie générale des systèmes à partir de 1930, ces trois facteurs sont à l'origine d'une théorie générale des systèmes.

Note : Il ne faut pas croire que l'Antiquité ignorait tout de la science du contrôle (cybernétique) : Aristote, Politique, V, 5, l'exprime ainsi : une constitution, par exemple

1. a un « telos », un but (orientation vers un but),
2. mais peut s'écarter («par.ek.basis») de cet objectif et
3. peut être rétroaction (« rhuthmosis », pour ramener, au mouvement correct, ou « ep.an.orthosis », correction),-- comme le dit O. Willmann, Gesch.d.Idealismus, III, 1035.

Au passage : Aristote ne fait rien d'autre que de perpétuer un concept de théorie de la direction beaucoup plus ancien, qui était clairement une idée centrale déjà chez les Paléophythagoriciens et après eux.

Naturellement, cela concerne principalement les « systèmes orientés vers un but ou les systèmes dynamiques ». Ceux-ci englobent trois « moments » : la poursuite d'un but, l'écart et le rétablissement.

HA56

Typologie.

Bibliothèque: *Logica en model* , par D. Nauta, (173 et suiv.) distingue trois niveaux concernant les systèmes.

1.-- Systèmes « en béton ».

Un cristal (inorganique), un organisme vivant (biologique), une usine (humaine).

2.-- Systèmes « conceptuels ».

Tout ce qui est abstrait, comme les constructions de notre esprit (oc., 175). Pensons aux schémas (ED. 85 et suiv.). Par exemple, un schéma de systèmes concrets comme un atome (« modèle atomique ») : il s'agit d'une représentation mentale et écrite de l'atome concret. De même, le schéma d'un programme d'études, un ensemble de points mathématiques, un système numérique construit de manière logique ou logistique.

3.-- Systèmes « formels ».

On parle aussi de « systèmes linguistiques ou de langages », car le terme « formel » est employé ici dans un sens non traditionnel. – Par exemple, les

langages de programmation informatique, – l'ensemble de la logistique (calcul logistique) ou une partie de celle-ci.

'Officiel'

Que signifie « formel » pour D. Nauta ? Tout langage (système de signes, code) dans lequel

a. des réalités concrètes

b.1. une représentation conceptuelle (reconstruction)

b.2. Elle est élaborée symboliquement. Dans ce cas, les relations et les structures sont principalement représentées « syntaxiquement » (c'est-à-dire dans leur cohérence mutuelle). – On peut donc parler d'une « syntaxe logistique ».

Officiel

En ontologie traditionnelle, le terme « formel » désigne tout ce qui concerne l'être « forma » (essence et existence qui le distinguent des autres). Il s'agit donc de la logique formelle traditionnelle qui place les concepts, les êtres (« formae »), au centre. Il est regrettable que les logisticiens emploient si souvent le terme « formel » sans se rendre compte qu'ils interprètent mal une tradition, engendrant ainsi de la confusion.

Formalisé

Ce terme désigne la syntaxe « formelle » au sens logique. Il a l'avantage de ne pas induire de confusion chez le grand public non initié à la philosophie, à la logique ou à la logistique. – Pour plus de précisions, voir I.M. Bochenski, O.P., * *Wijsgerigmethoden in de Moderne wetenschap**, Utr./Antw., 1961, p. 51/62 (Formalisme). Au lieu de concepts au sens traditionnel, le formalisme utilise des signes, des digraphiques (points dessinés sur papier ou à l'écran qui représentent des concepts possibles).

HA57

Système orienté vers un objectif.

Un type de système est le système téléologique ou orienté vers un but.

Le terme grec ancien « archè » (lat. : principium, principe (présupposition)) exprime l'essence d'un système orienté vers un but. Car « archè » signifie « ce qui gouverne quelque chose ». Si l'on est gouverné par quelque chose, il faut tenir compte de cet élément de contrôle. Après tout, il s'agit de la force motrice du comportement.

Principe téléologique.

Le terme « telos », du latin « finis », qui signifie but, désigne un principe ou une présupposition visant un résultat futur de manière anticipée. Ce résultat exerce déjà une influence, agissant comme une « archè », un principe téléologique (également appelé « cause finale ») qui régit le cours des événements. On parle aujourd'hui aussi de « règle ». Ce mécanisme de régulation est au cœur des systèmes orientés vers un but, qui sont « pilotés » vers un résultat par leur présupposition. Il s'agit précisément du système de contrôle « cybernétique » évoqué précédemment.

Modèle applicable

Une classe scolaire. -- Ce système comprend le ou les enseignants, les élèves, -- la salle de classe (au sein du système global qu'est l'école), -- l'infrastructure de la salle de classe (tableau noir, craie, -- bureaux, -- livres, etc.).

Elle est régie ou « guidée » par un concept composite, à savoir la formation culturelle des élèves. Cet objectif, avant même d'être atteint, détermine l'ensemble de l'activité en classe et son déroulement.

La classe scolaire est donc un système orienté vers un but, avec un objectif, un écart possible par rapport à cet objectif et, tout aussi possible, un retour d'information.

L'organicisme. L'école historique allemande.

FK von Savigny (1779, 1861 ; juriste), le véritable fondateur, -- KF Bekker (*Organismus der Sprache* (1827-1 ; 1841-2)), Jakob Grimm (1785/1863), avec son frère Wilhelm, fondateur de la philologie germanique (étude de la langue et de la littérature des langues germaniques), -- Leopold von Ranke (1795/1886 ; figure de proue de l'historiographie allemande du XIXe siècle).

Contrairement à la pensée « anthistorique » (c'est-à-dire essentiellement non traditionnelle) du rationalisme des Lumières, l'École historique place la vie, comprise notamment comme un organisme vivant, au centre de sa réflexion (alors que le rationalisme privilégiait le concept abstrait). Elle défend une vision « organique » de la vie et du monde. Le terme « organismique » (vision de la vie et du monde) est désormais également employé.

HA58

L'organicisme privilégie :

- a.** la collection contrôle son élément singulier ou sa collection particulière ;
- b.** le système contrôle chacune de ses parties (sous-systèmes).

Téléologie

Or, dans la perspective de l'organicisme, l'ensemble ou le système (la totalité) constitue le but. Toute réalité organique est telle qu'elle est régie par sa totalité comme but.

Note : -- Une telle réalité organique finalisée peut être un peuple, un système juridique, une langue, un conte de fées, un mouvement historique, une culture.

Note : On perçoit l'influence du romantisme. L. von Bertalanffy, dans son ouvrage * *Robots et Esprits**, p. 53/115, prend ses distances – à l'instar de l'École historique allemande – avec le modèle purement mécaniste prôné par les Lumières. Son titre est « *Vers une nouvelle philosophie naturelle* » (Le système ouvert de la science). – Le « nouveau » point de vue scientifique, selon von Bertalanffy, est celui de l'univers « comme organisation », c'est-à-dire un tout organisé.

Complexité ordonnée.

Ici, il met l'accent sur le concept de « complexité organisée ». Cf. oc. 58. - Tous les niveaux de réalité présentent cette caractéristique : un atome (physique), un être vivant (biologique), un phénomène de masse psychosocial (culturel).

La seule prémisse valable pour expliquer cette complexité organisée — selon von Bertalanffy — est une théorie des systèmes véritablement générale englobant tous les niveaux de réalité, comme il l'expose dans OJ, 61 et suivants.

Ce faisant, il souligne à plusieurs reprises la distinction entre la théorie des systèmes mécanistes, caractéristique de la cybernétique actuellement en vogue, et sa propre conception organique des systèmes.

Théorie des systèmes et théorie de l'ordre.

Von Bertalanffy parle de « complexité organisée ».

D. Mercier, dans sa *Métaphysique générale* (Ontologie), Louvain/Paris, 1923-1927, p. 536, affirme : « Ordonner, c'est prendre des données les unes après les autres et les placer selon un principe d'unité. » Et : « L'ordre, c'est le placement des données de telle sorte que chacune trouve sa place et corresponde à sa destination. L'ordre, c'est l'agencement approprié des données selon les relations que leur finalité leur impose. » (oc., p. 539).

Il s'agit d'un système organique (ou « fonctionnel ») !

19. Théorie du dessin (59/61)

Nous organisons les données de plusieurs manières. Par exemple, nous les organisons — et percevons ainsi des relations entre elles — lorsque nous interprétons un élément comme un signe représentant autre chose (qui renvoie à autre chose). Ce phénomène est si fréquent que nous lui consacrons plusieurs chapitres.

Noms.

Théorie des signes, sémantologie, depuis la sémiologie de Saussure et la sémiotique de Peirce. Nous souhaitons en tout cas élaborer une ébauche de théorie générale des signes.

Vieux.

La perception des références est ancienne. – Un modèle, précisément. – Alkméon de Crotona (-520/-450), médecin grec antique influencé par le paléopythagorisme, affirme : « Ce n'est que par la "tekmèria", signes et symptômes du caché, que nous pouvons déduire cette chose cachée. » À partir des symptômes, par exemple, le médecin antique, voire même le guérisseur primitif, déduit la nature cachée d'une maladie.

Ceci démontre que les penseurs de la Grèce antique ont très tôt fait de la valeur référentielle des signes un objet d'étude.

Ontologique.

On entend parfois dire : « Les signes ne sont pas des réalités. Ils indiquent cependant des "réalités". » Dans le langage courant, cela peut être exact, car le langage courant définit parfois la « réalité » de manière très restrictive (et certainement pas ontologique).

D'un point de vue ontologique, un signe est une réalité puisqu'il fournit une information sur ce à quoi il se réfère. Comment quelque chose de totalement irréel pourrait-il fournir une information ? Même si un signe est purement imaginaire, il n'en demeure pas moins réel, dans la mesure où il constitue un signe réel et possède donc une valeur référentielle. Cela signifie « non-rien » et « quelque chose ».

Englobant.

On peut définir le signe en termes d'implication.

1. Réflexif. – « A contient A » équivaut à « A fait référence à A ». Il s'agit alors du signe purement circulaire d'une chose totalement identique à elle-même.

2.1 . « Un élément d'un ensemble contient l'ensemble lui-même dans lequel il se trouve » équivaut à « Un élément d'un ensemble fait référence à l'ensemble dont il est membre » et en est un signe.

2.2. « Une partie d'un système englobe le système entier » équivaut à « Une partie d'un système renvoie au système entier » et en est le signe distinctif. – On perçoit la structure identifiable !

HA60

Vers une définition.

JH Walgrave, *Rond hetprobleem van de symboliek* , dans : Tijdschr. v. Filosofie 1959 : 2, 298/316, discute de Suzanne K. Langer, *Philosophy in a New Key* , Harvard Univ. Press, 1957-3 , un ouvrage qui traite du regain d'intérêt pour les symboles (au sens le plus large de ce terme) en philosophie.

Walgrave définit : « (Un symbole est) une représentation concrète qui, par son être connaissant, transfère la conscience à la connaissance de quelque chose d'autre. » (Ac, 299).

Note : Walgrave parle de « représentation concrète ». Cela ne s'étend pas au signe au sens le plus général. Les représentations abstraites peuvent tout aussi bien, de par leur nature même, conduire à la connaissance d'autre chose. Que sont les traités de logistique et de mathématiques sinon des « signes abstraits » qui renvoient à quelque chose, aussi général et indéterminé soit-il ?

Nous abandonnons le terme « concret », ainsi que celui de « représentation » (qui reste trop spécifique). Ainsi : un signe est un élément (un modèle) qui, une fois connu, nous fournit des informations (une compréhension) concernant autre chose (l'original).

Tout d'abord, l'emploi du terme « quelque chose », à deux reprises, garantit que la définition est ontologique et donc aussi générale que possible (voire transcendante). Ensuite, en introduisant les termes « modèle » (élément informatif) et « original » (objet de l'information), nous précisons le contenu du terme « se référer » employé jusqu'ici.

Ainsi, dans la sémiologie de F. de Saussure, ce qu'il appelle l'image acoustique (un mot employé) et le concept associé sont indissociables.

Pourquoi ? Par convention, au sein d'une communauté linguistique et sémiologique, l'image acoustique (par exemple, le terme « âne ») renvoie au concept (ce que nous associons au mot « âne » employé).

Nous recevons des informations par l'association des deux parties du signe saussurien.

Ainsi : dans la sémiotique de Peirce, on parle de « signe de pensée » (le concept dans notre esprit, avec ce qui l'accompagne), – de « signe de parole » (le mot associé au concept ou au signe de pensée), – de signe d'écriture (le signe appliqué, par exemple, au papier).

Les deux derniers signes sont des signes linguistiques. Les trois types de signes se renvoient l'un à l'autre, s'informent mutuellement.

HA61

Nous nous référons maintenant brièvement à ED 20 (Modèle mathématique), où la représentation des carrés est abordée à l'aide d'un schéma. Chaque schéma correspond à un nombre, et inversement. En effet, un nombre « original » suffisamment connu sert de « modèle ».

Tropologique

1. Métaphore .

L'épître aux Colossiens et le lion présentent une ressemblance (attributs communs : courage, sens de l'honneur). C'est précisément pour cette raison que l'épître aux Colossiens est le « signe » du « lion », et inversement.

2. -- Métonymie.

Selon Aristote, manger des pommes est un processus bénéfique pour la santé. Ceci est dû à la cohérence (une propriété partagée). C'est précisément pour cette raison que manger des pommes est un signe d'un processus bénéfique pour la santé, et inversement.

3. Synecdoque.

a. Un enseignant éduque (implique : en principe, tous les enseignants éduquent) : un enseignant est un « signe » pour « tous » et vice versa. Synecdoque métaphorique.

b. Le seuil fait du magasin (englobe : une partie importante détermine l'ensemble du magasin (valeur)) une partie est « signe » pour « le tout ». Et vice versa. Synecdoque métonymique.

Décision.

Il existe apparemment des signes métaphoriques, métonymiques et doublement synecdotiques.

Dessiner et structurer.

Relisez EH 213. -- La « structure » est-elle déjà appelée « réseau (totalité de relations » ? -- Relisez EH 216 (Structure distributive et collective).

Nous allons clarifier cette distinction à l'aide de ce qui suit.

La carte et le panneau indicateur.

a. Une carte est un signe de ressemblance.

Car le paysage naturel et culturel y est « représenté ». Il s'agit donc d'un signe métaphorique. Soutenu par une structure distributive : la même « forme » se retrouve aussi bien dans le paysage que sur la carte. Autrement dit : cette forme unique se déploie sur au moins deux données, le paysage et la carte (qui forment ensemble deux éléments d'un même ensemble).

b. Un panneau indicateur est un panneau de connexion.

Le paysage et la signalisation constituent un système unique (un tout). La signalisation est donc un signe métonymique. Soutenue par une structure collective, elle est littéralement incorporée (partie) comme référence à une partie du paysage. Le paysage et la signalisation forment ensemble un seul et même système.

Remarque : La carte est un signe iconographique. Le panneau indicateur est un signe déictique. Il s'agit donc d'un usage particulier du langage. Ils ont une valeur heuristique ou inventive.

HA62

20. Structuralisme (62/63)

Il ne s'agit pas ici de présenter une analyse exhaustive du structuralisme. Il est toutefois important d'en faire brièvement mention, notamment en ce qui concerne l'interprétation structurale ou sémiologique des signes.

rue de la bibliothèque :

- Ferd. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, 1916-1, 1931-33 ;
- JM Broekman, *Structuralisme* (Moscou/ Prague/ Paris), Amsterdam, 1973 ;
- O. Ducrot et al., *Qu'est-ce que le structuralisme ?* Paris, 1968 ;
- Rôle. Barthes, *Éléments de sémiologie*, dans : Com1968;ations (Recherches sémiologiques) Paris, 1964 (N° 4) 114/140 (Syntagme et système).

De Saussure définit lui-même sa « sémiologie » comme suit : « Une science qui étudie la vie des signes dans le cadre de la vie sociale » (Cf. Cours, 33).

Interprétation des signes

Le signe linguistique relie non pas une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique.

L'enseigne entière englobe

a. « le signifié » (ce à quoi le signe acoustique se réfère, à savoir le concept), le signifié,

b « le signifiant » (le signe acoustique, par exemple un mot (son)), le signifiant (signifiant).

Note : Saussure interprète le signe entier comme quelque chose de « psychique » ou de mental (*Cours*, 98). Nous lui laissons le soin d'en juger.

Différence avec le langage familier.

En langage courant, le terme « sign » désigne le signe acoustique, c'est-à-dire le signal audible par l'oreille (interne ou externe). Par exemple, le mot « boum ».

Il en va autrement pour Saussure, qui conçoit le « signe » (total), le mot et le concept. Ainsi, par exemple, le mot « arbre » et le concept d'« arbre » qu'il désigne ne constituent ensemble que le concept de « signe » tel que défini par Saussure. Car, pour lui, la vie des signes, au sein d'une société, se déroule entièrement dans la psyché.

Relations : syntagmatiques et « associatives »

Cours, 170s. (Rapports syntagmatiques et rapports associés). — La théorie des signes de Saussure est essentiellement une théorie appliquée des relations. Appliquée au discours direct et indirect (le discours étant entendu comme usage du langage).

A.-- Le syntagme.

« Suntagma », en grec ancien, signifie « tout ce qui est placé ensemble » (comme une armée en formation de bataille, un texte).

HA63

De Saussure désigne par séquence linéaire de mots et de concepts une suite de mots. Il la nomme « chaîne d'usage du langage ». Un syntagme linguistique est constitué d'au moins deux unités (éléments).

Modèle d'application

Par exemple, « relire » (notez que les unités à l'intérieur de « relire » sont situées à l'intérieur du mot lui-même) ; -- relire) ; « contre tous » ; -- « la vie humaine » ; -- « Dieu est bon » ; « s'il fait beau, nous sortirons ».

Un terme linguistique n'acquiert de valeur qu'au sein d'un tel « syntagme ». Autrement dit, c'est uniquement par contraste avec ce qui précède et ce qui suit (présage et continuation) que le sens émerge.

Note : Les structuralistes, lorsqu'ils abordent la question du signe, affirment, à la suite de Saussure, que seules les paires d'opposés — une actualisation des systéchiés paléopythagoriciennes — produisent du sens. Nous nous trouvons ainsi pleinement dans le champ de la théorie relationnelle, bien que dans celui de la parole.

Remarque : -- En réalité, c'est incorrect : la similarité et la différence déterminent toutes deux le sens d'une « unité », mais la pensée structurale met l'accent sur la différence.

B.-- L'association.

Notons que les structuralistes plus tardifs parlent de « paradigme » (« connexion paradigmatique ») au lieu d'« association ».

Désormais, l'accent n'est plus mis sur l'enchaînement des mots, mais sur leur signification. Les mots liés par le sens (images acoustiques) s'associent au sein de la mémoire. C'est ainsi que se forment les groupes.

Modèle d'application

Ainsi, par exemple, le mot « enseignement » (éducation) va inconsciemment — le structuralisme va ici de pair avec la psychologie des profondeurs, qui, à sa manière, met l'accent sur l'inconscient et le subconscient, y compris dans le discours — évoquer une multitude d'autres mots par « association » : « enseigner », « renseigner ».

Ou encore : « armement », « changement ». L'accent est ici manifestement mis sur le suffixe « -ement » qui désigne l'unité dans la mémoire associative.

Ou encore : « éducation », « apprentissage ».

Que ce soit au niveau du contenu conceptuel ou du son des mots : les mots évoquent d'autres mots.

Voilà, en résumé, la théorie structurale concernant la « langue » (langage) et le « langage » (usage du langage).

HA64

21. Sémiotique (64/68)

Rue de la bibliothèque :

-- Charles Morris (1901/1971), *Fondements de la théorie des signes*, Chicago Univ. Press, 1938 (l'ouvrage classique) ;

-- IM Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 45/89 (Les méthodes sémiotiques).

Nous n'allons pas présenter un tableau complet de la théorie de Morris ; seulement l'essentiel.

Note : -- La protosophie (pour des raisons de rhétorique ; -450/-350), -- Platon (*Dialogue* sur Cratulus), Aristote (sous une forme systématique), dans son *Peri Hermeneias* (Sur le jugement), les anciens stoïciens, -- la scolastique, -- ils parlaient tous de sémiotique ou d'étude des signes.

Trois aspects sémiotiques.

Morris, suivant les traces du Cercle de Vienne (positivisme logique) et du pragmatisme (Ch. Peirce), respectivement, fut le premier à développer clairement trois aspects du signe, à savoir le syntaxique, le sémantique et le pragmatique.

1.-- Aspect syntaxique.

Ici, le terme « syntaxe » désigne les relations mutuelles au sein du signe.

Modèle d'application

Le prêtre flamand Van Haecke, personnage souvent excentrique et humoristique, était autrefois bien connu dans les milieux ecclésiastiques. Un collège portait le nom de « Faict ». Un jour, il combina les éléments de ce nom pour former la phrase latine suivante : « Faict ficta facit ! », que l'on peut

traduire par « Faict commet des actes imaginaires ». Remarquez la syntaxe pure, qui, par une heureuse coïncidence, possède ici une signification (une valeur sémantique) : les ensembles « ficta » et « facit » ont les mêmes éléments que l'ensemble « Faict » ; Van Haecke a simplement déplacé les lettres pour créer une configuration différente (un ensemble d'éléments agencés). Ce type d'activité s'appelle la « combinaison » (combinatoire).

Remarque : -- On peut aussi « combiner » des choses autres que de simples lettres : comme des concepts, des jugements et des raisonnements.

A. La relation réflexive.

Si x , alors x ou x si x .

B. Les relations non réflexives.

a. Non-rimabilité. -- « Si x , alors non $-x$ », (où $-x$ est l'opposé de x).

b. Solution d'échange non contradictoire. -- (Dans deux possibilités, 1 et 0, on a) « si 1, alors non 0 ».

c. Somme. -- « Si $x + y$, alors soit x soit y soit les deux ».

d. Produit. -- « Si xy , alors x et y » (les deux termes simultanément). – La logistique fonctionne avec ce principe.

HA65

La syntaxe, concernant le signe, parle donc de

a. les éléments d'un signe en interne (comparaison interne) et/ou

b. les éléments d'un signe composé (une multitude de signes) (comparaison externe) dans leurs relations mutuelles.

Ainsi, une distinction est faite entre les signes « catégoriques » et les signes « syncatégoriques ».

Modèle d'application

1. Un caractère incomplet (syncategorematique) est constitué à la fois du prénom et du nom de famille dans une adresse complète (les noms de rue, le numéro de rue, le nom de la commune et le numéro de la commune étant également des caractères syncategorematiques ou incomplets). Un caractère incomplet n'est considéré comme un « caractère » que lorsqu'il est combiné à d'autres.

2. Un signe complet ou catégorique est, par exemple, le nom d'une personne sans aucun ajout pour indiquer quelqu'un d'autre.

2.1 -- Aspect sémantique.

On peut aussi situer le signe combiné (dans la vie) – « Sitz im Leben » – de manière à ce qu'il acquière une signification.

La phrase de Van Haecke que nous venons de prononcer, « Faict ficta facit », signifie « Faict commet des choses inventées ». Cela fait référence — selon l'interprétation de Van Haecke, bien sûr — au comportement réel du collègue.

Sémantiquement, la phrase renvoie à une réalité extérieure au signe, à la phrase elle-même. Elle contient une description, voire un jugement de valeur.

Le terme « symbole » en sciences des religions, par exemple — comme un totem, une « idole », un chant, une formule magique — fait référence à quelque chose d'extérieur au signe lui-même.

Il en va de même lorsque, selon la mentalité en question, un être invisible (plante ou animal totem, divinité, pouvoir magique, force vitale) est présent dans (et simultanément au-dessus de) le signe ou « symbole ». Il s'agit alors d'une référence au domaine transempirique ou transrationnel.

Escaliers sémantiques.

IM Bochenski, oc, 72v.. -- Les choses, le langage sur les choses, le langage sur le langage sur les choses !

a. Tous les êtres sont sémantiquement au stade zéro (ils ne sont pas des signes).

b.1. Dès que nous pensons, parlons et écrivons sur des êtres à l'aide de signes (marque de pensée/marque de parole/marque d'écriture), il existe un langage sur ces êtres. C'est le premier stade (sémantique) ou langage objet.

b.2. On peut — par le discours indirect — parler de choses concernant cette langue. Il s'agit alors d'un langage sur la langue ou d'un métalangage.

-- Quelque chose comme ça arrive tous les jours : quand on dit quelque chose alors qu'intérieurement on se dit « Je ne pense pas ce que je dis ! »

HA66

Ou plutôt, lorsque la voix intérieure de la conscience dit : « Tu ne le penses pas. » Bochensky affirme : « (...) Le fameux menteur qui, de Platon jusqu'au début de ce siècle, a troublé tous les logiciens (...) : “Ce que je dis est faux.” Une contradiction en découle immédiatement. Car si la personne concernée dit la vérité, alors elle dit quelque chose de faux, et si elle ment, alors ce qu'elle dit est vrai. » (Oc, 72 et suiv.). Bochensky soutient que la phrase du menteur, à savoir « Ce que je dis est faux », n'est pas un jugement, mais un « non-sens sémantique », car elle contient simultanément une phrase sur elle-même.

Conclusion . – La « restriction » mentale ou intérieure (la réserve quant à ce que l'on communique extérieurement), comme dans le cas du « menteur », démontre que la simple syntaxe, sans sémantique, laisse derrière elle un certain nombre d'énoncés dépourvus de sens réel.

Note : La distinction entre syntaxe et sémantique concerne également les psychologues des profondeurs : le langage conscient peut contredire le langage de la partie subconsciente ou inconsciente de l'âme. La « restriction subconsciente ou inconsciente » se formule alors ainsi : « Ce que je dis consciemment — rationnellement — n'est vrai que sous réserve d'une correction subconsciente ou inconsciente. »

Note : Le séducteur, la publicité et toute rhétorique (technique de persuasion) (sans scrupules) fonctionnent de manière analogue avec une telle restriction mentale : « Je vous vends ceci comme un excellent produit » (« Bien que mon patron ait dit qu'il n'était que de qualité médiocre »). Cette dernière phrase, entre parenthèses, constitue la restriction mentale. Elle n'est pas apparente de prime abord et permet ainsi de tromper l'acheteur (naïf).

Remarque : Seule la confrontation de l'énoncé explicite ou conscient avec la réalité peut apporter une réponse définitive. Mais cela relève de la sémantique, et donc de l'épistémologie (EO 112 et suiv. (Vérité)).

La sémantique, concernant le signe, traite donc des relations entre le signe et le signifié. Que ce signifié soit situé mentalement ou en dehors de l'esprit et de la conscience n'est que secondaire.

étoile du matin/étoile du soir

G. Frege (1848/1925 ; mathématicien allemand) a introduit le couple sémantique « Sinn (contenu du concept)/Bedeutung (portée du concept) ».

HA67

Les termes « étoile du matin » et « étoile du soir » sont parfois utilisés pour désigner deux concepts distincts (« zwei Sinne ») pour désigner une même grandeur (« eine Bedeutung »), à savoir la planète Vénus. Car, dit-on, les termes « étoile du matin » et « étoile du soir » désignent une seule et même planète : Vénus.

Remarque : -- Pourtant, cela ne paraît pas si simple. En effet, le concept d'« étoile du matin » désigne la planète Vénus dans une position d'observation cosmologique différente de celle de la même planète Vénus lorsqu'elle est désignée comme étoile du soir. Ainsi, en procédant de manière logique et traditionnelle, on parle de deux concepts pour... deux champs conceptuels. Une question d'akribeia (« précision ») dans la tradition antique.

2.2.-- Aspect pragmatique.

Reprenons l'exemple de Van Haecke : « Faict ficta facit ».

Toujours le même « Sitz im Leben », mais sous un autre angle : « Que voulait dire Van Haecke par ce jeu de mots lorsqu'il s'exprimait ainsi en présence d'autrui ? » Cherchait-il simplement à les faire rire aux dépens de Faict, sans arrière-pensée ? Ou bien entendait-il formuler une critique sincère concernant, par exemple, le comportement ou même l'accompagnement spirituel d'un collègue – ou de collègues ? Cela aussi dépasse le cadre de la phrase elle-même.

Significa.

Lady Victoria Welby, dame d'honneur de la reine Victoria d'Angleterre (reine de 1819 à 1901), a lancé les recherches sur la signification en 1896. « Significa » traite de

- a. les moyens d'expression humains
- b. dans la mesure où ces moyens peuvent servir de support à la compréhension. Là encore, comme dans la pragmatique de Morris, il s'agit de relations entre personnes utilisant des signes. On perçoit le parallélisme.

Par ailleurs, il existait autrefois un cercle de signification (autour de G. Mannoury (1867-1956), mathématicien (chercheur fondamental) et auteur d'un Manuel de signification analytique (2 vol., 1947-1948)). Ce cercle s'intéressait particulièrement aux aspects psychologiques, sociologiques et culturels des moyens d'expression que nous utilisons dans nos relations avec autrui. Ce qui relève du pur pragmatisme.

Signal.

Un signe peut être utilisé par une personne comme signal pour une autre.

Comme l'affirme O. Willmann dans ** Abriss der Phil.**, ** Vienne**, 1959-5, 59 : Les Grecs anciens (Aristote, par exemple) faisaient la distinction entre « logos apophantikos », la phrase déclarative (descriptive, narrative, rapportant), d'une part, et « logos sèmantikos », l'énoncé signal, d'autre part.

Par exemple, une prière, un ordre, un souhait, etc., est « semantikon ti », quelque chose de pragmatique. Quand quelqu'un dit à une jolie fille : « Toi, jolie fille », il peut s'agir d'une simple observation (étonnement – admiration). Mais cette phrase peut aussi être flatteuse, afin de pénétrer, par exemple, l'intimité de cette jolie fille. Cela ne peut devenir apparent que si... la « restrictio mentalis » (potentielle), comme disaient déjà les Romains, est mise à nu.

Autrement dit : comme en sémantique, il en va de même en pragmatique. Le métalangage, de manière interne, contribue à déterminer la portée pragmatique correcte d'un signe. Pire encore : quelqu'un rencontre une femme « vilaine petite canard » et lui dit (avec mépris) : « Tu es jolie ! » Cela est alors perceptible par réserve interne, un renversement de sens dans la mesure où il est purement sémantique.

Note : -- La logique du langage et de son utilisation bénéficie d'une attention particulière aux modalités (EO 126 et suiv.).

Outre les modalités logiques et ontologiques, il existe les modalités métalinguistiques, qui impliquent une forme de réserve qui leur est propre.

La pragmatique, concernant le signe, traite donc des relations entre le signe et les interprétations que les individus lui attribuent ou y trouvent, dans un cadre significatif ou pragmatique. Ce qui implique une compréhension, qu'elle soit positive ou négative.

Rhétorique

La « technè rhètorikè », l'art de l'éloquence, est née en Sicile. – Quiconque connaît un tant soit peu la rhétorique antique – c'est-à-dire la théorie de la compréhension – constate que Morris ne fait rien d'autre que rétablir cette rhétorique antique.

1. Syntaxe.

Un texte et une figure (par exemple, une photo d'une voiture avec une jeune femme séduisante) sont combinés de manière intégrée : les éléments du texte ou de la publicité, par exemple, forment une configuration.

2.1. Sémantique.

La personne qui s'adresse à la presse ou qui fait de la publicité a un « message » (une information) à transmettre de manière à ce qu'il puisse être reçu par ses semblables.

2.2. Pragmatique (important).

Celui qui parle ou montre pour persuader (= pour établir une compréhension) a ses intentions. Il/elle veut un résultat.

Ces trois aspects – « merè » (du latin « partes », diviser) en grec ancien – étaient bien connus des Anciens. C'est pourtant grâce à un certain Morris (et à son approche pragmatique) que ces connaissances antiques nous ont été transmises.

HA69

22. Psychodrame (69)

Jacob-Levi Moreno (1889-1974), d'origine roumaine, s'installa aux États-Unis où il devint célèbre comme le fondateur du psychodrame. Dans son ouvrage * *Gruppenpsychtherapie und Psychodrama* (Einleitung in die Theorie und die Praxis)*, publié à Stuttgart en 1973 (tome 14), il mentionne un modèle primitif : « Cela s'est produit chez les Indiens Pomo (côte ouest de la Californie). Témoin : un ethnologue. Un Indien apparemment mourant fut amené au village. Immédiatement, le wijman (« chaman », « guérisseur ») apparut avec ses assistants. – Voici la méthode. »

1. Préparation

Le guérisseur commença par se renseigner : l'homme qui avait amené le « malade » avait dit avoir croisé un dindon mâle, chose qu'il n'avait jamais vue auparavant. Depuis, il était saisi d'une peur intense. — Le sage se retira.

2. Action.

Avec ses assistants, il rejoua la scène à l'origine du choc, jusque dans les moindres détails. Le sage, entouré d'amis et de voisins, joua le rôle d'un dindon. Autour du « malade », il tournoyait comme un oiseau battant des ailes frénétiquement.

La différence.

Il procéda de telle sorte que le « malade » puisse progressivement, avec le groupe, se rendre compte qu'un dindon mâle n'était en réalité rien de mauvais — que la peur d'une telle chose était infondée. — Résultat : l'homme alla visiblement mieux et « guérit » complètement.

Note : -- De telles méthodes existent dans toutes les cultures primitives plus ou moins organisées.

La structure.

1. Similitudes et différences

Il joue un rôle de premier plan. Le sage interprète l'événement traumatique avec la plus grande exactitude possible, tout en se montrant aussi rassurant que possible.

2. La cohésion est active :

D'une part, « l'homme et ses aidants », et d'autre part, « les voisins et les amis », forment deux groupes cohérents qui, ensemble, transforment le jugement de valeur irréel et donc névrosant de l'Indien choqué en un jugement de valeur réel et bénéfique pour sa santé. – Encore une fois : similarité et cohérence. D'un point de vue relationnel.

Le gouvernement américain a demandé à Moreno d'analyser les relations interpersonnelles au sein des groupes (sympathies/antipathies entre prisonniers, entre collègues). Cette étude a donné naissance à la sociométrie de Moreno. Cf. EH 208. Elle demeure influente en psychologie du travail.

HA70

23. Psychologie associative (70/71)

Bible st. : Théodule Ribot (1839/1916), *Lapsychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182 (Les sentiments et l'association des idées).

Ribot était à la fois psychologue expérimental et penseur. Son ouvrage, toujours d'une grande valeur, nous apprend que l'esprit, compris comme une capacité à créer des valeurs, établit aussi des relations (et à sa manière).

1.-- Le donné.

Nous allons d'abord examiner les faits.

1.a. -- Similitude.

Si un jeune homme ressemble physiquement à son fils ou, par exemple, a le même âge, une mère peut – soudain – ressentir une profonde sympathie naître en elle.

Ainsi, Ribot. – On le voit : le jeune homme, par ressemblance, fait référence à son fils – est un « signal » d'une valeur appelée « sympathie ». On dit « fait référence à », mais intuitivement, il serait plus juste de dire « partage ».

Ribot élargit cet exemple : « Il existe donc des réactions de peur qualifiées d'irrémédiables (« instinctives »). – Une observation plus profonde permet cependant de les relier à une base explicative similaire à celle de la mère spontanément empathique, où une similitude était à l'œuvre : – Nous nous identifions inconsciemment. »

1.b. -- Cohésion (« proximité »).

Le sentiment qu'un amant amoureux éprouve à l'origine pour la personne de sa « maîtresse », il le transfère à ses vêtements, à ses meubles, à sa maison.

Autre modèle : l'envie et la haine défoulent leur colère sur les objets inanimés appartenant à l'ennemi, pour la même raison.

Remarque : -- Où sont passés les jours où, pendant la guerre du Golfe avec l'Irak, les Irakiens déchaînaient leur colère contre tout ce qui était américain, -- en premier lieu et avant tout contre l'ambassade américaine ?

Autre modèle : dans les monarchies absolues, le culte du monarque est transféré à son trône, aux emblèmes (= symboles) de son pouvoir.

Ce n'est plus la similitude mais la connexion — la « proximité », dit Ribot, voire la « pâleur » — qui est en jeu : la référence trouve son fondement là.

Fétichisme.

a. Du point de vue des sciences des religions, un « fétiche » (surtout en Afrique de l'Ouest) désigne un objet « chargé » d'une force vitale magique. La « croyance fétichiste » est alors la forme de religion qui lui attribue une sorte de réalité transempirique.

HA71

b . Mais psychologiquement, et plus précisément dans le contexte de la psychologie sexuelle, le « fétichisme » est appelé une « déviation » dans laquelle, au lieu de la personne — principalement physiquement —, ce sont les possessions et les objets appartenant à la personne qui se livre à l'érotisation qui sont également, et parfois même plus fortement, ressentis comme érotiques.

Ces deux phénomènes, chacun à sa manière, reposent sur la cohérence.

2.-- L'interprétation.

Ribot, évoquant des cas similaires, déclare : « L'explication de nombre de ces cas réside dans un état inconscient ou subconscient. Ce dernier n'est pas si facile à déceler. Si toutefois cet état parvient à nouveau à la conscience – un

processus où la volonté ne joue qu'un rôle très indirect –, il éclaire l'événement dans son ensemble. »

Comportement associatif.

Si a rappelle b, alors b est une « association » de a. Dans ce cas, il y a transfert tropologique (ER 170 et suiv.) : on réagit émotionnellement (théorie des valeurs) à b parce que, lorsqu'on rencontre a, on pense à b. Plus précisément : on réagit à b comme s'il s'agissait de a !

Ribot déclare : « On sait que l'association des contenus de pensée se réduisait à deux lois fondamentales : la loi de similitude et la loi de délimitation. »

Il est clair : le concept d'« ensemble » (structure distributive/association métaphorique) et le concept de « système » (structure collective/association métonymique) sont la présupposition (secrète).

'Transfert'.

Le comportement tropologique consiste en un « transfert ». C'est le cas ici aussi. « Des transferts », dit Ribot. – Il y a le « transfert par ressemblance » et le « transfert par conti-guité ».

Note : Ribot qualifie cette double « loi » concernant la vie de l'âme de « plus descriptive qu'explicative ». Pourtant, ajoute-t-il, elle révèle « quelque chose en sus ». En particulier : plusieurs auteurs ont, dans ce contexte, souligné une influence souvent « latente, mais efficace ».

Maintenant que nous connaissons Freud, Adler, Jung et tant d'autres psychologues des profondeurs, nous pouvons vous assurer que Ribot, avec sa psychologie de la relation, se situe au berceau d'une psychologie véritablement incisive de l'inconscient et, surtout, de la vie de l'âme subconsciente (fondée sur la mémoire profonde). – Une fois encore : une base identifiable !

HA72

24. Psychanalyse associative. (72/73)

Intéressons-nous cette fois à un psychanalyste renommé, Charles Baudouin (1893-1963). Ce Suisse a exercé pendant de nombreuses années la psychanalyse infantile à Genève. Son œuvre principale : *L'âme et l'action* (Prémises d'une philosophie de la psychanalyse), Genève, 1969-1962.

A. Le donné.

Tout d'abord, quelques faits. – Dans ses *Études de psychanalyse*, cet excellent spécialiste de l'âme de l'enfant s'intéresse à une certaine Berthe. Celle-ci vint le consulter pour un problème : une névralgie du bras (une douleur nerveuse au bras).

Fidèle à sa méthode, Baudouin recherche une explication « rationnelle » à ce « phénomène » qui se situe avant tout dans les « tendances de valeur » actives dans le conscient, mais plus encore dans l'âme « inconsciente et subconsciente ».

a. Dans sa « theoria » (terme platonicien signifiant « investigation »), Baudouin découvrit par hasard que Berthe, inconsciemment et subconsciemment, reproduisait toute la situation d'une camarade de classe qui – cela peut paraître une coïncidence – portait également le nom de « Berthe ». Ce qui nous amène au modèle de similitude.

b. Qu'imitait exactement Berthe ? Pas tant sa camarade de classe pour elle-même, bien sûr. Mais plutôt ce qu'elle considérait comme « le bonheur de (Berthe) ». Ce qui, par conséquent, représentait une valeur en (Berthe). (Berthe) avait souffert d'une affection au bras pendant un certain temps. Cette affection avait un grand avantage : elle lui procurait beaucoup de temps libre. De plus : non pas le temps libre pour lui-même, mais ce qui causait ce temps libre, à savoir la possibilité de gravir les échelons sociaux pour devenir « une femme instruite ». C'était là l'« Eigenwert », la valeur désirée pour elle-même. Son attention se portait sur cet objectif, sous divers prétextes (l'affection au bras, le temps libre).

Maw : Berthe voulait avoir raison (Berthe), une femme instruite !

B.-- la déclaration.

Le « mécanisme » se résumait à ceci, selon Baudouin.

1. On saisit immédiatement, dit-il, le raisonnement par analogie. Cela « identifiait » Berthe à (Berthe). Cette identification allait jusqu'à se prêter à une « imitation pathologique ».

Voici ce que le psychologue appelle un « mécanisme de l'âme ». Son échappement à la vie consciente de l'âme autorise le terme « mécanisme ».

HA73

2. Boudouin dit : le souvenir de (Berthe) et de son bras appartient à la sphère strictement individuelle, mais le mécanisme inconscient par lequel ce

souvenir « fonctionne » (est le facteur causal), à savoir en déclenchant le symptôme physique, la douleur au bras, appartient à « une couche primitive ».

Note : -- À tort ou à raison, les psychanalyses qualifient les couches inconscientes et subconscientes de l'âme de « couche primitive ». Ce faisant, elles semblent oublier que les véritables Primitifs sont parfaitement conscients de choses qui échappent au domaine rationnel des Modernes, et inversement. Il serait plus juste de parler d'une « autre couche ».

Axiologique/logique.

Un facteur axiologique de l'âme, à savoir le désir d'être une femme instruite (comme Berthe), recourt au raisonnement par analogie (si l'on peut qualifier ce mécanisme de raisonnement) pour atteindre ce but. La logique est ici appliquée de manière méthodique et pragmatique (en raison du résultat inconscient et subconscient recherché).

Voilà pour le modèle de similarité. Passons maintenant au modèle de cohérence. Avec Ribot, on peut également parler de « modèle adjacent ».

Bible st. : Ch. Baudouin , *L'âme enfantine et la psychanalyse* I (*Les complexes*), Neuchâtel/Paris, 1950-2 ; II (Les cas)/ III (Les méthodes), Neuchâtel/Paris, 1951. Dans *Les méthodes* , 162, l'auteur expose ce qui suit.

a. Un enfant — comme il l'affirme dans l'introduction — n'est pas un adulte miniature, mais un être dans un stade préliminaire de l'âge adulte.

b. Il a été établi, poursuit-il, que le simple fait qu'un ou deux parents aient suivi une psychanalyse suffisait à transformer profondément les jeunes enfants, et ce, sans qu'il soit nécessaire de traiter l'enfant lui-même.

La déclaration.

« Cela s'explique », dit-il, « d'une part, si l'on suppose que les troubles de l'enfant en question n'étaient pas encore bien ancrés et, d'autre part, si l'on suppose que les situations traumatisantes (à l'origine des troubles) qui ont causé les problèmes dépendent essentiellement du milieu de vie, et notamment du cadre familial. »

En modifiant cet environnement de vie, on peut modifier la cohésion toute entière.

Conclusion . -- Tout comme Ribot, mais avec les présuppositions de la psychanalyse comme fil conducteur, Baudouin parvient à une psychanalyse

associative qui perçoit les relations et, de ce fait, clarifie les problèmes, voire les résout.

HA74

25. « Une sorte d'identité » (74)

Nous allons continuer avec Baudouin un instant, mais maintenant dans la mesure où il, dans sa pensée « inclusive » (qui est ouverte à plus d'une interprétation), s'adresse à Frances Wickes, *Le Monde intérieur de l'enfance*, New York/Londres/Appleton, 1927, 17.

Les faits qui, d'un point de vue relationnel, conduisent à la psychologie associative en matière psychologique ou psychosomatique sont, selon Baudouin, « irrécusables » (indiscutables). C'est là, dès lors, le fondement solide et « ferme » (= « scientifique positif »).

Passons maintenant aux explications rationnelles.

Il est évident que le terme « rationnel » est ici, dans des matières aussi subtiles, entendu au sens large, quoique réel.

Baudouin estime que, dans le cadre des psychologies des profondeurs, l'école de psychologie individuelle – de pensée de C.G. Jung (1875/1961) – pourrait proposer une explication différente, mais également valable.

Wickes affirme que, dans la petite enfance, « une sorte d'identité » existe entre, d'une part, la vie intérieure inconsciente ou subconsciente d'un enfant et, d'autre part, la vie intérieure inconsciente ou subconsciente, par exemple, des parents.

Modèle applicatif.

Freud nous a appris, s'inscrivant dans une tradition qui va bien au-delà des Grecs anciens, que le rêve est « la voie royale » pour pénétrer la vie inconsciente et subconsciente de l'âme.

Note : -- Disons « une route royale ». Entre autres.

Un enfant qui avait connu et suivi Wickes fit un rêve où il vécut un conflit. Après une analyse plus approfondie, il s'avéra que le problème en question ne concernait pas l'enfant lui-même, mais son père. Cf. Fr. Wickes, *oc*, 26.

Un autre enfant, Wickes, âgé de 28 ans, éprouvait un sentiment d'insécurité (il se sentait en danger). Après une « theoria » plus approfondie (terme platonicien signifiant « approfondir un sujet »), il s'avéra que ce

sentiment n'était qu'une « perception intuitive » de la situation objectivement incertaine de ses parents.

Baudouin se montre assez détaché de ces facteurs « irrationnels ». Il reste néanmoins formel : « Il est certain qu'un enfant comprend d'une manière ou d'une autre "les atmosphères de son environnement" » (oc, 162).

On parle alors, par exemple, de « perception intuitive » (Wickes), d'« osmose spirituelle » (Benoist Hanappier), ou encore de « participation mystique » (L. Lévy-Bruhl).

HA75

26. L'harmonologie est aussi l'étude des contraires (75/76)

Revenons brièvement sur EH 203/206 (Asimilisme/différence) : nous y avons vu que la méthode comparative – si elle est véritablement comparative – examine également les différences et les écarts. Considérons donc les relations d'opposition.

La définition augustinienne.

De Civitate Dei (Sur l'état de Dieu). – On y lit : « L'ordre est le placement qui indique la place propre des choses apparaissant – par comparaison – comme données convenables (« parium ») et incompatibles (« disparium »). » Augustin tenait cette définition de Cicéron (-106/-43).

Faites attention à deux choses

- a. Ordonner, c'est « placer », « agencer » (combiner des configurations) ;
- b. Le classement consiste à placer des données concordantes et incompatibles. Ce dernier point englobe le regroupement et la séparation.

Remarque : -- Nous avons vu la différentielle de base dans EH 170 (207 ; 208 ; 209)

Le concept de « différentiel ».

On pourrait parler de « configuration différente »,

1. Ce que les Grecs anciens appelaient « dia-stema » (lat. : intervallum), espace, intervalle, est clairement le schéma fondamental de toute comparaison.

à l'extérieur/ entre
bordure 1

à l'intérieur/ à l'extérieur
bordure 2

En termes d'« agencement » : ce qui se trouve dans l'espace intermédiaire est inter-agencement ; ce qui se trouve à l'extérieur des deux côtés est extérieur.

Remarque : -- Structure topologique.

Ce schéma révèle apparemment une intuition fondamentale, même en mathématiques. – Imaginez une boule d'argile cohésive.

a . La masse, en tant que facteur invariable, reste inchangée.

b . Cependant, elle est déformée : sa forme géométrique est un facteur variable. En la malaxant, on constate que les déformations se situent dans des limites extrêmes. C'est la définition d'un intervalle.

2. Deuxième inscription.

Un différentiel place — ordonne — de telle sorte qu'une série se forme, plus précisément une série de « valeurs » où une extrémité est négative et l'autre positive, avec des valeurs intermédiaires possibles.

Convergence/parallélisme/divergence.

Convergent/parallèle/divergent.

HA76

Aristote utilise le terme « homoi tropos », convergence, pour désigner des données analogiques. Le cardinal J.H. Newman (1801/1890) utilisait le terme « convergence » pour désigner une forme d'argumentation.

Note : L' induction peut parfois prendre une tournure convergente. Prenons l'exemple de la recherche d'un ou plusieurs auteurs de meurtre. Après une période d'investigation (theoria), plusieurs indices apparemment indépendants apparaissent (ce que les rhéteurs grecs antiques auraient appelé semeia, des indices vagues, à distinguer de tekmèria, des signes certains). À un certain moment, ces indices vagues (ambiguïtes) peuvent tous, ou du moins la plupart, converger. C'est l'induction convergente. Les exemples permettent une généralisation d'un certain type. Cf. ED 40/44 (Induction).

La théorie des contraires.

La voie est désormais libre pour une doctrine générale concernant les contraires. Relisez EO 114/117 (L'Être et le Néant). Ce sujet y a été abordé.

a. le néant absolu,

b. le néant relatif (purement négatif (*nihil negativum*) et exprimant la privation (*nihil privativum*)). Il est clair que c'est là un premier fondement des oppositions.

Relisez brièvement EH 207/212 (Études des relations). On y parle d'oppositions axiologiques (logiquement ordonnées), d'oppositions au sein d'une classe (fictive) (logiquement ordonnées), et d'englobements (logiquement ordonnés). On y parle aussi de relations en boucle (réflexives) – qui se situent hors du champ de l'opposition, tout comme le néant absolu –, de relations mutuelles, de relations transitives et de relations ambiguës.

Ces éléments peuvent également être considérés sous leur aspect contrasté, comme le montrent, entre autres, EH 211 (Relations réciproques paradoxales) et EH 206 (Ensembles et systèmes paradoxaux).

Ainsi, on peut distinguer une opposition transcendantale (qui n'existe en réalité pas), une opposition restrictive (sous réserve de réserves), ainsi qu'un ensemble d'oppositions catégoriques (contraires, privatives, corrélatives). Elles ne sont rien d'autre que la force d'opposition d'une relation.

Conclusion . – Il n'est pas nécessaire de les expliquer davantage. Toutefois, il est bon de rappeler brièvement les relations dans lesquelles elles s'inscrivent.

HA77

27. Théorie de la tension (taséologie. (77/80)

« Tasis », tension. – La théorie de la tension est une application de la théorie des contraires. Dans le jeu, ou lors d'un conflit par exemple, les individus se rassemblent mais se retrouvent dans des « camps » opposés, face à face. Un ensemble paradoxal, une forme paradoxale de système ! C'est pourtant ce qui définit la « tension ». Les tensions de toutes sortes jouent un rôle considérable dans l'humanité et le cosmos. Dès lors, une brève analyse structurelle s'impose, c'est-à-dire une analyse du réseau de relations impliquées dans la tension.

Un match de football.

Deux équipes s'affrontent pour prendre possession du ballon et le contrôler afin qu'il finisse dans le but adverse.

Remarque : Deux garçons se disputent le même ballon, voire se battent. Toute rivalité, fruit de la concurrence économique féroce, présente une structure frappante. Prenons l'exemple de deux entreprises qui se disputent le même secteur de vente. En effet, deux des meilleurs élèves se disputent la première place.

Structure.

Tous ces modèles pointent vers le même modèle original.

a. Il y a toujours au moins deux « camps » (opposés).

b. Il existe au moins un enjeu identique (= le ballon, la zone de vente, la première place). – La rencontre paradoxale, la synthèse, des deux faits a et b : les camps ont des intérêts opposés dans le même enjeu.

En termes humoristiques : « Il y a trop de prétendants pour trop peu d'objets convoités. » Plusieurs camps... pour un seul enjeu.

Remarque : – Dans le jeu, cette structure est même organisée consciemment. Dans la « lutte pour la survie », cette même structure est imposée.

Modèle mécanique.

La mécanique étudie les forces. Celles-ci peuvent entrer en conflit. Prenons l'exemple de la force ascendante à l'œuvre dans un volcan, qui s'oppose aux forces latérales exercées par la paroi interne du cratère, tout en neutralisant la force de gravité. L'élément déterminant, le seul corps en jeu, est ici la lave. Les forces opposées sont les forces ascendantes et descendantes, ainsi que les forces ascendantes et latérales. Il en résulte des contraintes.

Modèle humain.

La tension – le contraste – peut être un procédé littéraire.

Bible st. : E. Mercenier, *La prière des églises de rite byzantin*, II (Les fêtes), Chevetogne, 1948, 127.

HA78

La « Semaine Sainte » comprend un « Mercredi Saint et Grand », dont nous présentons ici un exemple typique de contraste.

« Tandis que la pécheresse – une prostituée – t'offrait, Seigneur, un parfum extrêmement cher, le disciple – Judas, le traître – concluait un accord avec les

administrateurs. Elle sort avec grand plaisir, portant ce qu'elle avait acheté à prix d'or. »

Il vendit avec une grande hâte Celui qu'on ne peut racheter. En Jésus, elle accepta le Seigneur. Il prit position contre ce Seigneur. Ainsi, elle fut libérée tandis que Judas, esclave de l'ennemi juré (Satan), était enragé. Terrifiante est la bassesse de Judas. Sublime est le repentir de la prostituée.

« Accorde-moi, Sauveur, toi qui es mort pour nous, le repentir et sauve-nous tous. » Quel sort misérable que celui de Judas ! Tandis qu'il voyait la prostituée baiser les pieds de Jésus, il songeait à lui infliger ce baiser perfide. Elle démêla ses cheveux. Il se laissa prendre au piège de son âme : au lieu d'offrir un parfum précieux, il ourdit en lui un dessein répugnant et pervers. – « Le désir préfère ce qui est déplaisant : Seigneur, préserve nos âmes d'une telle chose. »

Note : -- La structure est visible : a. Jésus est le poteau ; b. les camps : au premier plan la prostituée (convertie) et Judas qui a trahi Jésus pour « trente pièces d'argent » (son avidité) ; à l'arrière-plan : ce que la Bible appelle « le Royaume des Cieux » et « le Royaume des Ténèbres », qui se livrent un conflit impitoyable jusqu'au retour du Seigneur Jésus, à la fin des temps.

Mimétique (R, Girard).

En grec ancien, « mimesis », en latin « imitatio », signifie « imitation », « représentation » ; le « mimétisme » est donc le phénomène d'imitation ou de représentation, ainsi que la théorie relative à ce phénomène.

Bibliographie : René Girard (1923-2015), culturaliste français, a développé une théorie où la tension est centrale. Sa théorie du désir affirme que le désir naturel – le désir fondamental chez l'homme – n'est pas un désir sexuel, de mort ou de meurtre (Freud et al.), mais un désir d'imitation. Tous les comportements humains découlent de ce désir. Pourtant, tant les individus eux-mêmes que de nombreux théoriciens nient (refoulent, répriment) cette pulsion d'imitation. Résultat : elle demeure quasiment inconsciente.

Le moment de lucidité de Freud.

Freud, parlant de la « horde primitive », une humanité « primitive » imaginaire, dit : « Mon voisin a exactement les mêmes désirs que moi ».

HA79

Girard cite : « Le petit garçon manifeste un grand intérêt pour son père : il voudrait devenir ce qu'il est, le remplacer en tous points. En un mot : il fait de son père son idéal. Cette attitude envers « le père » — ou envers tout homme en général — n'a rien de passif ni de féminin : elle est, par essence, masculine. Et, de surcroît, elle se concilie très facilement avec le complexe d'Œdipe qu'elle contribue à préparer. » — Ainsi parlait Freud lui-même.

Identification et mime.

Girard : « Il y a une similitude manifeste entre l'« identification » (que l'on peut traduire librement par « identification à une personne que l'on admire ») – en particulier : l'identification au père » – et le désir d'imiter : les deux consistent à choisir un exemple (...). Ce choix peut se fixer sur n'importe quel homme (...) qui occupe alors la place qui revient normalement au « père » dans notre société, à savoir la place de l'exemple ! Cf. EH. 234 (Berthe). »

Note : -- Bibl. st. : H. Robinson, *Renasant Rationalism* , Toronto, 1975, 171.

Robinson développe une théorie du conflit qui se rapproche du nôtre : au sein d'une même situation partagée (notez : similarité et cohérence) – l'aspect convergent – des tendances axiologiques mutuellement exclusives sont à l'œuvre – l'aspect divergent (des tendances) – dirigées vers le même enjeu, donnant lieu à des imitations divergentes. – Quelque chose de semblable se produit entre « le père » et « le fils » selon Freud.

'Complexe'

Rue de la bibliothèque :

-- Ch. Baudouin, *L'âme et l'action* , Genève, 1969-2, 97/141 (Esquisse d'une théorie des complexes) ;

-- J. Jakobi, *Complexe, archétype* , symbole, Neuchâtel (CH), 1961 (trad. v. Complexe, Archétype, Symbole).

Nous nous trouvons en plein cœur de la psychologie des profondeurs : ce qu'on appelle un « complexe » peut être décrit comme une « tension, de préférence conflictuelle, entre plusieurs tendances (= orientation de valeur) au sein de l'âme ».

Modèle appliqué – Une tendance intérieure nous pousse à désirer un objet (par exemple, un mari hors mariage), or – dans les cadres bibliques (inculqués par l'éducation) ou dans d'autres cultures – cette tendance est considérée comme un péché. Le même objet de désir (valeur) suscite deux jugements de valeur (un hédoniste et un moral).

Complexe d'Œdipe.

Girard : « Le petit garçon prend conscience que « le père » fait obstacle à son accès à « la mère ». Dès lors, l'identification au « père » prend une tournure hostile et aboutit au désir de remplacer « le père », même dans le cas de « la mère ». L'identification au « père » et le désir de remplacer « le père » dans le cas de « la mère » coïncident. »

De plus, cette identification est ambivalente dès le départ (à double tranchant, à double valeur » (Girard, oc, 252). - Ainsi Freud.

Concours.

On comprend immédiatement comment naît la rivalité, mêlée d'envie. En imitant « le père » dans sa relation à « la mère », et plus précisément en le réprimant par rivalité, « le fils » développe inconsciemment le complexe d'Œdipe.

« C'est "le père" qui montre "au fils" ce qui est désirable, – précisément parce qu'il le désire lui-même (c'est-à-dire "la mère") » (Oc, 253).

Remarque : – Portez une attention particulière à la structure : a. un même enjeu, « la mère » ; b. plusieurs protagonistes, « le père » et « le fils » ; c. car ce dernier imite le premier. L'imitation est le facteur générateur de conflit.

Note : -- La psychologie des motivations de Diel parlerait ici de « vanité » : dans une norme primitive de vanité, « le fils » veut l'emporter sur « le père ».

Modèle humain.

Revenons au jeu. — Robinson, mentionné précédemment, a tendance à percevoir un véritable conflit déjà à l'œuvre dans le jeu. Pourtant, l'analyse des phénomènes — le jeu et le combat — révèle une distinction.

Lorsqu'il s'agit d'un match de football entre deux équipes, centrées sur un seul ballon, la tension monte inévitablement. Le désir de l'une de s'emparer du ballon (la cupidité) s'oppose diamétralement à celui de l'autre, qui, ce faisant, imite la première.

Poste frontière.

a. Lorsqu'une règle du football est enfreinte, l'arbitre intervient. Mais cela reste du jeu. Même si c'est parfois très rude et que cela implique de « violer les règles du jeu ».

b . Toutefois, si certains joueurs deviennent brutaux – c'est-à-dire s'ils recourent à une violence physique réelle –, l'arbitre se trouve confronté à une attitude agressive au sens strict. C'est seulement alors que le jeu devient agressif. Il se transforme en bagarre (quêtes, coups, règlements de comptes). C'est seulement alors que cette tension devient ce que l'on appelle un « conflit ».

HA81

28. Théorie du différend (81/83)

La conflictologie ou théorie des conflits.

Un différend, ou conflit, au sens strict, est a. une contradiction, b. impliquant de la violence.

Là aussi, une structure conflictuelle est à l'œuvre. Elle réside au sein même des contraires.

a. Affirmation de soi.

Puisque la personne « affirmée » (ou plus largement, tout être affirmé) interprète son environnement comme un champ rempli d'êtres agressifs, elle adopte une posture « affirmée ». On peut déjà déduire la réaction, l'affirmation de soi, du stimulus. « Affirmé » signifie « être si consciemment résilient qu'on en devient combatif ». Alors disons – au lieu de ce mot étrange – « combativité ».

b . « Dans les bons comme dans les mauvais moments ».

L'affirmation de soi implique généralement une caractéristique supplémentaire : lorsqu'on s'affirme, le sentiment d'être menacé par un environnement agressif est si fort qu'on adopte une attitude combative envers et contre tout. Autrement dit, on s'affirme sans retenue.

Sa propre « identité » — comprenez : le fait de maintenir sa position dans son environnement envers et contre tout — voilà ce qui pourrait servir de description simple de l'« affirmation de soi ».

Note : – En termes platoniciens et psychologiques : le lion plus petit – comprenez : le sens de l'honneur – s'affirme au détriment du petit homme – comprenez : les intuitions spirituelles élémentaires. – Dans la psychologie de Paul Diel, on dirait : la vanité s'affirme, pour ainsi dire, aveuglément.

La structure du « gang ».

En résumé : « l'affirmation de soi » est a. sa propre « identité » (position de pouvoir dans le monde) b. la persévérance c. le fait d'aller à contre-courant.

Modèle d'application

Bible st. : P. Sigaud, *Les autorités montent en ligne contre les gangs des jeunes*, dans : Journal de Genève 13.07.1990.

Les Américains ont appris à vivre avec le problème général de la violence sous toutes ses formes : banditisme de grande envergure, organisations criminelles, trafic de drogue. Cependant, depuis quelques mois, ils prennent conscience de l'émergence d'un nouveau phénomène (dont l'ampleur est alarmante) : les bandes de jeunes de quinze à vingt ans qui, à coups de revolver, contrôlent des quartiers entiers et y mènent une vie organisée. C'est ainsi que Sigaud situe le sujet. Approfondissons-le, car une analyse structurelle peut s'y référer.

HA82

Échantillons.

D'après les dernières analyses, les cinquante États américains, y compris l'Alaska et Hawaï, sont touchés par cette maladie toxique.

a. Los Angeles. Cette ville californienne est le plus ancien foyer d'activité des gangs de jeunes. On y dénombre environ 80 000 membres, répartis comme suit : 59 % d'Américains hispaniques, 39 % d'Américains noirs et 2 % d'Asiatiques. Seuls 72 individus blancs y sont impliqués. L'ensemble de ces gangs a enregistré 554 crimes en 1989 (cambriolages, vols à main armée, vols avec violence, trafic de stupéfiants, meurtres et toutes formes d'extorsion).

b. Chicago. En deuxième position. — 15 000 jeunes (125 gangs). La grande majorité sont noirs. Le reste est composé d'un nombre important d'Américains hispaniques. 1989 : 72 crimes (12 de plus qu'en 1988).

c. New York . Seulement une quarantaine de gangs. Selon plusieurs sociologues, cela est dû à la forte fragmentation de la population en une multitude de groupes ethniques .

d. Boston. Environ quarante gangs (2 000 jeunes). 80 % de Noirs, 13 % de Portoricains. 1989 : 9 meurtres (trois fois plus qu'en 1988).

e. Washington . 1989 : 434 crimes, le record.

Voilà pour les faits. Par induction, on peut arriver à la conclusion suivante : la peste se propage.

Explications (interprétations).

Comme toute donnée, et plus particulièrement une donnée de nature humaine, le phénomène des bandes de jeunes est ambigu.

1. -- Un policier.

C'est toujours le même problème : bientôt, on autorisera des enfants en âge de jouer à la marelle à posséder des armes à feu. Si l'achat de fusils et de revolvers n'était pas aussi simple, les jeunes régleraient leurs différends autrement.

2.-- Un psychiatre.

Armando Morales (professeur de psychiatrie à l'université de Californie) voit les choses sous un double angle.

a. La négligence de la vie affective dont souffrent de nombreux jeunes a des conséquences : « Le gang remplace la structure familiale que les gangsters n'ont pratiquement jamais connue ».

Note : — Un bel exemple du néant exprimant le vol (EO 117). Avec pour résultat : la fusion avec la tétine du couloir.

b. « De plus, ils ont l'impression qu'ils n'ont pas leur place dans la société américaine. Le gang leur assure une place grâce à la haine et à une violence brutale. »

Note : -- Encore une fois : le néant exprimant le vol ou « un vide vital ».

HA83

La structure du gang.

Morales : « Le nombre de membres varie de cinq à plusieurs centaines. » Mais ce nombre importe peu. Tout dépend du domaine d'activité, des objectifs poursuivis, de la personnalité du dirigeant. – Ainsi parlait toujours Morales.

Ces jeunes ne sont pas de simples criminels, ni des meurtriers recherchés par tous les commissariats. Alors, qui sont-ils ? Ils obéissent à des rites, des codes et des coutumes. Par exemple : à Washington, les membres portent des sweats noirs à capuche. À Pine Bluff (Arkansas), il faut avoir commis un cambriolage – approuvé par le chef – pour devenir membre du groupe. À San

Antonio (Texas), ces fauteurs de troubles locaux ont eu l'audace, sans sourciller, de distribuer des cartes de visite aux policiers lors d'une fête foraine, avec la mention « Vandalisme divers ».

Remarque : -- Cette structure prouve deux choses :

- a. une structure comportementale « primitive » avec un lien de cohésion tout aussi « primitif » comme ciment,
- b. un cynisme moderne typique qui profane tout.

« L'Homme »

Nous venons de dire : structure d'autorité. – « L'Homme » est le surnom de Rayful Edmond (25 ans). Il est actuellement incarcéré à Marion, dans l'Illinois. – Entre 1986 et 1989, il était le principal trafiquant de cocaïne et de crack (drogues) dans tout le district de Columbia.

Quartier général : la maison de sa grand-mère dans un quartier noir. Avec une vingtaine de proches, il contrôlait 20 % du trafic de drogue local. – Revenus hebdomadaires : 2 millions de dollars. – Le gang comptait environ 150 membres.

Ils recevaient 700 kg de cocaïne par mois de Los Angeles. Pendant trois ans, l'homme a mené une vie de prince : voyages à Las Vegas, Jaguar, villa somptueuse, mobilier luxueux, montre-bracelet à 45 000 \$.

Il distribuait des billets de 100 dollars à tous les enfants de son quartier. À ses nombreuses admiratrices, il offrait des boucles d'oreilles en or.

L'homme déclare maintenant : « J'étais le roi, le monarque. » Dans sa cellule, il ajoute : « J'avais des amis partout. Dès que je sors de prison – dans un an ou deux –, j'ouvrirai une boîte de nuit. »

Remarque : L'alternative au gang est donc la boîte de nuit ; on perçoit le lien entre violence et sexe. Les deux sont des domaines d'affirmation de soi.

HA84

29. Oppositionnalisme (84)

Bibl. st.: J. Muurlink, *Anthropologie pour les éducateurs et les soignants* (Manipulation idéologique ou autodétermination), Bloemendaal, 1981, 17/18 (oppositionnalisme).

Le phénomène est ancien. Le nom est nouveau. « L'oppositionnalisme apparaît lorsqu'on s'oppose fermement à un terme ou à un concept particulier

et qu'on lui en oppose un autre auquel on attribue une validité absolue. » (Oc, 17).

Modèle scientifique.

On peut trouver un modèle d'oppositionnalisme chez un certain nombre de biologistes et/ou de psychologues.

a. Certains absolutisent le rôle de la prédisposition innée : dès la naissance, chez un être biologique et/ou psychologique individuel, toutes ou pratiquement toutes les possibilités de vie sont prédéterminées.

b. Le point de vue « oppositionnel » exagère le rôle de l'environnement ; un être vivant individuel, une psyché individuelle, est, dans son destin et son cours de vie, entièrement ou pratiquement entièrement « déterminé » par l'environnement dans lequel il vit.

Modèle philosophique.

a. Les subjectivistes modernes, menés par R. Descartes, absolutisent le sujet ou le soi « pensant » individuel (« Je pense. Donc je suis » (Descartes) ; « Ich denke » (Kant)) à un très haut degré.

b. Une perspective « oppositionnelle » se retrouve dans le structuralisme, mené par De Saussure. Ce n'est pas le moi autonome, mais la structure (ou les structures) qui gouverne la pensée et l'action. Par « structure », on peut alors entendre, par exemple, le langage avec ses règles inconscientes et subconscientes (la grammaire). On peut aussi l'entendre comme la base économique (l'ensemble des coutumes économiques) (K. Marx).

Si le langage agit comme un déterminant radical, alors on parle de « linguistique » ; si c'est l'économie, alors on parle d'« économisme ».

Platonisme.

Outre le fait que l'on ne trouve jamais de système clos dans les textes de Platon, il y a le fait que Platon enseigne méthodiquement la pensée en termes de « jugements restrictifs ». Cf. ED 15 (« Sous la préservation de la vérité »).

a. Est absolument « bon » (précieux) – pour Socrate et Platon – le bien sans ajout.

b. Le reste — et c'est-à-dire la quasi-totalité des êtres — est bon, avec réserve. — Il existe donc une très grande quantité de jugements. Ils sont vrais ou faux de manière restrictive (« modale »), c'est-à-dire avec réserve, et si nécessaire, avec la réserve de l'opinion contraire qui nuance également le premier.

30. Division dichotomique : *Systechi (paire opposée) (85/88)*

« Das Kombinieren im eigentlichen Sinne (von 'bini' (lat. : je zwei) hat Gleichgeordnetes zum Gegenstande » (O. Willmann, *Abriss der Phil.*, Wien, 1959-5, 46).

'Combiner',

La « combinaison », c'est-à-dire l'action de rassembler une multitude de données en un tout, peut se définir au sens large comme au sens strict. Au sens restreint – selon Willmann –, « combiner » avec « bini », c'est-à-dire traiter deux données à la fois, revient à travailler. Tout ce qui s'accorde dans l'ordre établi – même si, dans une certaine mesure (notez la restriction), cela s'oppose – est « combiné » au sein d'un tout.

Note : -- Les structuralistes travaillaient également de manière « combinatoire » (en traitant des paires d'opposés).

Le système.

« Su.stoichia », cohésion des éléments. Et plus précisément de deux éléments. Une paire d'opposés. — Examinons des exemples.

Sumérien.

Bible st. : SN Kramer, *L'histoire commence à Sumer*, Paris, 1975, 153.

Les Sumériens ont été découverts vers 1872. Ce peuple archaïque se nommait lui-même « Kengir ». Ils s'établirent en Sumer entre 4000 et 3000 avant J.-C., dans des cités telles qu'Ur, Lagash, Uruk et Eridu. Ils sont les inventeurs de l'écriture cunéiforme.

Note : -- Ce qui est aujourd'hui l'Irak et l'Iran, -- correspond approximativement à la région où ils vivaient.

Eh bien, dans les textes sumériens, on trouve de nombreux appariements typiques qui divisent une totalité en deux opposés interconnectés.

Par exemple, « hiver/été » : ou plutôt « Hiver/Été », car dans la mentalité archaïque et religieuse, les phénomènes naturels étaient l'œuvre des divinités. Ces divinités étaient considérées comme ce que Nathan Söderblom, le célèbre historien des religions, appelle « Urheber » (Causes). Ainsi, un phénomène cosmique comme les saisons – visibles en arrière-plan – était « divin », c'est-à-dire la manifestation visible et tangible des divinités causales.

Pour citer saint Paul : ces divinités, « facteurs » causatifs de tout ce qui est visible, sont « ta stoicheia tou kosmou », en latin : *elementa mundi*, les facteurs (prééminents) du cosmos.

Biblique.

« Le serpent était la créature la plus rusée de toutes les créatures des champs (...). Elle dit à la femme (note : Ève) : « C'est pourquoi 'Dieu' a dit : 'Vous ne mangerez pas de tous les arbres du jardin des délices (paradis). » »

HA86

La femme répondit : « (...) Mais au sujet de l'arbre qui se trouve au milieu du jardin des délices, Dieu a dit : "Vous n'en mangerez point. Vous n'y toucherez même pas ! Sinon, cela vous coûtera la vie." Ce à quoi le serpent répondit : "Je n'en crois pas un mot ! Mourir ? Certainement pas ! Mais ce qui est vrai, c'est que Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme les dieux, à l'aise dans le bien comme dans le mal." »

Note : Dans la théologie traditionnelle, ce récit « mythique » est considéré comme celui du péché premier (dont découle le péché originel pour tous les descendants) ou de la « chute ». Le péché premier, ou péché primordial, aurait ainsi constitué une forme de collaboration avec les « divinités » — les éléments du cosmos (par excellence), selon la terminologie de Paul — qui sont par là caractérisées comme « familières avec le bien et le mal, à leur aise en eux ».

Il reste vrai que la magie, en dehors de toute véritable croyance biblique en Dieu, est à double tranchant, « à l'aise aussi bien dans le bien que dans le mal ». En termes plus familiers : les divinités païennes « ne s'attardent pas trop » sur les Dix Commandements (le code éthique).

Au besoin, ils atteignent leurs fins non seulement par des moyens moralement irréprochables, mais aussi par tout ce qui est moralement immoral. Interrogez les peuples non occidentaux sur leurs magiciens et sorcières : ils vous diront que, bien souvent, ces personnes « ne se posent pas trop de questions ». Du moment que le but est atteint !

« Le bien et le mal »

Une dichotomie (un système) très caractéristique. Elle divise tout comportement en bien et mal. Ensemble, ces « éléments » constituent la

totalité. Plus précisément, celle des consciencieux et des inconscients. Celle du modèle et du contre-modèle.

Grec ancien.

Bible st.: Gad Freudenthal, *La théorie des contraires et un univers ordonné* (Physique et métaphysique chez Anaximandre), dans : Phronesis (Journal de philosophie ancienne), Assen.

Il s'agit d'Anaximandus de Milet (-610/-547), compagnon intellectuel ou « hétaires » de Thalès de Milet, le premier penseur. Apparemment, il cherchait des ordres dans la « fûsis », la nature (à comprendre comme « tout ce qui est »), afin d'y trouver des contraires.

Conclusion. – Très tôt, la philosophie et la science ont été considérées comme des activités d'organisation. En effet : chez Anaximandre, l'« archè » est le présupposé fondamental de tout ce qui existe, relatif à l'apparition et à la disparition – une systéchie.

HA87

Les systèmes des Paléopythagoriciens.

L'harmonie, ou union, est le principe central – avec l'âme (l'esprit) – du système pythagoricien. Une liste a été conservée qui prétend remonter à la stoïchios paléo-pythagoricienne, ou analyse des facteurs.

En particulier:

- a. identité/non-identité,
- b. ordre/désordre, forme/informe, fermeté/instabilité, mathématiques : linéarité/courbure, -- scientifiques : lumière/obscurité, -- sciences humaines : masculinité/féminité, droitier/gaucher, bien/mal éthique.

Archutas de Taras (-445/-395).

Ce Paléo-Pythagoricien de Tarente se voit attribuer un texte (contesté) : « Si quelqu'un était capable de réduire (« analusai ») toutes les espèces (« genes ») à la même préposition (« archa »), de les en dériver et de les réunir (« suntheinai kai sunarthmèsasthai »), alors – me semble-t-il – cet homme est le sage par excellence, celui qui possède toute la vérité en part, celui qui adopte un point de vue lui permettant de connaître Dieu et toutes choses : à savoir, comment Dieu a uni toute chose par sa paire opposée et l'ordre comme préposition (« en tai sustoichiai kai taxei »). » (O. Willman, *Abriss der Philosophie* 14).

Note : -- Dans ce texte - qu'il soit authentique ou non - la double méthode de raisonnement - l'analysis, qui remonte à une présupposition à trouver, - la synthesis, qui découle des présuppositions ; ED 26 (Dédution/réduction) ; 36) - est clairement présente, spécifiquement comme une dualité théorique.

Platon

Pour Platon, la paire d'opposés « tautotes/heterotes » (identité/non-identité) constitue la systéchie fondamentale. Comme indiqué précédemment.

Par exemple, pour organiser les concepts : la méthode diairetique organise des concepts les plus généraux aux moins généraux (par exemple, de « être vivant » à « humain » (un type d'être vivant)) ; la méthode synoptique fonctionne en sens inverse.

Dialectique platonicienne.

Les paires d'opposés sont notamment abordées dans le Dialogue de Parménide.

Par exemple, *Parm.* 129a/e. On y parle d'« entrelacement » et de « séparation » des concepts. – « On se retrouve dans la plus grande difficulté (...) à cause de l'exigence que les idées existent chacune indépendamment (133b).

HA88

Après tout, les idées semblent toutes tirer leur existence ou leur essence de leurs relations mutuelles. De même que, par exemple, les idées « esclavage » et « domination » s'englobent l'une l'autre. » (W. Klever, *Dialectical Thinking (On Plato, Mathematics and the Death Penalty)*, Bussum, 1981, 53).

Comme le souligne W. Klever, G.W. Hegel (1770-1831), le maître de Marx, l'innovateur de la dialectique, qualifiait *le Parménide de Platon* de « sainte Écriture de la philosophie ». Cela tenait apparemment à l'importance accordée à la « koinonia », c'est-à-dire à l'interconnexion des idées.

Dans son dialogue *Sophistes* 259e, Platon dit : « C'est seulement par l'entrelacement mutuel des idées – “ton eidon sumplokè” – que naît la perspicacité ».

Note : Ce qu'ont dit Anaximandre et les Paléophythagoriciens, Platon le dit à sa manière. Plus précisément : l'ordre implique l'harmonie des contraires.

Dans son dialogue *Théétète*, la question « Qu'est-ce que la connaissance, au juste ? » est au cœur du débat.

Dans la lignée du protosophe Protagoras d'Abdère (-480/-410), connu pour sa thèse « Tout ce qui existe est tel qu'il arrive à chacun de nous individuellement », et dont la conséquence est « L'homme est la mesure de toute chose », Théétète affirme que « la connaissance est perception », et plus précisément, perception sensorielle. (Cf. Théétète 151e)

Le dialogue aborde ensuite les implications de cette proposition. Car si cette proposition est correcte, pourquoi parle-t-on encore d'erreurs perceptives, d'illusions d'optique, de degrés de compréhension et de la distinction entre le sommeil et l'éveil ?

Néanmoins, Platon reconnaît que cette affirmation contient une part de vérité. Ainsi, *Théait*, 179c.

Les difficultés, voire les impossibilités qui en résultent (164b) – même si l'on présente la thèse de la manière la plus favorable possible – contraignent :

- a** . un levage de celui-ci
- b**. en tant que complément à celui-ci.

Cette annulation ne provient pas de l'extérieur, mais découle de la proposition elle-même (170a). Autrement dit, sa validité ne disparaît pas, mais est pleinement reconnue dans une proposition ultérieure.

Dans la proposition suivante, Platon affirme – selon son interlocuteur – : « Par les sens, nous parvenons à une connaissance qui, cependant, n'est plus celle des sens eux-mêmes. » Plus précisément : l'âme, grâce à l'« anamnèse », qui résume la mémoire (EH 164), saisit le commun et le partagé dans la multiplicité des impressions sensorielles.

HA89

31. « Y compris » (89)

La systechie que nous venons de voir peut être traduite par « la compréhension complète d'un terme de la systechie comprend : a. la compréhension de ce terme, b. y compris le deuxième terme ».

Autrement dit : le concept isolé du premier terme est, vu à partir du concept complet ou total de celui-ci, restrictif, c'est-à-dire précisément soumis à (le reste, le second terme).

Modèle applicable

Cf. ED 14 et suiv. (Jugement restrictif) ; -- 128 et suiv. (Modalités ontologiques).-- ED 12. -- L'histoire du garçon qui avait assassiné son père couvre une structure ;

a. l'histoire elle-même est un échantillon inductif ;

b. La leçon morale est la généralisation.

Pour bien comprendre les deux, il faut interpréter l'exemple (l'histoire) en tenant compte de la leçon morale (sinon elle est « aveugle ») et la leçon morale en tenant compte de l'exemple (sinon la leçon morale est « vide »).

Voilà pour la doctrine du concept. – Cf. également EO 131 (Probablement) : « sous réserve de conditions ».

Passons maintenant à la théorie du jugement.

ED 15. – L'affirmation « Le christianisme est un humanisme » est correcte, sous réserve que, définie différemment, l'affirmation « Le christianisme n'est pas un humanisme » est également correcte. La pleine compréhension de la première phrase englobe : a) la compréhension de cette première phrase ; b) la seconde phrase. Il s'agit de deux jugements restrictifs. Ils se complètent.

Passons maintenant à la théorie du raisonnement.

ED 33. – En réalité, la déduction peut être formulée ainsi : « Si et seulement si A, alors B. Or, A (ou B). Donc B (ou A) ». Dès que le « si » de la première proposition n'inclut pas « et seulement si », il y a réduction, soit par explication, soit par induction. Qu'est-ce qu'une « réduction » ? Une déduction assortie de réserves ! Le concept complet de réduction explicative ou de réduction inductive inclut donc : a. le concept lui-même ; b. la prise en compte du « reste ».

Ce « reste » désigne les autres explications possibles ou les autres exemples possibles. Ce n'est qu'après avoir examiné ces autres explications et/ou ces autres exemples que l'on peut parvenir à une véritable déduction.

Autrement dit : c'est seulement alors qu'il y a pleine compréhension.

Dialectique

C'est ainsi que Platon procédait constamment : toute sa stoïchiose (anamnèse (EH 164)) repose sur ce principe. – De même, à sa manière, Hegel (ED 66 et suiv. : Deductio hegeliana).

HA90

32. Dichotomie (complémentation, supplémentation) (90/91)

L'ordonnancement, tel que nous l'avons vu dans le dialogue du Théaïtétos, comprend a. une comparaison interne (qui donne un concept) b. avec une

comparaison externe (qui donne un concept incluant un complément). L'ordonnancement est donc « combinatoire », c'est-à-dire qu'il s'agit essentiellement de penser par paires.

Supplément.

En grec ancien : « To plèrama: », en latin : complementum. Également : « hê loipè », le reste (ou : « to loipon », ce qui demeure). – Quelque chose est (est vrai, est bon) subordonné au reste – y compris le reste. Celui qui pense ainsi pense « sumplèrotikos », de manière supplémentaire ou complémentaire.

Après tout, un donné est divisé — au sein d'une totalité — en le donné lui-même et le reste (tout le reste au sein de cette totalité).

- a.** Tous les éléments séparément et tous les éléments résumés (collectif) ;
- b.** toutes les parties séparément et toutes les parties ensemble (systématique), – voici les deux principales variantes.

A.-- Description (définition).

La forme essentielle ou l'essence d'une chose est ce qui la distingue (la rend discernable) des autres. Sa description, voire sa définition stricte, tente d'articuler cette distinction.

A.1. -- La forme singulière de l'être.

Pensez à vous ! Comment allez-vous exprimer ce qui vous définit ? Notamment en soulignant tout ce qui vous distingue des autres. Cf. ED 46/50 (Raisonnement idiographique). Il s'agit d'un raisonnement dichotomique. Par exemple : « Je suis Flamand (et non Wallon ou Bruxelles) ». « J'habite à Gand (et non à Hasselt) ». « Je suis marié et j'ai deux enfants (et non célibataire et sans enfant) ».

Ce « et non » ajouté mentalement – expressément ou non – s'applique à tout le reste. C'est ainsi que vous vous distinguez des autres.

Note : -- C'est pour cette raison que le singulier est toujours aussi « concret » (« concret » est le mot latin pour « fusionné avec »).

A.2. -- La forme privée de l'être.

Ainsi : un Noir est a. un être humain (universel) b. caractérisé par une culture et une couleur de peau (particulier). En précisant ce particulier, on distingue le Noir du reste de l'humanité. On se base sur le principe « certaines caractéristiques oui, d'autres non ». Un Noir est bien un être humain (mais pas un Blanc ni un Chinois). Ce « mais pas » le différencie du reste (le complément de l'ensemble).

B.-- Description (définition).

Prenons maintenant le système.

Appl. mod.

Cette magnifique jeune fille, là, sur la plage, qui s'amuse dans le sable ! Comme elle se détache, avec ses cheveux d'un noir de jais et sa peau bronzée, sur l'horizon baigné par le soleil couchant !

a. Fondé sur les biens communs.

Le « bon sens » (par opposition à l'« intuition ») désigne une compréhension commune, ou généralement partagée. Chacun, doté de bon sens, privilégie la dichotomie, sous la forme de complémentarité, consciemment ou inconsciemment. Cela ressort clairement de la phrase précédente (où nous avons souligné la dichotomie). Le couple contrasté « premier plan/arrière-plan » (une partie du paysage/l'autre partie ou le reste du même paysage) joue ici un rôle.

b. Psychologie perceptive.

En psychologie de la perception, une « figure » est définie comme la forme (géométrique) qui se détache d'une totalité. Or, c'est précisément pour cette raison que la « figure » devient le premier plan par rapport à l'arrière-plan, c'est-à-dire au sein de la totalité de ce qui est perçu.

Modèle d'application

Écoutez attentivement – avec observation ! – une belle chanson. La mélodie, surtout dans sa forme de refrain, se détache de l'ensemble, notamment grâce à sa répétition (perçue). De même, le thème se détache de l'ensemble. Le premier plan émerge sur un fond quelconque !

Gestalt.

Les psychologues de la Gestalt ou des formes parleront ici de « Gestalt » (au lieu de « figure »).

Note : -- Ce qui équivaut, en langage paléopythagoricien, à « arithmétique », « harmonie de forme numérique » (un certain nombre d'éléments dans une configuration constituent une harmonie).

Profondeur de la surface

Une autre forme de division.

- a. Un fait. -- Un élève de l'école prend du retard (dans un domaine).
- b. Explication. – Prendre du retard, c'est simplement « la manifestation » d'un trouble, par exemple, qui « trahit » à la fois l'état de santé général et la situation psychosociale globale... en profondeur. Ou en arrière-plan.

Remarque : – Lorsqu'on observe le langage des structuralistes (EH 224), on remarque que le couple opposé « surface/profondeur » apparaît régulièrement. Ainsi, on parle même de « structures de surface » et de « structures de profondeur » (ces dernières n'apparaissant qu'après une analyse approfondie). – C'est ainsi que sont définis les systèmes ou leurs parties.

HA962

33. Dichotomie (centrée sur l'humain. (92/93)

L'« anthropologie » (« science humaine ») englobe, outre la représentation de l'aspect biologique de l'homme, celle de sa psyché ainsi que celle de sa société et de sa culture (psychologique/sociologique/culturelle).

Cependant, cela peut se faire de bien des manières. Nous considérons deux grands types d'anthropologie. Là aussi, on raisonne en termes de dichotomie.

Prosopopée (description de l'apparence) / **ethopée** (description du moi intérieur).

Bibl. st.: HI Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 273s..
- Steller donne, en trente-six sous-sections ou aspects, la structure de - ce qu'on appelait à l'époque - l'enkomion', Lat.: 'laudatio', éloge.

a. On considère d'abord l'apparence physique et l'environnement. On dirait alors : « l'aspect behavioriste ». Objet : ce qui est visible et tangible (vu de l'extérieur) – représenté à distance.

b. On considère ensuite l'aspect intérieur (l'« âme ») de celui qui est loué. De nos jours, on dirait : « l'aspect psychique ». Objet : ce qui se passe en l'homme sur les plans biologique, psychologique, sociologique et culturel, appréhendé par l'empathie et la compréhension.

Note : Nous voici plongés dans toute la rhétorique antique de la théorie de l'entendement. La relation behavioriste avec l'être humain étudié est étroite, distante, et se veut « objective-scientifique ».

La compréhension spirituelle et scientifique pénètre les profondeurs de l'âme : à travers diverses manifestations, elle tente de comprendre ce qui se

passé chez autrui. Sensation – empathie par le biais d'une véritable rencontre (connaissance plus profonde). Cf. EH 211 (Buytendijk : rencontre).

Exclusivisme/inclusivisme.

Cfr. EH 246 (Oppositionnalisme); -- 203 (Assimilisme / Différenciatisme).

a. L'exclusiviste perçoit tout ce qui est différent comme « non-moi » ou comme « n'appartenant pas au groupe ». Dans ce mode d'interprétation, l'« autre » est si fondamentalement différent qu'un fossé infranchissable existe. Le raciste hitlérien ou l'auteur du nettoyage ethnique serbe appartiennent à cette catégorie.

b. L'« inclusiviste » considère l'autre – parfois profondément différent – comme fondamentalement accessible et compréhensible. Il s'efforce donc de maintenir le dialogue et une véritable rencontre. Le fossé est surmontable.

HA93

Au lieu d'être perçu comme un « non-moi », l'autre devient « moi-même » (pour reprendre les mots d'A. Schopenhauer : « Nicht-Ich » / « Ich noch einmal »), le groupe « différent » étant intégré au sien. L'autre corporéité, l'autre psyché, la société et la culture sont accueillies avec une bienveillance minimale. Au lieu d'être exclus, ils deviennent des objets d'inclusion.

Conséquence : la méthode change. L'être humain n'est plus une « boîte noire » (dont la vie spirituelle intérieure est mise de côté ; sur laquelle on applique des stimuli pour provoquer des « réactions » (psychologie réactionnelle ou psychologie comportementale)). À l'image d'un électricien qui manipule les câbles pour savoir ce que contient cette boîte noire. Au lieu du schéma « stimulus-réponse », on comprend que la réaction à un stimulus est en réalité le traitement d'une situation par l'âme (l'esprit, le moi, la personnalité) de celui qui interprète cette situation (cf. théorie ABC ED 23) : outre la situation objective, le sujet interprétant détermine également la réaction. C'est précisément ce facteur subjectif que l'on cherche à découvrir – intuitivement, avec empathie (observation participante) – à travers ses « signes » dans le comportement extérieur. Voici la méthode « globale », la méthode de « compréhension ».

Modèle appliqué : Hérodote sur le totémisme des neuras.

En guise d'introduction.

un . Hérodoté d'Halikarnassos (-484/-425).

Le fondateur de la géographie et de l'ethnologie, également connu comme le père de l'historiographie, est célèbre pour ses *Historiai* (Recherches). Dans cet ouvrage, il se présente comme un reporter (témoin oculaire ou personne informée par ouï-dire). Traditionnellement religieux, il fut cependant influencé par l'école milésienne (Thalès et consorts), qui se consacrait à l'*historia*, la recherche sur la nature (philosophie naturelle).

En tant qu'Ionien, il était d'un esprit très ouvert et inclusif. Cette ouverture était renforcée par sa conviction démocratique (« Chacun a le droit de s'exprimer ») et sa vie professionnelle marquée par de nombreux voyages. En ce sens, il incarnait la synthèse du passé et du présent.

b . Multiculturalisme.

Hérodote, Grec d'Asie Mineure, était familiarisé dès son enfance avec une multitude de cultures, dont certaines étaient très éloignées de la sienne. Nous souhaitons à présent examiner comment il les a appréhendées, plutôt que de les considérer comme un point de vue extérieur.